„LE DUCE“ peint par lui-même

Pour le livre de Mme M. G. Sarfatti, qui retrace la carrière du «duce», M. Mussolini a écrit la curieuse et émouvante préface qui suit et dont bien peu de journaux ont l'heur d'en publier les « bonnes feuilles » :

« Tout d'abord, un aveu. Je déteste ceux qui me prennent comme sujet de leurs écrits et de leurs discours. Peu importe qu'ils me traitent bien ou mal. Je les déteste pareillement. Cette aversion augmente, si l'on veut, à la lettre, m'exhiber, comme il arrive dans le cas présent ; j'en suis au paroxisme lorsque je me résigne à écrire une préface.

C'est la plus grande preuve d'abnégation que je puisse donner pour l'édification de mes semblables : me présenter moi-même.

J'ai quelquefois médité sur la destinée sublime et comique à la fois de l'homme public. Mais je n'ai pu arriver à aucune sorte de conclusion. Le sort a parlé, le destin. L'homme public naît public : c'est un stigmate qui le marque dès sa naissance, un signe d'identité. On naît homme public comme on naît intelligent ou idiot. Aucun entraînement spécial ne saurait transformer en homme public un bourgeois casanier. Il est comme le poète : il vient au monde avec cette malédiction. Il ne s'en libérera jamais. Et la passion qu'il souffre n'est pas petite, puisqu'elle va du martyre à l'autographe.

Cet aveu, d'ailleurs, est assez frivole... Je suis parfaitement résigné à mon sort d'homme public. Il arrive même que j'en sois heureux. Non pour les satisfactions que l'affaire comporte : la vanité ne dure pas au-delà de la vingt-cinquième année. Non plus par ambition et appétit de gloire. Non pas même pour le buste qu'un homme public finit toujours par obtenir sur la place de son village. Mais la pensée que je ne m'appartiens plus, la sensation d'appartenir au contraire à tous, et d'être si aimé et si haï, un élément essentiel de la vie d'autrui, cette pensée me devient une sorte d'ivresse ou d'incantation.

Et puis, celui qui est à tous n'est en fait à personne. On l'a déjà dit : mieux qu'un désert, la foule peut procurer la joie, âpre et pourtant reposante, de la solitude.

Ce livre dit toute ma vie. Ou du moins cette part de ma vie qu'on peut connaître, puisque chaque homme a des secrets et des zones d'ombre inexplorables. Ce livre dit la suite des événements et l'enchaînement des idées.

Au fond, ce n'est pas grand'chose que ma vie. Il n'y a là rien d'extraordinaire, rien qui puisse frapper l'imagination. Pas une guerre victorieuse ; pas une aventure exceptionnelle ; point de nouveaux systèmes conçus. C'est une existence mouvementée, oui, moins intéressante après tout que, par exemple, celle de Savage, le grand explorateur anglais.

Ce livre me plaît parce qu'il me situe dans le temps et dans l'espace, au milieu des événements, avec mesure et sans trop d'hyperbole, malgré la communauté des idées et du travail. Il se peut que l'avenir change les proportions que l'auteur a données à ma personne. Mais la chose regarde les biographes futurs ».

F.lli PALOMBI - ROMA -
VIA DEI GRACCHI 181-185 - TEL. 20-606
CLICHÈS - ARTI GRAFICHE
interpellateci!!!

Ritaglio N.

Tel. 65-867

L'Araldo della Stampa

Ufficio di ritagli da Giornali e Riviste
Corrispondenti nelle principali città del mondo

Direttore: Cav. LUCIANO NANNINI

Roma (106) Corso Umberto I 466

RGO

VED

Extrait du Journal :

Adresse : VOSSISCHE ZEITUNG (Ab. Ausg.) BERLIN

Date : 6. SEP. 1928

Die Autokratie in Italien

Nachrichtendienst der „Vossischen Zeitung"

✱ **Mailand**, 5. September

Mussolini begründet in einem Artikel der fascistischen Monatsschrift „Gerarchia" die fascistische „Reform" der Provinzverwaltung. Diese werde in Zukunft zusammengesetzt sein aus a) einem Präses und b) einem Provinzrektorat, bestehend aus Präses und Rektoren.

Diese Verwaltungsorgane der Provinzen sind nicht wie bisher wählbar, sondern werden **direkt von der Regierung ernannt.** Der Präses der Provinzen übt die Befugnis aus, die das Gesetz dem Präsidenten des Provinzialrates und der Provinzialabordnung verliehen hat, und das Rektorat ersetzt in Zukunft den Provinzrat. Die Sitzungen des Rektorats sind nicht öffentlich, aber ihre Beschlüsse werden mitgeteilt.

Der italienische Regierungschef begründet diesen „Reform"-Plan, der dem Absolutismus des 18. Jahrhunderts entspricht, mit der Behauptung, es komme nicht auf die Form, sondern den Geist und den historischen Inhalt der politischen Anordnung an. Im gegenwärtigen Augenblick der italienischen Geschichte werde die Vollzugsgewalt nicht mehr als unselbständiges Werkzeug der gesetzgebenden Gewalt betrachtet. Die Erniedrigung der Regierung zur reinen Vollzugsgewalt, zu welchem „Widersinn" die revolutionäre Umwälzung des 18. Jahrhunderts geführt habe, sei endgültig aus dem fascistischen Staatsrecht verschwunden. Jetzt vertrete die fascistische Regierung die „Persönlichkeit des Staates" und könne nicht mehr von der „Willkür des Parlaments" abhängen.

F.LLI PALOMBI - ROMA -
VIA DEI GRACCHI 181-185 - TEL. 20-606
CLICHÈS - ARTI GRAFICHE
interpellateci!!!

Ritaglio N. --------

TEL. 65-867

L'Araldo della Stampa

Ufficio di ritagli da Giornali e Riviste
Corrispondenti nelle principali città del mondo

Direttore: Cav. LUCIANO NANNINI
ROMA (108) CORSO UMBERTO I. 466

VEDI A TERGO

VED

it du Journal:

se:

NEUE FREIE PRESSE AB AUSG

WIEN

- 6. SEP. 1928

Die fascistische Reform der Provinzverwaltung.

Ein Artikel Mussolinis.

Telegramm unseres Korrespondenten.

Mailand, 5. September.

Mussolini begründet in einem Artikel der fascistischen Monatsschrift „Gerarchia" die fascistische Reform der Provinzverwaltung. Diese werde in Zukunft zusammengesetzt sein aus: a) einem Präsidenten und b) einem Provinzrektorat, bestehend aus dem Präsidenten und den Rektoren. Diese Verwaltungsorgane der Provinzen sind nicht, wie bisher, wählbar, sondern werden direkt von der Regierung ernannt. Der Präsident der Provinz übt die Befugnis aus, die das Gesetz dem Präsidenten des Provinzrates und der Provinzabordnung verlieh, und das Rektorat ersetzt in Zukunft den Provinzrat. Die Sitzungen des Rektorats sind nicht öffentlich, aber ihre Beschlüsse werden mitgeteilt. Mussolini fügt der Ankündigung dieser Reform bei, es komme nicht auf die Form, sondern den Geist und historischen Inhalt der politischen Ordnung an. Im gegenwärtigen Augenblick der italienischen Geschichte werde die Vollzugsgewalt nicht mehr als unselbständiges Werkzeug der gesetzgebenden Gewalt betrachtet. Die Erniedrigung der Regierung zur reinen Vollzugsgewalt, zu welchem Widersinn die revolutionäre Umwälzung des achtzehnten Jahrhunderts geführt habe, sei endgültig aus dem fascistischen Staatsrecht verschwunden. Jetzt vertrete die fascistische Regierung die Persönlichkeit des Staates und könne nicht mehr von der Willkür des Parlaments abhängen.

Corrispon...

Arnaldo Sertoli

Sondrio

29 SET 1921

Echi e commenti

I nostri zelanti e non mai abbastanza laudati informatori ci assicurano che le professoresse e le maestre elementari di Sondrio stanno organizzando un solenne *Te Deum* di ringraziamento per il raddoppiamento della tassa sul celibato e per l'articolo pubblicato dal Duce sull'ultimo numero di « Gerarchia ».

.....

Belisario Cantagalli, Arnaldo Sertoli, Piero Buzzi, Gustavo Poletti, Carluccio De Donatis, Battista Orsini ed

DUCE PICTURED AS BUILDER OF 'GREAT EMPIRE'

A picture of a beast, having the feet of a bear, the face of a lion and the body of a leopard, was painted from Revelation last night by Dr. Frederick W. Childe, who declared to the congregation in the tent at Cherry avenue and Tenth street that "Mussolini's restoration of the Roman empire is clearly the beast John tells of."

"For six years," said Dr. Childe, "Mussolini has been striving to restore the empire of lost glory to Rome, and he will make such restoration. He will give it a dangerous world power, which will not be smashed until Christ comes to reign at Jerusalem.

"The coming of Jesus to the earth for His second advent," said the Bible teacher, "is at our very doors. We are living in most significant times, the greatest in the world's history. I'm glad to be alive today."

Mussolini's empire, the teacher said, is to be the last great Gentile empire in world history. It is to the modern world what Babylon was to the ancient, he asserted.

Tomorrow night, Dr. Childe will more specifically treat of Mussolini's pretensions. Tomorrow afternoon Sir Conan Doyle and Sir Oliver Lodge, the greatest living spiritists, will be answered in a sermon on "Is There a Spirit World?"

N.....

Leggasi a tergo

L'ECO DELLA STAMPA

UFFICIO DI RITAGLI DA GIORNALI E RIVISTE

FONDATO NEL 1901

(C. P. E. MILANO N. 77394)

Direttore: UMBERTO FRUGIUELE

CORSO PORTA NUOVA, 24

MILANO (112)

TELEFONO N. 64-301

Corrispondenza: CASELLA POSTALE 792 - Telegrammi: ECO STAMPA

Corrispondenti in tutte le Principali Città del Mondo

Leggasi a tergo

Giornale del Notariato Milano

GIU. 1928

CONCORSO PER UNA BELLA COPERTINA

L'editore Paolo Cremonese comunica:

Allo scopo di ravvivare nel pubblico e tra gli artisti il gusto della bella architettura tipografica, già gloriosa tradizione nostra, l'editore Paolo Cremonese bandisce un Concorso per la copertina della sua nuova collana artistica *Prisma*, diretta da Margherita Sarfatti. Autori ed argomenti dei primi sei volumi: 1. M. Piacentini, dell'Accademia d'Italia: *Architettura d'oggi*; 2. A. Panzini, dell'Accademia d'Italia: *Penultime mode*; 3. Margherita G. Sarfatti: *Pittura moderna*; 4. Gio. Ponti: *L'arredamento moderno*; 5. A. Maraini: *Scultori d'oggi*; 6. Margherita G. Sarfatti: *Scenari moderni*. Premio unico e indivisibile lire 1000. Poichè i volumi saranno rilegati in tela si avrà cura di disporre gli spazi, i caratteri, i margini, le diciture ed il colore del fondo, in modo da ottenere un insieme stilistico di schietta e armonica semplicità moderna e di pretta impronta italiana. I concorrenti sono però pienamente liberi di distribuire sulla copertina e sul dorso le indicazioni obbligatorie, che comprendono il nome dell'autore, il titolo del volume e la sigla della collezione « Prisma » figurata e stilizzata a piacere del concorrente.

Tema del Concorso è la copertina del primo volume della collezione: Piacentini - *Architettura d'oggi*.

N. 318

L'ECO DELLA STAMPA

UFFICIO DI RITAGLI DA GIORNALI E RIVISTE
Fondato nel 1901
(C. P. E. MILANO N. 77394)

Direttore: UMBERTO FRUGIUELE

CORSO PORTA NUOVA, 24
MILANO (112)
TELEFONO N. 61-301

Corrispondenza: CASELLA POSTALE 792
Telegrammi: ECO STAMPA

LEGGASI A TERGO

LEGGASI A TERGO

CORRISPONDENTI IN TUTTE LE PRINCIPALI CITTA' DEL MONDO

POPOLO APUANO - CARRARA

10 AGO. 1924

SCRITTORI :: :: DELL'IMPERO

MARGHERITA SARFATTI

Forse un grande palazzo ricchissimo, occhieggiante per le bifore gotiche sulla dolce intimità dei campielli pettegoli e sulle penombre miti delle calli anguste, è — col suo volto largo cotto dai meriggi, corroso dalla salsedine, inumidito dai calighi — il ricordo più caro della sua infanzia veneziana.

Bisogna aver vissuto a Venezia, per capire. Qua in queste sementopoli esasperate dalla mania del rettifilo, tormentate dagli sventramenti, spersonalizzate dall'americanismo, le case son troppo uguali, troppo nuove, troppo effimere, perchè si possa amarle. Dove prima c'era un tugurio, in pochi mesi vien su un casermone goffo, tronfio, petulante, che par la boria plebea del suo proprietario arricchito da poco. Dove prima c'era uno scorcio, un angolo quieto, un gioco contrastante di colori intonati, ora spazia un largo stereometrico, a contorni crudi, dalla fisionomia quanto mai insignificante. Come si può voler bene a tutto questo scialbore nitido, appena verniciato, rifinito con troppa o troppo poca cura, con dovizia di inutilità in compenso del buon gusto che manca?

A Venezia è un'altra cosa. Le case son quelle dei padri, dei nonni, degli avoli, immutevoli da secoli sulle palafitte piantate al tempo di Attila dai primi isolani. Si può star lontani dal Campanile per anni ed anni. Si torna. Tutto è intatto, tutto ricorda i giorni lontani, tutto ha una voce ben nota: famigliare, fraterna, amicale.

Nel palazzo magnifico dei Grassini dov'è nata Margherita son nati i suoi fratelli, le sorelle, i vecchi... cresciuti tutti nelle medesime stanze vaste e severe, all'ombra del medesimo campanile aguzzo, sotto il volo degli stornelli che rifanno il nido senza mutar di tegola.

Nel grande palazzo c'era, per la fanciulletta, un mondo immenso come l'ignoto profumato di misteri floreali, fervido d'umili esistenze innocenti: il giardino coi ciliegi doviziosi, coi giaggioli pomposi, con le lumachine lente sulla loro scia d'argento. C'era anche una vite serpigna e pampinosa. Di quella, la piccola Margherita mangiava solo grappoli acerbi, perchè la partenza per la villeggiatura precedeva l'imbiondir degli acini.

L'altra sua patria è Conegliano, celebre per quel vino bianco che a Stecchetti piaceva tanto con le sogliole fritte. Un altro giardino, più grande, una strada bianca per le colline violacee, avviata a Vittorio Veneto, fatidico...

Per quelle ombre verdi, lungo quelle balze ridenti, la giovanetta, a sedici anni, apprese che cosa sia il cuore, quando batte.

I suoi studi?

Margherita Grassini Sarfatti è dottissima. Ha studiato tanto di malva, è il grande libro da sfogliare. Fin da piccolissima - gli occhioni estasiati - vi si tuffò con delizia.

conoscerla in ogni suo invanto, Venezia inesauribile. Ma il Ruskim l parlava anche d'altro che non fossero quadri o facciate o monumenti. Un'aspirazione di miglior giustizia morale, un senso di rivolta estetica contro l'abbrutimento causato dalla miseria disumana, una fervida volontà di resurrezione fisica e intellettiva per la stirpe nostra, un'impeto generoso verso una maggior dignità della vita nazionale, hanno fatto militare Margherita Sarfatti nel socialismo — quando al socialismo apparteneva no anche i poeti — e fanno di lei ingigantiti anzichè attenuati, una gran fiaccola viva del Fascismo.

A quattordici anni cominciava a scrivere clandestinamente nei giornaletti socialisti. Quando la sua famiglia «bempensante», lo venne a sapere, scoppiava uno scandalo.

Andata sposa giovanissima all'illustre avvocato Cesare Sarfatti trasmigrata a Milano, ascesa al primo piano della politica e della intellettualità italiana, Margherita Sarfatti ha partecipato in piena luce agli avvenimenti che, cronaca quand'erano imprevedibili le conseguenze grandiose, oggi sono incisi nelle tavole di bronzo della nuova storia.

Credo che il suo primo libro di estetismo critico sia stato *La milizia femminile in Francia*. Lo seguì *La fiaccola accesa*, pubblicato dall'Ist. Ed. Italiano nel 1916. La autrice ben giustamente ci tiene a questa data di nascita, equivalente ad un titolo d'onore, perchè pittori, scultori, architetti dei quali ora son riconosciuti pienamente i meriti insigni, venivano sin d'allora da lei additati come i trionfatori del domani; mentre i movimenti d'idee e di forme artistiche, dei quali intuiamo irrestibile e fatale lo sviluppo, eran da lei, unica in Italia, propugnati nel volum[illegible]; il quale poi è solo la sintesi compendiosa di lunghe e vivaci polemiche sostenute in precursione di non pochi anni.

Dopo *Moralità leggendaria*, vide la luce una sua raccolta di liriche: questa, ebbi a scrivere: — «La poesia *I vivi e l'ombra* (Facchi, 1919). Di sia di Margherita Sarfatti, gagliarda e dolorosa, forte anche quand'è contemplativa, scaturisce da un'ispirazione possente. Si svolge secondo ritmi armoniosi, sempre in austerità e in nobiltà di concezione, con perfetta rispondenza del pensiero alla frase musicale. Anche per questi suoi versi, dunque, la scrittrice che onora l'Italia ben merita la fama reverente ond'è circonfusa ». (*L'Impero*, Roma).

Preceduto da *Rombo di campane*, nel 1923 uscì *Tunisiaca* (Mondadori); uno dei due libri che fe-

quelle balze ridenti, la giovanetta, a sedici anni, apprese che cosa sia il cuore, quando batte.

I suoi studi?

Margherita Grassini Sarfatti è dottissima. Ha studiato tanto, sempre. Ma non ha una laurea, un diploma, una patente, un titolo. « Non ho mai logorato, neppure per un giorno, il legno d'un banco scolastico »; son parole sue. Ebbe invece la fortuna di maestri incomparabili dei quali serba il ricordo. Antonio Fradeletto le insegnò l'italiano, Pietro Orsi la storia.

Quali rapimenti, che estasi, quali sublimi ebbrezze per la giovanetta vivace, versatile, genialissima, alla prma conoscenza dei grandi poeti! Trattò, anzitutto, il dolce Guinizelli e l'aureo Petrarca, ma poi nel suo pensiero irruppe, gigante tremendo, il camminatore dell'oltre vita, l'antecipatore del giudizio universale: Dante. E allora l'anima giovane tremò sotto il turbine orrendo e divino, squassata dal canto infiammato dello sdegno pauroso del massimo giudice dell'umanità.

Leggitrice intrepida, anche ora - dopo tante migliaia di pagine percorse - l'autrice di «Dux» possiede, innanzi alla carta stampata, l'ingenuità fiduciosa che si può definire lo stato di vera grazia del buon lettore. Le vicende dei protagonisti d'un romanzo — particolarmente se si tratta di traversie di amore — suscitano in lei una commossa rispondenza palpitante.

Dopo, il critico smaliziato, ora come allora, si ridesta, sorride e... talvolta avrà da compatire. A otto anni le capitò tra mano un'edizione dei Promessi Sposi, purgata dalle forbici della mamma, per le pagine riguardanti i casi sciagurati di suor Geltrude. Finchè non ebbe conosciuta tutta la storia non le avvenne d'uscir di casa, nemmeno per recarsi al Lido incantevole, il suo «paradiso di terra, di sabbia, di mare». Dire che l'acqua cerulea e il nuoto audace son sempre stati la sua gioia perfetta!

Con la letteratura e la storia, l'arte appassionò ben presto colei che segna il ritmo del nostro rinnovamento estetico.

Venezia, Venezia stessa: il più ricco museo senza lezzo di chiuso, la pinacoteca più varia senza tedio di ordinamenti scolastici, la mostra delle arti di tutti i secoli in libera giocondità di vesperi color que, la scrittrice che onora l'Italia ben merita la fama reverente ond'è circonfusa ». (*L'Impero*, Roma).

Preceduto da *Rombo di campane*, nel 1923 uscì *Tunisiaca* (Mondadori): uno dei due libri che fecero per primi comprendere agli Italiani la gravità del problema tunisino. *Sogni, colori e luci* (Zanichelli, 1924), è un altro volume di scritti critici e di ritratti di artisti, uscito prima, in due versioni di poco diverse, in Inghilterra e nell'America del Nord.

Il massimo successo — possiamo dire mondiale — di M. S. è stato il celebratissimo «Dux» al quale (date a Cesare...) ho ricorso un poco anch'io per le due monografie mussoliniane come, del resto, han fatto più o meno largamente tutti gli altri, secondo la propria discrezione. «Dux» venne pubblicato n Italia, in Inghilterra, negli Stati Uniti, nell'America del Sud... Il «Piccolo» di San Paulo ne diffuse 50 mila copie. L'edizione tedesca superò le 80 mila copie. Venne tradotto in francese, in polacco, in ungherese, in romeno, in finnico, in lituano, in svedese, in norvegese, in spagnolo, in giapponese... Sta per uscire in Olanda.

A proposito del suo libro recentissimo: *Il Palazzone*, Margherita Sarfatti ha detto:

— Vorrei che il mio libro divertisse il lettore e lo aiutasse a contemplare e a vivere la vita almeno per qualche attimo, con coraggiosa serenità e con benevolo compatimento per gli uomini nostri fratelli.

Il nobilissimo voto è compiuto e si compie. *Il Palazzone*, accolto trionfalmente da tutta la critica italiana e straniera, col destino dei romanzi più fortunati diffonde vastamente nel mondo un sorriso di virile bontà.

Oratrice acclamatissima — è rimasta memorabile una sua completa improvvisazione in lingua tedesca all'Università di Berlino nell'autunno del 1927 — è insignita della croce della Legion d'Onore di Francia.

Ma la decorazione infinitamente cara al suo grande cuore d'animatrice dell'anti-vigilia, di Madre eroica, d'italiana santificata dal maggior sacrificio, è lo scudetto tricolore col simbolo romano della Patria nuova: quale la sognarono i giovanetti del '99 e la volle il Duce.

Roberto Mandel

N. 324

L'ECO DELLA STAMPA

UFFICIO DI RITAGLI DA GIORNALI E RIVISTE
Fondato nel 1901
(C. P. E. MILANO N. 77394)

Direttore: UMBERTO FRUGIUELE

CORSO PORTA NUOVA, 24
MILANO (112)
TELEFONO N. 64-301

Corrispondenza: CASELLA POSTALE 702

Telegrammi: ECO STAMPA

LEGGASI A TERGO

LEGGASI A TERGO

CORRISPONDENTI IN TUTTE LE PRINCIPALI CITTA' DEL MONDO

CORRIERE ADRIATICO - ANCONA

12 AGO. 1928

La poesia italiana

di questo secolo

Un'antologia di Pietro Mignosi. Molto bene.

Siamo davanti a uno studioso attento e paziente, davanti a un pensatore che parla senza reticenze. Non è, questa sua opera, una nuova fredda e inutile antologia « sui generis », ma un quadro vivo e vasto della poesia italiana dell'ultimo trentennio, storicamente veduta e presentata, nelle sue vicende e nelle sue consistenze.

E' un'opera laboriosa e — come l'A. confessa — piena di responsabilità; perciò stesso merita la nostra migliore considerazione.

Il libro è diviso in sette capitoli, ciascuno dei quali dà giustificazione e significazione a certe accolte di poeti che paiono, a prima vista, arbitrarie e strane. Ogni capitolo ha una chiara introduzione critica e una sobria appendice antologica. Per ogni poeta è formulato un breve giudizio, per qualcuno brevissimo, ma spesso così efficace nella sua disinvoltura, così vigoroso e penetrante nella sua sintesi, che si rimane sorpresi.

In complesso, c'è troppa severità: coraggiosa e lodevole. C'è pure qualche debolezza; ma ciò è nello spirito polemico del lavoro e non può farsene colpa al Mignosi.

Questa, in generale, l'impressione d'una prima lettura; e per il pubblico potrebbe bastare. Se non che il mio scrupolo vuole queste annotazioni marginali.

Capitolo quinto: Pudore della poesia.

«... quelli che si ritrovano improvvisamente in cuore qualche dono di poesia si mettono in fretta in fretta a nasconderlo, a travestirlo, a farlo parlare piano... Ecco la poesia nascosta nel romanzo, nel trattato, nell'articolo di giornale ».

Pudore della poesia? Ma niente affatto. Di poesia, anzi, si è fatto un esagerato scialacquio, tanto esagerato che si è perfino creduto d'averla tutta consumata. Auro d'Alba, infatti, dedica il suo ultimo libro « agli uomini, che per vivere di sola prosa cattiva, si consolano dicendo che non c'è più poesia ».

Ma l'amico Mignosi ha dimenticato il gran carnevale poetico al tempo della Casa Vitagliano? Altro che pudore della poesia!... La poesia s'intrufolava dappertutto, per abbellire, per truccare, per ingannare, per far comprare. Una smorfia, una leziosità; e sulla bocca impudica della baldracca civettava, con scaltrita modulazione, la trepida strofe dell'innocenza.

Non « pudore », ma « incanto » della poesia.

Eccezioni simpaticissime: Guido da Verona, Auro d'Alba, ecc., sia pure con le dovute riserve.

Pro
della
CLINIC
ANCONA
Tutti
Ambulato
(Ospedale Civile

Dott. D
Me
Special
della
ANCONA:

Dott. Cav.
speci
ORECC
Primario
Consult
alle 12 e
10 alle 12
(ang
Telefoni

Dott.
Chirurg
Piazza C
T
Ambula

Il Dot
SPECIA
dello s
riceve ne
meno i
Piazza C
n. 1

Prof.
Libero
Chirurg
Consultaz
RAG

Dott
dell'O
Mala
(Rene,
Testic
degli u
zionali
zione
coagul
litotris
razion
Visite
18 (gi
Anco

fia, una leziosità; e sulla bocca impudica della baldracca civettava, con scaltrita modulazione, la trepida strofe dell'innocenza.

Non « pudore », ma « incanto » della poesia.

Eccezioni simpaticissime: Guido la Verona, Auro d'Alba, ecc., sia pure con le dovute riserve.

Se poi con la parola pudore — ma non credo — il Mignosi vuole indicare poesia in boccio, perchè accanto ad Andrea Agueci, Arturo Arioti, G. A. Peritore, Carmelo Ripellino, mette per esempio Margherita Sarfatti o Guido Manacorda?

Capitolo settimo: La poesia nuova.

« A prescindere dai superstiti di una poesia già esaminata e conchiusa che tuttavia insistono nei modi già espressi e classificati, c'è un gruppo di poeti nuovi sui quali è necessario che si orienti l'attenzione della critica... ».

E il capitolo comprende: Ugo Betti, Calogero Bonavia, G. A. Borgese, Erminio Cavallero, Pietro Mignosi, Gino Novelli, Giovanni Papini, Renzo Pezzani, Luca Pignato, Giuseppe Sciortino.

Ma, non c'è più nessun altro?

E questa, che il Mignosi riporta nell'Antologia, è un esempio di poesia nuova?

Mamma, spegnila stasera la lam-
(pada
lanti a nostro Signore.
Temo che potrebbe guardarmi zzci-
(gliato;
e che mi leggerebbe in fondo al
(cuore.
ggi, mamma, ho peccato:

(« Peccatore » di G. Sciortino)

E quest'altra?

Preme pesante la tenebra su tutta
(la terra.
Gli uomini, oppressi, si muovono a
(stento:
carchi di massi enormi di buoio.
Oh, se la luce non dovesse tornare!

(« Oppressione » di G. Sciortino)

Oh, la nostra poesia nuova!...

Il difetto di quest'opera del Mignosi, che assolutamente non può essere taciuto, è che il Mignosi s'è incaponito intorno a quattro poeti — Mignosi, Bonavia, Pignato e Borgese — e vuole imporceli quasi come maestri.

Sarà un po' troppo, via!

Borgese, maestro di poesia... Ma non facciamo scherzi!

E Bonavia e Mignosi e Pignato che influenzano ora questo e ora quello... non sta proprio bene. Si facciano gli affari loro, oh?!

Io, per esempio, non ho mai letto (dico: mai) Luca Pignato; e Mignosi vuole che io l'abbia subito. Ma sì, sì, può darsi che fra me e Pignati ci sia stato qualche prodigio telepatico.

Meno male, però, che sotto la mia « apparente passività c'è un temperamento di poeta autentico ». Posso contentarmene.

Auro d'Alba, invece... Francamente è stato compreso e valutato in modo indegno. E mi fa proprio meraviglia che all'intelligenza di Pietro Mignosi siano sfuggite la importanza e la grandezza di questo caro poeta così onesto e così scrupoloso!

Voglio notare, per chiudere, l'esclusione d'un giovanissimo: Vito Perroni; il quale ha pubblicato, fra l'altro, un volume di liriche che il Mignosi conosce e che doveva ricordare: « Esodo ».

Prescindendo, comunque, da queste mie personalissime obiezioni, l'Antologia del Mignosi è particolarmente da raccomandare a coloro che vogliano orientarsi nel tormentoso travaglio dell'attuale nostra letteratura.

Ignazio Drago

Pietro Mignosi: « La poesia italiana di questo secolo » - Ed. del Ciclope, Palermo, 1929. L. 24.

LEGGASI A TERGO

N. _____

L'ECO DELLA STAMPA

UFFICIO DI RITAGLI DA GIORNALI E RIVISTE

FONDATO NEL 1901

(C. P. E. MILANO N. 77394)

Direttore: UMBERTO FRUGIUELE

MILANO (112) - Corso Porta Nuova, 24

TELEFONO N. 64-301

Corrispondenza: CASELLA POSTALE 792 - Telegrammi: ECO STAMPA

Corrispondenti in tutte le Principali Città del Mondo

LEGGASI A TERGO

Il Lavoro Fascista - ROMA

13 AGO. 1929

* L'editore Paolo Cremonese di Roma ha bandito un concorso per la copertina della sua nuova collana artistica « Prisma », diretta da Margherita Sarfatti, e che comprende nella sua prima serie i volumi seguenti: *Marcello Piacentini*: « Architettura d'oggi »; *Alfredo Panzini*: « Penultime mode »; *Margherita Sarfatti*: « Pittura moderna »: *Gio Ponti*: « L'arredamento moderno »; *Antonio Maraini*: « Scultori d'oggi »; *Margherita Sarfatti*: « Scenari moderni ». Il premio unico, indivisibile, è stato fissato in lire 1000.

N. 42

I LEGGASI A TERGO I

L'ECO DELLA STAMPA
UFFICIO DI RITAGLI DA GIORNALI E RIVISTE
FONDATO NEL 1901
(C. P. E. MILANO N. 77394)
Direttore: UMBERTO FRUGIUELE
Corso Porta Nuova, 24
MILANO (112)
TELEFONO N. 64-301
Corrispondenza: CASELLA POSTALE 792
Telegrammi: ECO STAMPA
Corrispondenti in tutte le Principali Città del Mondo
"LA VOCE DEL PADRONE"
GRAMMOFONI E DISCHI

I LEGGASI A TERGO I

Corriere di Sicilia - Catania

14 AGO.

Mussolini

*Henry Bordeaux dell'*Academie Francaise *è uno dei pochi uomini oltremontani che s'occupino con obiettività e simpatia del Fascismo e del suo Duce. Dal suo recentissimo libro* La claire Italie *(ed. Plon. Paris) abbiamo tolto il capitolo su* Mussolini *per presentarlo ai nostri lettori nel libero rifacimento di C. O. Cochetti.*

Come spiegare la rapida ascesa di quest'uomo che da oltre cinque anni tesse i destini dell'Italia? Ho veramente una grande curiosità di avvicinarlo, conoscerlo, leggere su quel viso , che infiniti ritratti ci mostrano, la passione e l'aspetto dominatore! Un Bonaparte si rivela coll'elmo, come Minerva; c'è dalla sua il genio militare. Ma per Mussolini ciò non va. Oratore, gran giornalista, scrittore, tutto questo sta bene; ma sono tante altre le cose che egli sa e fa e per le quali è famoso. Bisogna dunque scoprire la causa. Ebbene, io la causa credo d'averla scoperta. *Egli ha sofferto il dolore del popolo italiano della guerra e del dopoguerra e il popolo itaiano s'è riconosciuto in lui.* La sua è una rivoluzione popolare. Ma il popolo italiano (si dimentica troppo spesso) è un vecchio popolo politico. Ha una saggezza innata. «Si sono tutti inscritti al corso del Machiavelli, diceva con tono faceto uno dei nostri ambasciatori, e son riusciti tutti primi». E' così che la minaccia bolscevica è stata allontanata e s'è fatto posto al fascismo che coordina, ricostruisce, duramente; e forse senza lasciare molto respiro a una società che ha bisogno d'aria per muoversi trovarsi a suo agio; questo perchè il costruire vuole sempre un po' di sacrificio. Ma l'aria verrà sicuramente più tardi.

Il caso, che in Italia è galantuomo come il tempo, m'ha fatto desinare, alla vigilia della mia udienza a Palazzo Chigi, a fianco della Signora Sarfatti, all'Hotel Excelsior dove il duca e la duchessa di Camastra avevano ospitati alcuni amici. La signora Margherita Sarfatti è l'autrice di quel bel libro sul *Duce*, già tradotto in francese da Maria Croci e Eugenio Marsan; libro, che quantunque a *zig-zag*, dà un ritratto colorato e un chiaro disegno dell'uomo. Vedere il riflesso del Capo negli sguardi d'una donna è già conoscerlo. E naturalmente non si parla che di lui. Di lui, e tra il lusso dei fiori e delle *toilettes*, subitamente appare il piccolo ragazzo del popolo, il romagnolo, il figlio d'Alessandro Mussolini, fabbro e poi oste a Forlì; il figlio della signora Rosa, maestra di scuola. Egli nacque quarantaquattro anni fa nella rude povertà. Gli fu apposto il nome di Benito per ricordo di quel Benito Juarez, rivoluzionario messicano e nemico di Massimiliano d'Austria. Il padre, socialista, sarà carcerato più avanti per una faccenda d'urne elettorali, ma la mamma è una buona cattolica. Giovanissimo egli vede agitarsi intorno a sè le passioni provinciali, campagnole. In mezzo a tutto questo è aspro, duro, laborioso, onesto e ardente. A vent'anni il giovane Benito non conoscerà ancora il gusto del caffè e mangerà la carne solo i giorni di festa. Istruito dai Padri Salesiani di Faenza, poi alla Scuola Normale di Forlimpopoli diretta dal fratello del Carducci, egli si a rovesciare il regime zarista. Questi ambienti di dottrinari utopisti e di anarchici non sono inutili a conoscersi per chi li guarda con cervello sano. Il giovane Benito Mussolini che si definiva a quel tempo «un uomo in marcia» non ne subì alcuna influenza. Erano i suoi anni di noviziato. Duri, per certo, ma non lo scalfivano. Lesse moltissimo Schopenauer, Nietzsche, Max Stirner, ma le strofe di quel Carducci, che egli aveva sunteggiato una volta alla scuola di Forlimpopoli, sull'avvilimento della cara Italia depuravano la sua mente di tutti i miasmi tedeschi. Espulso dal cantone di Ginevra, rifugiato ad Annemasse nella Savoia decide di rimpatriare. L'esperienza straniera ha durato abbastanza. Per risultato questo: ha servito soltanto a rafforzare l'amore e lo spirito della terra madre.

Maestro a Tolmezzo in Carnia è lui stesso che non ristà dallo studiare. Come Bonaparte a Tolone divora biblioteche e scrive a braccia: una *Istoria della filosofia* che brucia una donna gelosa di Polimnia un *Giovanni Huss,* alcuni abbozzi di drammi e di romanzi d'avventure. Eccolo a Trento con Cesare Battisti, e poi espulso. La triste frontiera gli ha insegnato dove bisogna piantare i termini della patria. Entra all'*Avanti* a Milano e prestissimo ne diventa il direttore. Si impone già come un capo, come il capo. Perchè ha «l'alone misterioso che crea la sua popolarità». S'infeuderà al partito socialista? No, la guerra lo distacca da quello bruscamente. Egli conosce le terre irredente e non vuole a nessun costo l'alleanza con l'Austria. Ma è sufficiente la neutralità? E quand'anche lo fosse è possibile? C'è già stato Bissolati che l'ha gridata e richiesta forte appena il Belgio è stato invaso. Abbiamo noi il diritto di dimenticare, in Francia, l'apostrofe lanciata da Mussolini a Milano nell'ondeggiamento del partito socialista tra una neutralità assoluta ed una neutralità relativa, apostrofe già presaga d'una entrata in linea?: «Sì, gridò ad un tratto, noi, ripetiamo col poeta Carducci: *Noi che t'amammo o Francia! — Nous qui avons appris àa t'aimer, oh France*».

Subito dopo si dimette da direttore dell'*Avanti* e fonda il *Popolo d'Italia*. E' nato il suo interventismo. Inutilmente i vecchi compagni socialisti gli scatenano contro la folla e l'odio. Quest'odio, egli l'intuisce; e ancora amore. Egli sa le sensibilità del popolo perchè e da quello che è uscito. D'Annunzio parla dal Campidoglio. Mussolini gli fa eco. Questi due uomini così differenti rifanno all'Italia l'anima del Risorgimento. Partono tutti e due soldati, Mussolini semplice bersagliere. Arriverà al grado di sergente. «Ho mangiato la trincea» dirà poi. E bisognava che lo potesse dire per quel destino che gli era riservato. La povertà l'emigrazione, la fame, il freddo, l'espulsione la prigione, la calunnia, l'impopolarità stessa non erano abbastanza. Bisognava, era necessario, che sulla strada di Trieste versasse il suo sangue. Ferito, inabile, nell'ora grigia di Caporetto, scava al *Popolo d'Italia* la trincea morale smarrita. Egli ossa predire la vittoria finale e appena questa s'è acquistata col 4 novembre 1918 s'impone già un altro dovere perchè la vittoria, caramente pagata ha creato troppe infelicità e adesso bisogna andare, precedere, fare la strada ai lavoratori che tornano dal fronte.

Un giornale popolare è un ottimo balcone per conoscere, meglio valu-

gitarsi intorno a sè le passioni provinciali, campagnole. In mezzo a tutto questo è aspro, duro, laborioso, onesto e ardente. A vent'anni il giovane Benito non conoscerà ancora il gusto del caffè e mangerà la carne solo i giorni di festa. Istruito dai Padri Salesiani di Faenza, poi alla Scuola Normale di Forlimpopoli diretta dal fratello del Carducci, egli si conquista il diploma di maestro. Ma gli si nega però il posto di segretario comunale del suo paese. Per questo accetta d'andare a Gualtieri, nei pressi di Reggio Emilia, sul Po. Non è un cattivo posto. Avrebbe potuto accontentarsi e restarci. Ma è giunto al crocicchio dove bisogna scegliere la propria via. Per un anno o due s'accontenta d'istruire i ragazzi che già affascina come un capo, s'appassiona al ballo, agli esercizi fisici dove eccelle, e suona il violino, — quel violino che sarà il suo confidente nelle ore d'angoscia, perchè la musica compensa e supplisce l'insufficienza delle parole che poco e male esprimono i sogni, le delusioni, i desideri. E' forse la nostalgica cantilena degli emigranti che l'allontana da queste povere delizie di Capua risvegliandolo di soprassalto?

Trenta giorni di macchine a vapore
E nell'America ci siamo arrivati
Non abbiam trovato nè paglia nè fieno
Abbiam dormito sul nudo terreno...
Con l'industria di noi Italiani
Abbiam fondato paesi e città.

Via, Via! Vuol partire ed emigra in Svizzera. Manovale muratore a Losanna conosce anche la disoccupazione. Non trova lavoro. Si corica sotto una barca sulla riva del *Quai d'Ouchy* con la fame e col freddo dopo aver guadagnato tra le cancellate, i viali e gli arrivi delle coppie mondane nei giardini dell'Hôtel Beau-Rivage. Tutto quello che ci vuole per diventare anarchico. Ma perchè Benito Mussolini non diventa un Giulio Vallès, un ribelle? Questo è il segreto della sua buona razza. Egli ha succhiato il latte delle tenerezze umane Quello che abbisogna al fanciullo non è il benessere, ma l'affetto, l'amore. Sono le infanzie infelici ed umiliate che creano i ribelli, non quelle povere Vent'anni dopo Mussolini ritornerà a Losanna, Capo del Governo italiano. Egli stesso aveva scelto quella città, invece di Ginevra, per incontrarsi col signor Poincarè e Lord Curzon. Voleva godersi la rivincita della sorte! E al Capo di Polizia che veniva a prendere ordini, egli dalle finestre dell'albergo mostrando il Grande Ponte gli ricordò: «Fu là che la vostra polizia m'arrestò vent'anni fa». Ma il funzionario che era un filosofo: «E' la vita signor Presidente», rispondeva sorridendo.

La signora Sarfatti, che mi racconta questo annedoto in due parti separate da un lasso di tempo di ventanni, non ha conosciuto il Mussolini *d'allora*. Ella l'ha trovato più tardi, in un ospedale del fronte dove infermiera curava i feriti, e poi al *Popolo d'Italia*.

Intanto a Ginevra, a Zurigo, a Lucerna l'emigrato frequentava i più caratteristici gruppi socialisti impregnati di Carlo Marx, Liebknecht, Lassalle; il morto d'amore alla radura di Crevin; nichilisti, studenti russi carichi d'oriente mistico, e la famosa Angelica Balabanoff che parlava piangendo della santa Russia martirizzata. Quella che doveva poi durante la guerra attraversare la Germania nel treno speciale di Lenin per correre

prendere la vittoria finale è appena questa s'è acquistata col 4 novembre 1918 s'impone già un altro dovere perchè la vittoria, caramente pagata ha creato troppe infelicità e adesso bisogna andare, precedere, fare la strada ai lavoratori che tornano dal fronte.

Un giornale popolare è un ottimo balcone per conoscere, meglio valutare, i sentimenti della folla. Tutto questo beninteso a condizione di non lusingarla o eccitarla con l'illusione comunista, cercando invece di vedere più in altro e lontano dei partiti e delle fazioni. Con questo pensiero Mussolini dirà un giorno dalle finestre di palazzo Chigi: «Periscano tutte le fazioni, anche la nostra, purchè la nazione sia salvata» E' l'esatto contrario dell'assurdo detto «Periscano le colonie piuttosto che un principe!». La forza di Mussolini è d'aver sempre ripudiato l'idea d'un uomo astratto e d'averlo sostituito con un uomo in carne ed ossa, un contadino, un operaio, un cittadino italiano.

Il resto è troppo noto perchè si sia già dimenticato. Io ho voluto ricordare le origini e le cause dell'ascesa al potere. Il resto è quì: il paese minacciato d'essere sommerso dalla grande onda bolscevica, i treni fermati, le officine occupate, il governo senza forza e autorità; e dopo, la formazione del fascismo, la sua guida presa da Mussolini, l'ordine di marcia dato alle colonne e alle squadre di 250.000 camicie nere, il rovesciamento del ministero Facta, il mandato offerto dal Re a Mussolini il 29 ottobre. Questo mandato egli lo esercita da più di cinque anni e da solo. Ha imposto l'obbedienza al parlamento che disprezza e s'è proposto, come ideale, di creare la virtu dell'obbedienza nel popolo che ama Adesso sgobba come un taglialegna nella foresta. O meglio fa il contrario del taglialegna: pianta invece d'abbattere. Leggi per la difesa dello Stato, leggi per la protezione fisica e morale della razza, leggi contro la massoneria, instituzione del podestà, organizzazione del governatorato di Roma, allargata autorità e responsabilità ai prefetti, politica d'assestamento finanziario che ha permesso prima la ripresa e poi la stabilizzazione della lira, opera nazionale di legislazione operaia e di protezione sociale dei lavoratori: il governo fascista infatti ha compiuto uno sforzo prodigioso per dare. Nessun altro pensiero mi dà è nel tempo stesso una carta di sicurezza che gli permetterà di guarire le piaghe lasciate dalla guerra. Il risultato salta agli occhi. Sta a vedere se durerà. Ma Mussolini vuole che duri. C'è nel libro di Margherita Sarfatti un passo che ho segnato a lapis. Durante la guerra a qualcuno che gli consigliava di pensare ai figli e di non esporsi troppo, ebbe a rispondere: «Proprio E' perchè ho figlioli che posso morire. Nessun altro pensiero mi da maggior tranquillità. Posso morire. Sarò continuato...».

Sarò continuato. Così l'ho tratteggiato mostrando la sua vita. Ma che cosa se ne sa di quest'uomo? La sua presenza, la sua persona mi schiariranno in un modo visibile, o piuttosto lascieranno ancora il buio su l'enigma che rappresenta la sua ascesa?

Domani affronterò il mostro a palazzo Chigi...

Henry Bordeaux
de l'Académie Française

11

N. 324

L'ECO DELLA STAMPA

LEGGASI A TERGO

UFFICIO DI RITAGLI DA GIORNALI E RIVISTE
Fondato nel 1901
(C. P. E. MILANO N. 77394)

Direttore: UMBERTO FRUGIUELE

CORSO PORTA NUOVA, 24
MILANO (112)
TELEFONO N. 64-301

Corrispondenza: CASELLA POSTALE 792
Telegrammi: ECO STAMPA

LEGGASI A TERGO

CORRISPONDENTI IN TUTTE LE PRINCIPALI CITTA' DEL MONDO

ITALIA LETTERARIA ROMA
18 AGO. 1929

oglierà al suo sicuro destino di
nadre.

Enrico Falqui

SEGNALAZIONI

ALVARO C.: *Sentimento della grande città* (Stampa, 10); *Il Rubino* (Mattino, 11).

BARILLI B.: *Fiodor Schaliapin* (Tevere, 8).

BIAVATI D.: *Druidi e Bardi* (Corriere padano, 7).

CONSIGLIO A.: *Bremond e il romanticismo* (Corriere di Catania, 3); *Libelli* (Mattino, 2).

DANESE O.: *Nel X anniversario della morte di Ceccardo Roccatagliata-Ceccardi* (Popolo d'Italia, 11).

FRANCHI R.: *Libreria-film* (Mattino, 7); *Il demiurgo o la felicità* [di F. Burzio] (Lavoro, 7).

GIUSSO L.: *Shaw e Ibsen* (Ambrosiano, 10).

LANZA F.: *Paese al sole* (Tevere, 9).

MACCARI M.: *Scherzo di stagione* (Stampa, 7).

PAGANO A.: *Giovani e vecchi.*

QUILICI N.: *Per la Storia del Risorgimento - L'ideologia reazionaria* (Corriere padano, 6).

SARFATTI M.: *Gli auguri senza sorriso* [di R. Benjamin] (Popolo d'Italia, 11).

TANTALO: *Cose viste - E' uscito il Papa* (Corriere della Sera, 6).

TITTA ROSA: *La forma poetica dell'Ottocento* [di C. De Lollis] (Stampa, 3).

VITTORINI E.: *Saggi stendhaliani - Una maniera di pronunciare* (Stampa, 10).

N. 4669

L'ECO DELLA STAMPA

UFFICIO DI RITAGLI DA GIORNALI E RIVISTE
Fondato nel 1901
(C. P. E. MILANO N. 77394)

Direttore: UMBERTO FRUGIUELE

CORSO PORTA NUOVA, 24
MILANO (112)
TELEFONO N. 64-301

Corrispondenza: CASELLA POSTALE 792
Telegrammi: ECO STAMPA

LEGGASI A TERGO

LEGGASI A TERGO

CORRISPONDENTI IN TUTTE LE PRINCIPALI CITTA' DEL MONDO

GAZZETTA MESSINA

18 SET. 1929

Una istituzione culturale

Bovalino, 15 settembre

Vi è chi deride i piccoli sacrifizi e pensa che valga la pena di compiere solo i grandi in circostanze eroiche e drammatiche mentre si dovrebbe anche apprezzare l'utilità pratica, l'importanza educativa, la bellezza morale delle piccole lotte e delle piccole rinunzie.

Tanto intesero, senza ostentazione alcuni giovani nostri che da tempo fondarono, a poco a poco, con pochissimi volumi iniziali, la biblioteca « Mario Spagnolo », alla quale con fede e passione dedicarono la loro operosa attività, riuscendo a fare di essa una sempre più fiorente istituzione culturale, che merita oggi di essere segnalata a quanti principalmente intendono l'importanza del problema dell'educazione nazionale che il Fascismo ha compendiato nel motto: Libro e Moschetto.

Simbolo di tanta fede e di tanta opera è il nome, dato alla biblioteca di Mario Spagnolo, appena ventenne, studente di ingegneria, Sottotenente di Fanteria caduto per la Patria nella più grande guerra, e che accanto allo amore per il paese natio aveva sentito la forte predilezione allo studio, sin da quando giovinetto, chimico sulle sudate carte, così scriveva:

« Come sono felice tra i miei libri. Potrei andare a divertirmi; preferisco invece studiare. Per la ferma volontà di apprendere e per il desiderio di meglio conoscere e sapere, allora mi sento felice quando ho la coscienza di aver compiuto tutto il mio dovere. Sopporto con forza qualunque sacrifizio pel raggiungimento del mio ideale. Mi assiste una grande fiducia perchè penso che lo studio ed il merito debban pure trionfare ».

Questo il testamento ideale di Mario Spagnolo che prima di cadere affidava, ad altri più giovani e più vecchi di Lui stessi pensieri che essi raccolgono per far nascere ad ogni generazione, con la rinnovellata bellezza dei fiori nelle stagioni e delle quercie nei secoli, con la biblioteca a Lui intitolata, l'anima immortale, che può sorgere ad ogni età per una più grande Italia. Artefici silenziosi, oscuri lavoratori del pensiero, questi giovani, che mi hanno pregato di tacere fino anco i loro nomi in questo articolo, attendono quotidianamente con ogni sforzo con grandi sacrifizi ad arricchire ora per ora di libri e scaffali la stanzetta che li accoglie intravedendo e sognando in avvenire, come dice il Papini, una grandissima e ricchissima libreria, aperta a tutti, dove in date ore si può andare a chiedere qualunque libro; una sala lunga e vasta, con venerabili seggioloni ad alta spalliera, coperti di panno verde e tutto intorno libri libri e libri, libri vecchi grossi e massicci, con le costole di pergamena e di pelle, scritte e fregiate d'oro: una meraviglia!

Una meraviglia intanto è l'opera compiuta fin'ora se si pensa alle ragioni economiche d'impedimento ad un maggiore e sollecito sviluppo, poichè la Biblioteca non vive che con pochi abbonamenti ed il meschino sussidio di 100 lire annue del Comune; eccezion fatta per qualche famiglia che particolarmente si sente avvinta ad essa pel nome dell'Eroe, e del Dottor Giuseppe Fera, che dalle lontane Americhe ma inviato L. [illegible] in una sola volta. Ciò nonostante la biblioteca conta circa 2000 (duemila) volumi accuratamente scelti e quasi tutti rilegati e fra i quali le Opere di Kant Del Croix, Vittor Ugo, Schiller, Tittoni, Sarfatti, Oriani, Morselli Pais, Canti, Gentile, Masari, Baulik, Mari, Carlaj, Michelet, Thaine, D'Annunzio, Sen Benelli, Carducci, Pascoli, I classici, una ricca biblioteca coloniale e discorsi parlamentari.

Non mancano i Poeti i romanzieri gli storici e i Filosofi Calabresi:

Patari, Ammirà, Siciliani, Pellicano, Perri, Alvaro, Visalli, Dito, Scaglione, Napoleone Vitale, Sinopoli, Fiorentino, Ferrari, Campanella ecc: ecc;

Tanto però non basta nè allo scopo nè a soddisfare il desiderio dei giovani volenterosi che dirigono la biblioteca, la quale ha pure aderito all'Opera N. D. Occorre un maggiore aiuto da parte di tutti i cittadini e delle Autorità alle quali i dirigenti si rivolgono quasi sempre invano.

Sarà questa la prima imposizione della coscienza per la lotta contro l'analfabetismo.

E ci sia, specialmente nei borghi e nei villaggi sperduti, chi intenda come qui, la bellezza d'una biblioteca Popolare.

N. 324

Leggasi a tergo

L'ECO DELLA STAMPA
UFFICIO DI RITAGLI DA GIORNALI E RIVISTE
FONDATO NEL 1901
(C. P. E. MILANO N. 77394)
Direttore: UMBERTO FRUGIUELE
CORSO PORTA NUOVA, 24
MILANO (112)
TELEFONO N. 64-301
Corrispondenza: CASELLA POSTALE 792 - Telegrammi: ECO STAMPA
Corrispondenti in tutte le Principali Città del Mondo

Leggasi a tergo

RESTO DEL CARLINO
BOLOGNA
20 AGO. 1929

Ma che cos'è questa letteratura?

E' da un pezzo che tutti se la pigliano con la letteratura, a cominciare dai letterati. Dai profani si dice, qualche volta, bella, buona, forte, sostanziosa, gentile letteratura: ma i letterati non fanno che dirle contumelie, e bollano di letterario tutto ciò ch'esce dai loro quadri usuali. Perchè, allora, insistere a *operare*? Gli scrittori, i letterati, faranno pur letteratura, quando scrivono, a meno che non si tratti di pura industria (ma questo non si può dire dei nostri, perchè i letterati che gridano contro la letteratura cantano per puro amor di canto, si sa, come le cicale).

E che cosa fanno dunque questi scrittori, se non letteratura? Poesia? Ma la letteratura, nella sua accezione d'uso, può comprendere sì la poesia, specialmente nei manuali scolastici, ma non dovrebbe mai essere confusa con la poesia, non raggiungerà mai la categoria suprema (per noi) della poesia. Si sono tentate in questo campo delle mistificazioni, con la complicità della filosofia, che non ingannano nessuno: possediamo troppo il concetto di ciò ch'è poesia, per ammettere che la prosa, narrativa o meditativa, passi per tale: nessuna gazosità, nebulosità, puntinismo o frammentismo potrà darcela a bere, quando abbiamo veramente sete di poesia. Acconsentiamo a classificare certa prosa narrativa fra la discendenza della poesia (se proprio ci si tiene) come, del resto, ogni altra forma di buona, decente letteratura; e ci si riesce perchè la poesia è punto d'arrivo così alto che sotto di sè tiene tutto il restante mondo: ma il romanzo è detto romanzo, e solo impropriamente poema, quando ci si mette sulla via delle immagini, magniloquenti sì, ma poco chiare. La poesia non è solo immagine, racconto, figura, interesse, passione, se volete: è tutto questo più un afflato misterioso e celeste che la beatifica e la rende poesia. E tanto, per intenderci quasi con ferravilliana semplicità, diremo che il romanzo va preso a capitoli, e la poesia a versi: e giova ripetere che l'uno si prende a bicchieri, l'altra a bicchierini. Esempio: un *boxeur* veramente fine e colto preferirà citare Pindaro piuttosto che un capitolo d'« Io povero negro ».

*

I letterati se la pigliano con la letteratura, e spesso m'imbatto nei loro sfoghi; e anche oggi (2 agosto 1929) leggendo un grazioso articolo di Massimo Bontempelli sulla « Gazzetta del Popolo », ritrovo la solita accusa di letteratura alla letteratura, e un rimedio che si chiama « nonletteratura ».

Il Bontempelli parla d'una bella collezione, « Viaggi e scoperte di navigatori ed esploratori italiani », edita da « Alpes »; e dopo aver elogiato tutti questi racconti e relazioni e notizie, che certo saranno assai divertenti (speriamo almeno come i romanzi di Giulio Verne) se hanno valso a riconciliarlo con la lettura, che egli aveva abbandonata da anni; finisce col dire che di questi scrittori giramondo, se ne avesse uno sottomano, lo inviterebbe a collaborare al « 900 ». E fin qui va bene, ma poi continua: « Oh a proposito, pochi giorni sono ho provato una delle più grandi meraviglie della mia vita (che ne è piena). Plutarco, Cornelio Nepote, la Storia Romana, Marc'Aurelio o il Martirologio cristiano? Perchè quelli, e non Ferrarin, Viglieri, De Pinedo o semplicemente Allegri? Forse solo perchè si è in argomento? O c'è da imparare come immediatezza di scrittura, come semplicità, come stile? Allora tanto vale imparare da Tolstoi o da Manzoni, da Flaubert o da Verga, da Joyce o da Svevo, da Poe o dallo stesso Bontempelli. Insomma, mi scappa quasi detto, come succede a Beckmesser con Walter: « Le vuote frasi è d'uopo abbandonar ».

Bontempelli, per conto suo, domanda quali sarebbero i fessi tanto neoclassicamente sufficienti da non voler imparare. Anche qui si desidererebbe un po' di *messa al punto*. Chi sono questi neoclassici che devono imparare dalle relazioni di viaggi lo scrivere efficace e *aderente*? L'unico nostro movimento neoclassico, ai giorni nostri, è stato quello della « Ronda ». Questo movimento è generalmente riconosciuto da tutti come salutare per un verso, come, per un altro verso, salutare e direzzatrice fu la «Voce» di Prezzolini e quella di De Robertis. Ma i neoclassici si sono scelti come nume tutelare Giacomo Leopardi, e pare abbiano scelto un buon santo patrono, se non addirittura un modello. Riguardo a quelli che fanno del neoclassicismo come divertimento, che cosa si potrebbe dire se proprio non ci si vuole congratulare per il modellino che offrono anche loro (bisognerà pur tener calcolo anche di questi modelli): modello di abilità, di leggiadria, di educazione? Non è meglio questo che i versacci, le smorfie e l'andatura sgraziata degli antineoclassici? Lo stesso Bontempelli scrive quasi sempre in stile neoclassico pagine belle e moderne; ma riguardo alla vita reale da cui tanto gli preme prendere lezioni, che cosa gliene importa, in fondo, a lui demiurgo d'un mondo suo che di tanto sta fuori della realtà quanto la poesia fuori della prosa? Certo questa posizione di « 900 » è puramente scherzosa, e Bontempelli, che non ride mai, forse ne riderà in cuor suo; e l'articolo di cui si dice è più scherzoso che mai, ma porge bene il destro di attaccarcisi per biasimare il malvezzo dei letterati.

Scriver bene, si sa, anche se non si ha nulla da dire, è più meritorio che spregevole: solo, è desiderabile un contenuto. E allora, il contenuto è meglio prenderselo direttamente dalla vita, meglio ancora che « dall'ufficio di cronaca di un giornale ». Proprio non si capisce questa nostalgia di far figurare nei sommari di « 900 » i nonletterati. O riescono, e allora, ipsofacto, sono già letterati; e se non si tratta d'arte, materia interessante se ne trova da per tutto, e non c'è bisogno di fondare un movimento di *nonletteratura*: basta pubblicare una « Minerva » qualsiasi. E se si ha tanta nostalgia e desiderio di vita vissuta e di vita vivente, è meglio discendere dalla torre e andar a fare la cura elettrica ai metalli, dominare i pubblici popolari, fare dell'astronomia, del velocipedismo, e, se proprio ce la sentiamo, della bonifica. La nonletteratura non esiste, è un nonconcetto, una malinconia di letterati che sono stufi di letteratura, ma non

lettura, che egli aveva abbandonata da anni; finisce col dire che di questi scrittori giramondo, se ne avesse uno sottomano, lo inviterebbe a collaborare al « 900 ». E fin qui va bene, ma poi continua: « Oh a proposito, pochi giorni sono ho provato una delle più grandi maraviglie della mia vita (che ne è piena). Appunto parlando di questa collezione di viaggiatori, l'amico Frateili (della « Tribuna ») offre questi scritti di non letterati come modello ai giovani letterati: giustissimo. E dice: « I letterati d'oggi farebbero male a pensare a questi scrittori non letterati come a gente dalla quale non c'è nulla da imparare ». Ma d'accordo, farebbero malissimo; chi sono questi fessi di letterati d'oggi in cui si potrebbe sospettare una così neoclassica incomprensione? Oh lo dice lo dice: « Si parla naturalmente di quei giovanissimi che mostrano di credere che il mondo delle lettere cominci col proclama futurista di Marinetti o con quello novecentista di Bontempelli ». O poffarediddio, ma se tutto il tuo articolo sembra cavato da « 900 »? Se il programma di « 900 » è sempre stato per l'appunto la *nonletteratura*? Se ho detto che l'unica scuola del giovane scrittore può essere l'ufficio di cronaca d'un giornale? Se ho cercato sempre di far figurare nei sommari di « 900 » i *nonletterati*? Da Rocchi che dimostra la sua invenzione della cura elettrica ai metalli, a Petrolini che spiega il modo di dominare un pubblico popolare. E ti sei mai accorto dei nomi dei nostri collaboratori Brilli Peri, Bosisio, Parboni, Bernardini, Baloncieri, Campari? Non ti ha detto nulla la loro presenza tra noi? E perchè nelle nostre Cronache ai rendiconti letterari andiamo mescolando relazioni *nonletterate* (da quelle sulla bonifica della Maremma agli articoli astronomici di Andrissi) se non appunto per la smania che gli scrittori novecentieri hanno d'imparare da tutti tranne che dai letterati? O Frateili Frateili, lo sai che io ho tre edizioni del Milione, e tu ne hai solamente due? ».

*

Permetta Bontempelli qualche appunto, tanto per chiarificare, se è possibile, a me stesso e forse anche a qualche lettore, le idee che mi si vanno intorbidando.

Il Frateili vuole offrire questi scritti di nonletterati ai letterati di oggi, come modello: ma modello di che? Di coraggio, di vita, di virtù, di pazienza, di eroismo? E perchè proprio questi, e non addirittura meglio discendere dalla torre e andar a fare la cura elettrica ai metalli, dominare i pubblici popolari, fare dell'astronomia, del velocipedismo, e, se proprio ce la sentiamo, della bonifica. La nonletteratura non esiste, è un nonconcetto, una malinconia di letterati che sono stufi di letteratura, ma non hanno ancora il coraggio sufficiente per discendere (o salire) verso la vita. Esistono, invece, i grandi scrittori e gli scrittori noiosi; esistono le liste delle lavandaie e delle cuoche e l'arte vera, la letteratura alla quale bisogna sempre tenere l'occhio, come faceva una volta il timoniere con la stella polare; esistono le relazioni, i documenti, le memorie, le cronache su cui ci si può buttare, ma non sono loro che danno forma a noi, siamo noi che la diamo a loro: essi sono solamente (dato che ci troviamo in terra d'Arcadia) fiori da cavarne il miele. E concluderei che nella vita c'è da imparare da tutti, e quindi anche dai letterati. Ma l'imparare si riconosce al fare, e chi fa di mestiere lo scrittore, o diciamo meglio il ciambellaio, impari a fare il buco da quelli dell'arte, e la farina la cerchi dove vuole, purchè sia vera, purchè sia buona.

*

E finirò col ricordare una risposta che sentii dare, anni fa, da Margherita Sarfatti ad Alfredo Panzini, in riva al mare di Bellaria, seduti sulla sabbia dorata. Il nostro caro Panzini sosteneva anche lui che un certo scritto peccava di letteratura, ma la signora obbiettava che, secondo lei, il peccato non era di troppa letteratura: peccava, anzi, di poca letteratura. Mi pare che la signora avesse ragione, perchè se la letteratura ha da essere letteratura, bisogna che lo sia veramente, secondo la giusta dose. E per tornare alla ciambella, se andate a comperare una ciambella, non domandate mai una nonciambella, se ve la offrono troppo cruda o troppo cotta, ma al massimo, per esser ben serviti, una ciambella buona.

GIOVANNI CAVICCHIOLI

La salma di Idzikowski a Varsavia

Varsavia, 19 notte

La salma dell'aviatore Idzikowski, perito nel tentativo di compiere il volo transatlantico a bordo dell'apparecchio «Maresciallo Pilsudski» è qui giunta ieri. Erano ad attenderla alla stazione il capo dell'aeronautica, col. Rayski, il comandante Kubala, che fu compagno di volo con il valoroso scomparso, e numerose autorità e folla. I funerali avranno luogo oggi.

N. 38
L'ECO DELLA STAMPA
UFFICIO DI RITAGLI DA GIORNALI E RIVISTE
FONDATO NEL 1901
(C. P. E. MILANO N. 77394)
Direttore: UMBERTO FRUGIUELE
CORSO PORTA NUOVA, 24
MILANO (112)
TELEFONO N. 64-301
Corrispondenza: CASELLA POSTALE 792 - Telegrammi: ECO STAMPA
Corrispondenti in tutte le Principali Città del Mondo
Leggasi a tergo
L'Ambrosiano-Milano
24 AGO. 1928

I LIBRI DEL GIORNO

Scoperte letterarie

*Enrico Falqui, nelle colonne dell'*Italia letteraria, *ci muove appunto perchè, nell'ultima nostra rassegna dei libri, abbiamo intitolato « Scoperte » il commento al volume recente di Alberto Moravia. (Altri appunti ci muove, ma in troppo palese contrasto con il senso comune perchè occorra confutarli). Come, come, dice Falqui, voi scoprite il volume del Moravia dopo qualche settimana dalla sua pubblicazione e quando tutti ormai ne discorrono, in Italia? Ludibrio su di noi, l'accusa coglie nel segno. Ci risulta, bensì che l'*Ambrosiano *fu il secondo quotidiano del Regno ad occuparsi del libro, quando solo ne aveva scritto un altro giornale milanese: ma* Gli indifferenti, *è vero, sciaguratamente vero, era già uscito da qualche settimana quando noi lo scoprimmo. A noi il sacco della penitenza; sul nostro capo la cenere della contrizione.*

Pare, dunque, che vi sia un preciso ed autorizzato termine nel quale si fa obbligo al bennato scopritore letterario di dire la sua. Ma di quanti giorni? O di quante ore? Ci premerebbe davvero di saperlo. Perchè, in nostra soave ed alta ignoranza, sino ad ora ci pensavamo liberi di scoprire i libri a nostro talento e senza data fissa, anarcoidi da galera che altro non eravamo. E, pensando al nostro mestiere di recensori letterari, ci veniva fatto di fregarci giulivamente le mani tutte le volte che, paragonando la nostra sorte a quella dei critici teatrali, li pensavamo più sfortunati di noi, per l'obbligo loro fatto di riferire dello spettacolo subito dopo lo spettacolo. E i critici d'arte? Ancor non si sono dischiuse le soglie di una Mostra per il vernissage *che già in tipografia si è fuso molto piombo che acconciamente discute sul suo bello e sul suo brutto. Accade, insomma, che, scomparse altre tradizionali gare giornalistiche, la rapidità per le relazioni artistiche è divenuta per i quotidiani materia di priorità, come per il* servizio *di cronaca o di politica. Se si apre l'Esposizione Biennale di Venezia, i critici partono verso la Laguna con i più rapidi treni. E da lì telegrafano, d'urgenza, a tariffa ridotta: « Pittore Tale orientasi verso naturalismo puro, Talaltri compiacesi ritorno macchiaiolismo, stop. Maniera scultore Talancora derivante linea diretta avanguardia sbocca sintesi futurista lievi accenni cerebralismo ».*

E' in tal modo che il nostro Carrà riuscirà a far sentire la sua voce prima di Ojetti o della Sarfatti, poichè pare stabilito, a detta e a fatta di taluni, che non occorra tanto scrivere meglio quanto scrivere prima. Benissimo, dice; e' per i libri? Per i libri, poteva sembrare fino a tempo fa che dedicare un commento ad un romanzo di scrittore giovane e nuovo poche settimane dopo la sua pubblicazione, e quando ancora nessuno o quasi ne ha scritto, potesse dirsi scoperta. *Scoperta, s'intende, ad uso personale e non ad uso di chi scrive nei fogli letterari, informati per telefono diretto di ogni avvenimento ventiquattro ore prima dell'avvenimento. Adesso, no. Adesso prenderemo stabile dimora, con melodici turni, nei cortili delle case editrici; e quando ne vedremo venir fuori gli autocarri che recano alla stazione i pacchi dei libri freschi di stampa, famelici li assaliremo e conquisteremo l'agognata prima copia, da consumarsi sul posto. L'indomani, recensione sul giornale. Ma senza accennare a scoperta, per carità: chè più di uno avrà già letto il volume in bozze. Il correttore, intanto; e poi — chissà, chissà — i chiosatori dell'umile nostra prosa. La buona informazione letteraria, al giorno d'oggi, lascia indietro Seagrave e la sua tardigrada freccia.*

N. 358

L'ECO DELLA STAMPA
UFFICIO DI RITAGLI DA GIORNALI E RIVISTE
FONDATO NEL 1901
(C. C. I. MILANO N. 77394)

Direttore: UMBERTO FRUGIUELE

CORSO PORTA NUOVA, 24
MILANO (112)
TELEFONO N. 64-301

Corrispondenza: CASELLA POSTALE 792 - Telegrammi: ECO STAMPA

Corrispondenti in tutte le Principali Città del Mondo

Leggasi a tergo

Leggasi a tergo

TEVERE - Roma

26 AGO. 1928

Tunisi, la sua storia, la sua realtà

« So la questione di Tunisi è diventata o sta diventando di sempre più ardente attualità in Italia, ciò si deve ad un vario ordine di ragioni. Prima di tutto la guerra vittoriosa ha raffinato la sensibilità nazionale degli italiani. Problemi che una volta, prima di Vittorio Veneto, erano trattati da pochi studiosi, o saltuariamente, nonchè superficialmente, da inviati speciali giornalistici, oggi interessano circoli vasti di persone di ogni ceto: dal politico al finanziario. In secondo luogo la coscienza di quella che si può chiamare la nostra tragedia demografica costituita dal rapporto fra la estensione del nostro gramo e troppo spesso accidentato territorio colla crescente popolazione, è acuta oggi come non mai, specie da quando i grandi mercati d'oltre Oceano, che assorbivano la nostra mano d'opera eccedente, sono praticamente sbarrati. Infine il problema di Tunisi ha interessato profondamente gli italiani, per il fatto che colla denuncia delle convenzioni del 1896, la sorte degli italiani a Tunisi è diventata di una precarietà altamente drammatica. La spada di Damocle della nazionalizzazione pende su di loro di tre mesi in tre mesi. Ciò li angoscia e ciò umilia anche noi italiani della Madre Patria. Questi sono, a parer mio, i motivi fondamentali che appassionano l'opinione pubblica italiana di fronte alla grave e delicata questione tunisina ».

Con queste parole un forte scrittore politico, Latimus, comincia una dotta prefazione a « Tunisiaca », il magnifico libro (che è ad un tempo opera d'Arte, saggio politico, monografia storico - geografica, studio psicologico) col quale Margherita Sarfatti lumeggia i principali problemi di quella colonia che un grande vecchio economista francese, Paul Leroy-Bealieu chiamò: « une colonie italienne administrée par des fonctionnaires francais... ».

Quelle idee, pubblicate nel 1924, conservano oggi, la freschezza della più emozionante attualità, alla quale nuovi richiami sono stati recentemente attribuiti dalla prefazione del Capo del Governo e Duce del Fascismo al libro di S. E. l'on. Tittoni e dalle quaranta pagine nelle quali l'esperienza politica del presidente del Senato italiano inquadra il problema tunisino sollevandone la vitalità alle luci della discussione e della divulgazione.

Oggi che la crescente importanza commerciale della Tripolitania si avvia a determinare serie concorrenze alla Tunisia, che la Francia riconosce la necessità di più stretti legami con la nostra nazione, e che noi andiamo potenziando sempre più gagliardamente il nostro prestigio di nazione vittoriosa, unificata dalla piena concordia, tutti questi problemi d'oltremare rappresentano un capitolo necessario della storia che viviamo. Essi devono essere conosciuti da tutti ma in particolare modo non devono essere ignorati dai giovani e dai giovanissimi.

Infatti, Benito Mussolini, nel rilevare l'importanza politica e letteraria del 1. volume, dopo brevi accenni alla questione tangerina, ormai a tutti nota nei suoi dettagli, dice:

« Meno ancora può dirsi storicamente e diplomaticamente esaurito il problema di Tunisi, il problema cioè dello Statuto degli italiani di Tunisi, oggi 30-1-1928) che si annunciano conversazioni fra i governi di Francia e d'Italia dirette a risolvere con quello di Tunisi, altri problemi che nisia, della quale peraltro addita con parola serena e con terso stile gli esperimenti colonizzatori e i possibili sviluppi, ha, tra i molti pregi, quello di essere scritto con anima italiana, per l'orientamento politico degli italiani, per i complessi problemi che ancora l'Italia fascista deve risolvere in Africa.

Nel complesso quest'opera, che può essere di critica, di storia, di poesia, d'avventura e di colonizzazione, realizza il miracolo di avvincere il lettore, dalla prima pagina all'ultima, senza mai appesantirsi con la dottrina e senza mai sproporzionare lo scopo con la necessità della documentazione e con l'Arte, così difficile, della narrazione.

Converrà perciò seguire l'A. traverso alla sua corsa, per giungere con lui ad una conclusione romana di fede nell'avvenire e di orgoglio nella tradizione che Roma e la sua unica erede, l'Italia, hanno impressa nel marmo e nelle razze, quasi a segnare ovunque le traccie di una latinità che si riafferma e che non può morire.

Il libro ci presenta sotto ai vari aspetti la razza berbera il cui atteggiamento ha rappresentato in ogni epoca, e più presenta oggi, la grande incognita di tutti i governi. Di fronte a Roma, di fronte ai crescenti trionfi dell'Islam, di fronte ai barbari, di fronte alla Francia, questa razza, sangue di pirati per istinto e di ribelli per abitudine, non si è mai lasciata dominare esclusivamente dalla forza e dalla richezza, è rimasta insomma fieramente indipendente e avversa a tutti, specialmente ai cristiani, ond'è che le lotte che l'hanno insanguinata hanno spesso assunta la fisionomia di razze contrapposte e di religioni contrastanti.

« Non un insaziabile imperialismo, ma necessità politiche e commerciali, ma sopratutto ragioni di esistenza trassero Roma a combattere contro i Cartaginesi. Chè se l'Urbe non avesse iniziate le guerre puniche sarebbe essa, forse; rapidamente perita e più vasta parte del Medtierraneo sarebbe caduta sotto il dominio cartaginese. Ora, dire che Roma partì in guerra contro lontane genti d'Africa, che, per così dire, non conosceva e contro genti che ad essa non avevano recato molestia, è affermare cosa inesatta. Significa anche non capire nè il carattere del popolo romano, popolo equilibrato, prudente, alieno dalle avventure, nè le ragioni che il Governo della Repubblica potè avere per condursi come fece ».

Le saggezze e gli errori della colonizzazione romana sono qui rappresentati in tutta la loro evidenza o in tutta la loro esperienza, ond'è che non poco interesse avranno per i politici non solo le parole di Cesare e le furie devastatrici di Scipione, ma le stesse direttive politiche che permisero a Roma di affermarsi in Africa e di tracciare leggi colonizzatorie che ancor oggi conservano valore di guida e di ammonimento.

Con la romanizzazione degli indigeni la base sulla quale si è innalzato, imponente, l'edificio della civiltà romana, è stato posto: edifizio grandioso anche nelle sue rovine e tale da riempirci di ammirazione. Anche perchè non ignoriamo che l'Africa, paese ed uomini, si è trasformata, così profondamente, sotto l'influsso di forze veramente minime.

Ma Roma mai non pensò d'importare uomini, per soverchiare col numero l'elemento indigene.

Ecco perchè Roma non si è propo-

be sarà costretta ad indietreggiare davanti ad avversari più potenti. E ci spiega perchè le tracce di questa dominazione, in un paese dove Roma ha compiuto opere non meno grandiose di quelle compiute nella Gallia e nella Spagna, siano restate, nei secoli, solo nelle pietre.

Quale sarà dunque la preziosa verità dei metodi che meglio volgono a vincolare gli indigeni a qualunque politica? Converrà, col Gallico, esaminare la psicologia dei berberi « instabili nella vita fisica come in quella morale », partendo dal prudente presupposto che gli africani mediterranei hanno caratteri e vizi comuni, e sono ancor oggi anime semplici e indecifrabili che tradiscono per bisogno e rubano per istinto. Ma le citazioni desiderate dall'entusiasmo del critico, si troverebbero in contrasto con la spietata ristrettezza dello spazio. Nel capitolo *L'Islam* i lettori potranno trovare pagine e figure di altissimo interesse. A noi basta concludere con una grande asserzione: « Nessuno può illudersi di tenere il dominio dell'Africa settentrionale con le transazioni, con le concessioni e le blandizie verso le popolazioni indigene ».

Genus infidum ha detto di loro Sallustio: seicento anni dopo Procopio asseriva che « si fingono amici soltanto di coloro che temono, vedendoli più forti »: presso a poco come lo stesso Sallustio li aveva definiti illustrando le caratteristiche dei Mauri « Genus hominum mobile ».

Oggi c'è una situazione nuova: il Fascismo. E v'è una realtà: la Francia di fronte al Fascismo, la Tunisia di fronte alla Francia e alla sua politica. Non è possibile accettare una soluzione tunisina se non siano chiariti tutti i rapporti delle latinità, o per meglio dire, le relazioni tra la nuova Italia e la Francia. Qui sta il nocciolo della politica quale il Duce l'ha provvidenzialmente impostata.

Il Gallico, da studioso accurato e avveduto, dopo avere fatto cenno alle condizioni italiane e alla inesatta valutazione della diplomania francese, avverte:

« Dall'ottobre 1922, i nostri connazionali più non vivono la vita angosciosa di un tempo, perchè sentono che l'ala della simpatia e dell'amore li protegge. Così in loro la dignità, la fierezza del nome italiano sono a sorte, più vive che mai.

Il Governo Francese, dal canto suo sa che, per quanto concerne quei nostri connazionali, non può prescindere da Roma.

... Non noi dunque possiamo costituire un pericolo per il protettorato francese. C'è invece, anche se non immediato, un pericolo reale, che non è quello del soprannumero degli italiani e della preminenza della nostra colonia. Alludo qui all'odio ridesto dei berberi indigeni per lo straniero ».

Noi possiamo dunque, col Gallico, sottoscrivendo con entusiasmo, concludere così le nostre speranze e la nostra fede:

« Fortunatamente da cinque anni, c'è anche una politica italiana: quella di Benito Mussolini. Egli ben conosce le lusinghe e le pressioni della politica snazionalizzatrice, a cui quei connazionali sono esposti, e non ignora che il dramma intimo dal quale sono angustiati, è reso più grande dal fatto che mai, come in questo momento, hanno sentito la fierezza della propria nazionalità.

Così, con Benito Mussolini, siamo concordi, ora e sempre, nel volere che essi che, all'estero sono fra coloro che più onorano l'Italia, perchè han-

tutti nota nei suoi dettagli, dice:

« Meno ancora può dirsi storicamente e diplomaticamente esaurito il problema di Tunisi, il problema cioè dello Statuto degli italiani di Tunisi oggi 30-1-1928) che si annunciano conversazioni fra i governi di Francia e d'Italia dirette a risolvere con quello di Tunisi, altri problemi che costituiscono, come si dice in gergo, tra fisico e diplomatico — superfici più o meno aspre di attrito — fra le due grandi nazioni.

« Il libro nel suo insieme è anche educativo, specie nel confronto dei giovani, ai quali è bene far conoscere la grande complessità di problemi di politica estera e la decisiva importanza che ha la politica estera nel determinare l'avvenire dei popoli.

« Prima della guerra i problemi di politica estera interessavano poche decine di persone in tutta Italia.

Le conseguenze di questo assenteismo sono note. Oggi non solo sono aumentati gli studiosi di politica estera, ma si è formata anche la sensibilità del popolo ».

Da parte nostra aggiungeremo solamente che abbiamo la convinzione di compiere un dovere, segnalando queste pubblicazioni, destinate a portare i grandi problemi della nazione tra il popolo, onde prepararvi quelle consapevolezze e quelle doti che, sommate, dànno tonalità alla coscienza collettiva e forza al prestigio dello Stato che la esprime.

Additiamo perciò, quale opera valevole a completare efficacemente la materia in esame, un altro libro recentissimo: *Tunisi, i berberi e l'Italia nei secoli,* nobile fatica di Augusto Gallico, uno studioso ed un osservatore del quale converrà lodare la diligenza, l'indagine e lo spirito veramente italiano.

Questo volume che porta un contributo decisivo ai problemi della colonizzazione e alla storia della Tu-

perchè non ignoriamo che l'Africa, paese ed uomini, si è trasformata, così profondamente, sotto l'influsso di forze veramente minime.

Ma Roma mai non pensò d'imporre uomini, per soverchiare col numero l'elemento indigeno.

Ecco perchè Roma non si è proposta di eliminare, e neppure di contenere, lo sviluppo delle popolazioni indigene. Nè quindi per imporsi è ricorsa alla forza, essa che dei vinti ha rispettato e usanze, e costumi e religione, essa che si è sistematicamente astenuta dal ricercare, con la violenza, ciò che doveva invece essere lasciato a potenze superiori, al tempo e alla forza propria della sua civiltà. Pure è riuscita a compiere un profondo e vastissimo innesto rinnovatore di civiltà italiana nel vecchio tronco africano: è riuscita perchè, infinitamente meglio dei cartaginesi, ha saputo capire e farsi capire dai berberi. Essa ha pertanto, con una politica vigile e forte e nello stesso tempo tollerante, educato efficacemente gli indigeni: e lontana certo dalla ideologia astratta della assimilazione, li ha tuttavia, in parte assimilati.

La Tunisia si era latinizzata, perchè era venuta, spontaneamente, verso il vincitore, dal quale molto poteva sperare e poco, per contro, aveva da temere. Ma badiamo bene. Se la Tunisia si avvicina a Roma, non si fonde interamente con Roma, non perde mai del tutto la sua anima africana. Anche perchè certi elementi locali, fortissimi, resistono tenaci e non si confondono mai con i dominatori: in una parola persiste l'anima berbera. La quale, all'ombra e sotto la tutela della civiltà italiana, lungi dal perdere la propria originalità, può liberamente svilupparsi. Ora, questa persistenza dell'anima berbera, sotto la dominazione romana, ci spiega perchè l'influsso di Roma non durò a lungo, in Tunisia, una volta che l'Ur-

sono angustiati, è reso più grande dal fatto che mai, come in questo momento, hanno sentito la fierezza della propria nazionalità.

Così, con Benito Mussolini, siamo concordi, ora e sempre, nel volere che essi che, all'estero sono fra coloro che più onorano l'Italia, perchè hanno tramutato la desolazione in sorriso, rimangano italiani non solo, ma seguitino anche a parlare italiano, a frequentare le scuole italiane, a vivere, insomma, tranquillamente, da italiani, in piena parità con i francesi ».

Atto di fede al quale pare dare una palpitante documentazione il messaggio presentato dal console generale Mombelli, a nome degli italiani di Tunisia, a S. M. il Re, in Zuara italiana.

Se anche la Francia comprenderà che non si tratta di demografie ma di razze, cioè che non si tratta di contrapporre ad una entità numerica italiana una rappresentanza europea ma invece di schierare una compagine latina contro una razza antilatina, noi potremo sperare in una prossima e saggia stipulazione di leali e importanti alleanze: senza delle quali la vittoria e la guerra sarebbero state una parodia della amicizia, della fraternità e della solidarietà.

Ma la Francia ha già capito dove risieda la sua salvezza, tanto è vero che il Residente generale di Tunisia, Saint, ha raggiunto Parigi con lo scopo di concretare lo statuto degli italiani di Tunisia.

Aspettiamo dunque fiduciosi poichè alla testa dell'Italia rinnovata e ad ogni giorno rinascente, c'è Mussolini.

Per la nostra fede questo basta.

MARIO DEI GASLINI

Augusto Gallico, *Tunisi - I berberi e l'Italia nei secoli*, pag. 274. Casa Ed. La Lucerna. Ancona — L. 15.

16

N. 870

Leggasi a tergo

L'ECO DELLA STAMPA

UFFICIO DI RITAGLI DA GIORNALI E RIVISTE

FONDATO NEL 1901

(C. P. E. MILANO N. 77394)

Direttore: UMBERTO FRUGIUELE

CORSO PORTA NUOVA, 24

MILANO (112)

TELEFONO N. 64-301

Corrispondenza: CASELLA POSTALE 792 - Telegrammi: ECO STAMPA

Corrispondenti in tutte le Principali Città del Mondo

Leggasi a tergo

TRIBUNA - Roma

30 AGO. 1929

Passaggi a livello

L'ingresso ai Musei

Margherita Sarfatti nel *Popolo d'Italia* fa molto opportunamente due osservazioni in merito alla limitazione degli ingressi nelle *Gallerie e nei Musei*, che come ognun sa, verranno aperti al pubblico dal 1. settembre prossimo venturo:

« Dall'elenco delle istruzioni si apprendono, dice la Sarfatti, alcune curiose novità.

Innanzi tutto, che Gallerie, Musei e Scavi sono luoghi di perdizione paregiati colle bische, bordelli e fumerie di oppio. Difatti, l'accesso è proibito ai giovani di età inferiore agli anni 18, anche se ampiamente muniti di passaporto, carta di identità o « documento equipollente ». Bisogna che i direttori degli istituti di educazione con perversa indulgenza autorizzino espressamente i giovani a frequentare i mostruosi covi, o che maestri o genitori (e non terze persone all'infuori di queste) con malinteso eroismo ve li accompagnino.

E se qualcuno, che non sia funzionario alle Belle Arti, si ricordi quando aveva 15, 16 o 17 anni, capirà subito che basta « l'autorizzazione espressa del Direttore o Preside (dato pure che questi se ne assuma la implicita garanzia) per far passare la voglia di veder quadri e statue. E se non si comincia a prenderne il vizio da ragazzi, non sarà certo più tardi, nel turbine degli affari o nel vortice di ben altri piaceri, che l'uomo ricercherà le meditazioni e le considerazioni estetiche, in materia di tele e di marmi! Soltanto queste indimenticabili impressioni di infanzia e di adolescenza possono ricondurre anche l'uomo fatto, il quale non sia divenuto artista o studioso di professione, ma ingegnere, ragioniere o medico, o commesso di negozio od operaio, a varcare la soglia di un museo e sostare pensoso innanzi a un'immagine di bellezza.

L'altra novità è che « sarà severamente vietato di entrare nelle Gallerie con un libro, a meno di dimostrare che sia una guida della Galleria stessa ».

Ve lo immaginate, il disastro della folla degli italiani che si precipita in massa nei Musei ad appagare la passione proibita per la lettura, in un paese dove evidentemente non esistono nè biblioteche pubbliche, nè case private, nè refettorii per i poveri, nè caffè per gli sfaccendati? E che catastrofe nazionale, anche ammettendo che una ventina di studenti poveri, in tutta Italia, preferissero il sorriso benigno e propiziatore della Fanciulla d'Anzio o della Madonna della Seggiola alla loro gelida stanzetta!

N. 414

L'ECO DELLA STAMPA
UFFICIO DI RITAGLI DA GIORNALI E RIVISTE
FONDATO NEL 1901
(C. P. E. MILANO N 77394)
Direttore: UMBERTO FRUGIUELE
Corso Porta Nuova, 24
MILANO (112)
TELEFONO N. 64-301
Corrispondenza: CASELLA POSTALE 792
Telegrammi: ECO STAMPA
Corrispondenti in tutte le Principali Città del Mondo
"LA VOCE DEL PADRONE"
GRAMMOFONI E DISCHI
SELVAGGIO - Firenze
30 AGO. 1929
LEGGASI A TERGO
LEGGASI A TERGO

SPUNTATURE

Un momento: Rémarque non è Barbusse; c'è una bella differenza, checchè ne dica l'acuto Carlo Panseri.

★

L'ebreo antifascista Dino Provenzal e l'ebreo antifascista Formiggini son sempre allegri, fanno sempre dello spirito, e trovano sempre dei giornali fascisti disposti a sorriderne con simpatia.

★

— Non m'hanno fatto deputato? Crolli dunque la Camera! — Non m'hanno nominato Segretario Federale? — Vada dunque a ramengo il Partito, e sia sciolto senz'altro! —

È questo un modo di ragionare che ha lo stesso valore del suo opposto: — M'hanno fatto deputato? L'ho sempre detto che la Camera ha la sua funzione storica! — M'è giunta la nomina a Segretario Federale: vedrete che con me non si scherza. Quei cialtroni che cianciano di scioglimento, saranno messi in condizioni di non nuocere oltre: il Partito è insopprimibile, è una «conditio sine qua non». Ci vuol tanto a capirlo?

★

L'insonne Coselschi, poeta e insoluta questione ferroviaria.

Del resto, o che è proprio un'idea sballata quella di prolungare questa piccola ferrovia fino a Saline? Proprio non servirebbe a nulla? Noi siamo convinti, e lo dichiariamo per iscritto e a voce, esattamente del contrario. C'è una zona da potenziare, fra Colle e Saline e tutta una varia produzione agricola, industriale, mineraria e commerciale, da fare sboccare, via Saline, al suo scalo naturale che è Livorno. Senza contare l'importanza militare della cosa; che, al nostro fiuto d'incompetenti, non ci par lieve.

★

Il Giornale d'Italia *tien cattedra di Fascismo. — E va be'.*

★

Condividiamo pienamente quanto ha scritto sul Popolo d'Italia *del 27 agosto Margherita Sarfatti, a proposito degli ingressi ai Musei, dopo le recenti disposizioni, che hanno finalmente dato agli Italiani possibilità di conoscere, gratuitamente, i loro tesori d'arte. Una tale concessione da tanto tempo invocata, stride colle relative regolamentazioni burocratiche di cui la Sarfatti rileva la goffaggine e anche il senso di poca stima per gl'Italiani che vi è contenuto. Insomma, il pane e la sassata, come suol*

Ci vuol tanto a capirlo?

★

L'insonne Coselschi, poeta e uomo d'azione, quand'è in Italia pubblica prose veementi contro il malanimo e la malafede francesi. Quando è in Francia, si sbraccia e si sgola ad inneggiare alla «dolce sorella» e ad osannare all'Intesa, ai «vincoli del sangue», al «ceppo comune», ecc. — Oh, il savoir faire dei sottilissimi politici!

★

Abbiamo accuratamente ritagliato i brani dei giornali fascisti ove si esalta e s'incensa il sommo Ludwig.

★

Abbiamo letto, terrorizzati, che una «funivia» unirà Bologna col Santuario di S. Luca, a scopo «turistico» e «alberghiero». Noi ci auguriamo che i Bolognesi, gente sana, e i loro capi, fascisti di razza, impediranno una simile bestialità e gaglioffaggine. Siamo sicuri di avere al nostro fianco, per questo argomento, i giornali bolognesi, diretti da Strapaesani della forza del Pini e del Longanesi.

★

Alcune ferrovie Secondarie saranno cedute in esercizio all'industria privata; se ciò avviene, vuol dire che vi sono delle ragioni, che non sta a noi discutere. Soltanto, siccome abbiamo avuto sott'occhio le delizie di una ferrovia secondaria gestita dall'industria privata, cioè quella Poggibonsi-Colle, auguriamo di vero cuore che esse non si riproducano nelle altre. Diremo di sfuggita, tanto per dire, s'intende (ché a far sul serio abbiamo provato per varii anni, con risultati esilaranti), che un'intera zona, laboriosissima, ricca di possibilità, madre di lavoratori di prim'ordine e d'ingegnosi operai e maestri, sta allegramente agonizzando a cagione appunto d'una il senso di poca stima per gl'Italiani che vi è contenuto. Insomma, il pane e la sassata, come suol dirsi. Gli stranieri se la cavano con un passaporto, mentre a noialtri toccherà declinare le generalità come davanti a un commissario di P.S., e ad esibire documenti. Secondo punto: è proibil'ingresso ai minori di diciott'anni; terzo, non si posson portar libri nelle gallerie. Roba simile non avrebbe bisogno di commento; ma purtroppo se non si alza la voce a nessuno passa per la testa di rimediare a certe manifestazioni della cara, della benemerita, della geniale burocrazia. Perciò Margherita Sarfatti ha fatto benissimo a segnalare simili storture; e occorrerà insistere finchè non si sia posto riparo.

★

Nazareno Mezzetti ha dettato una fervida prefazione a un libro della Perondino, amicissima, come si sa specialmente a Firenze, del Fascismo. In quel libretto si dimostra che il Pater Noster è un patto sindacale, un contratto bilaterale fra datore di lavoro (Dio) e prestatore di lavoro (il fedele). L'amico Mezzetti dichiara che tale trovata della Perondino dà un contenuto di religiosità al sindacalismo, apre nuovi orizzonti, ed altre cose. Noi ci auguriamo, quindi, che il libro venga conosciuto; che lo legga qualcuno, in grado, più che non lo siamo noi, di darne un giudizio.

★

Il noto cristiano Dino Provenzal, vecchio squadrista senese, propose tempo fa di tradurre i capolavori italiani in lingua italiana per renderli «più intelligibili». La proposta ci sembrò veramente geniale, ma siamo ora informati che la magnifica idea è stata attuata qualche anno fa da un altro bel tipo di fascista, e cioè dal prof. Ettore Fabietti, collaboratore del bollettino delle edizioni Vallecchi «Il libro italiano», il quale pubblicò un «Deca-

Leggasi a tergo

L'ECO DELLA STAMPA

UFFICIO DI RITAGLI DA GIORNALI E RIVISTE

FONDATO NEL 1901

(C. P. E. MILANO N. 77394)

Direttore: UMBERTO FRUGIUELE

CORSO PORTA NUOVA, 24

MILANO (112)

TELEFONO N. 64-301

Corrispondenza: CASELLA POSTALE 792 - Telegrammi: ECO STAMPA

Corrispondenti in tutte le Principali Città del Mondo

N. 415

Leggasi a tergo

MESSAGGERO - Roma

31 AGO. 1929

Riviste e Giornali

Il provvedimento preso nella recente sessione del Consiglio dei Ministri sull'ingresso gratuito ai Musei e Gallerie ha destato, in Italia ed all'Estero, consensi, ammirazione ed entusiasmo. Margherita G. Sarfatti si occupa dell'argomento nel *Popolo d'Italia*; e giustamente si preoccupa di alcune particolari « istruzioni » burocratiche, sulle quali scrive: « Innanzi tutto, si apprende, che Gallerie, Musei e Scavi sono luoghi di perdizione pareggiati alle bische e fumerie di oppio. Difatti, l'accesso è proibito ai giovani *di età inferiore agli anni 18*, anche se ampiamente muniti di passaporto, carta d'entità o «documento equipollente». Bisogna che i direttori degli istituti di educazione con perversa indulgenza autorizzino espressamente i giovani a frequentare i mostruosi covi, o che maestri o genitori (e non terze persone all'infuori di queste) con malinteso eroismo ve li accompagnino. E se qualcuno, che non sia funzionario alle Belle Arti, si ricordi quando aveva 15, 16, o 17 anni, capirà subito che basta «l'autorizzazione espressa» del Direttore o Preside (dato pure che questi se ne assuma la implicita garanzia) per far passare la voglia di veder quadri e statue. E se non si comincia a prendere il vizio da ragazzi, non sarà certo più tardi, nel turbine degli affari o nel vortice di ben altri piaceri, che l'uomo ricercherà le meditazioni e le considerazioni estetiche, in materia di tele e di marmi!». Inoltre «sarà severamente vietato di entrare nelle Gallerie con un libro, a meno di dimostrare che sia una guida della Galleria stessa». Ve lo immaginate, il disastro della folla degli italiani che si precipita in massa nei Musei ad appagare la passione proibita per la lettura, in un paese dove evidentemente non esistono nè biblioteche pubbliche, nè case private, nè refettorii per i poveri, nè caffè per gli sfaccendati? E che catastrofe nazionale, anche ammettendo che una ventina di studenti poveri, in tutta l'Italia, preferissero il sorriso benigno e propiziatore della Fanciulla d'Anzio o della Madonna della Seggiola alla loro gelida stanzetta! Daranno meno noia e rappresenteranno un ingombro e un pericolo assai minore che non rappresenti il sequestro dei quadri da parte delle solite torme di copisti». E molto giustamente Margherita G. Sarfatti conclude augurandosi che nel progetto si introducano quelle modificazioni, per cui anche ai fanciulli, anzi fin da fanciulli sia lecito interessarsi dell'arte e trarne insegnamento, per cui l'ingresso ai Musei non richieda troppe formalità burocratiche di carte d'identità, specialmente là dove la custodia è sufficiente, com'è stata fin'oggi, a garantire dai furti, e per cui, insomma, non si « accrediti all'estero e fra noi la presunzione proclamata e bollata da fonte ufficiale, che in Italia ognuno sia un ladro ».

* * *

Nell'epoca nella quale la produzione letteraria o drammatica non era tutelata, i musicisti prendevano il loro bene dove lo trovavano. Verdi, il cui genio si esplicava, era avido delle novità francesi. ...zioni con Victor Hugo...

19

N. 371

Leggasi a tergo

L'ECO DELLA STAMPA

UFFICIO DI RITAGLI DA GIORNALI E RIVISTE

FONDATO NEL 1901

(C. C. I. MILANO N. 77394)

Direttore: UMBERTO FRUGIUELE

CORSO PORTA NUOVA, 24

MILANO (112)

TELEFONO N. 64-301

Corrispondenza: CASELLA POSTALE 792 - Telegrammi: ECO STAMPA

Corrispondenti in tutte le Principali Città del Mondo

Leggasi a tergo

Gazzetta del Popolo

TORINO

31 AGO. 1929

Il Novecento italiano a Ginevra

Ginevra, 30 agosto, notte

La seconda esposizione degli artisti italiani del « 900 » a Ginevra è stata inaugurata nella Galleria Moos ed ha avuto subito un grande e serio successo di critica e di pubblico. Il Comitato d'onore è presieduto da S. E. Benito Mussolini. Il Comitato esecutivo è composto da Margherita Sarfatti, presidente, dal senatore G. De Capitano d'Arzago, dal senatore Borletti, dal grande uff. A. Mussolini, dal comm. G. Brusadelli, dall'onorevole Gussoni, dal comm. Varenna, nonchè dagli artisti A. Funi, P. Marussig, A. Salietti, M. Sironi, Arturo Tosi, dallo scultore A. Wild e dall'architetto Sartoris, segretario e ordinatore della Mostra. Alla Mostra hanno partecipato con opere importanti i pittori M. Campigli, Felice Carena, Carlo Carrà, F. Casorati, G. De Chirico, R. De Grada, F. De Pisis, A. Funi, P. Marussig, Amedeo Modigliani (*in memoriam*) C. E. Oppo, A. Salietti, G. Severini, M. Sironi, A. Soffici, A. Tosi, M. Tozzi, Gigiotti Zanini, gli architetti S. Larco, C. E. Rava, A. Sartoris e gli scultori Arturo Martini e A. Wild.

La Mostra è stata visitata e studiata dai più illustri critici, collezionisti e studiosi svizzeri. L. Florentin nell'introduzione al Catalogo, tipograficamente accuratissimo e ricco di notevoli pagine esegetiche e biografiche, afferma la salutifera ed ormai vittoriosa battaglia del « novecento » italiano per il trionfo dell'*esprit latin, sensible et constructif, audacieuse et plein de mesure* degli artisti espositori che, maturi o giovani, sono, in Italia, i legittimi banditori dello spirito nuovo. Seri, pensosi e votati alla sincerità essi vogliono essere *veri* nell'arte e nella vita « *dans leurs cris autant que dans leurs silences, dans leur douceur autant que dans leur violence* ».

Il giudizio di L. Florentin, severo giudice ed autorevole scrittore, ha trovato a Ginevra il più lusinghiero consenso nel vasto e vario pubblico cosmopolita, che ha visitato la bella Mostra: Mostra che è, insieme, una vittoria d'arte ed una ottima affermazione di italianità.

N. .....

Leggasi a tergo

L'ECO DELLA STAMPA

UFFICIO DI RITAGLI DA GIORNALI E RIVISTE

FONDATO NEL 1901

(C. P. E. MILANO N. 77394)

Direttore: UMBERTO FRUGIUELE

CORSO PORTA NUOVA, 24

MILANO (112)

TELEFONO N. 64-301

Corrispondenza: CASELLA POSTALE 792 - Telegrammi: ECO STAMPA

Corrispondenti in tutte le Principali Città del Mondo

Leggasi a tergo

PROVINCIA DI COMO

31 AGO. 1928

L'ingresso nei Musei

e due osservazioni opportune

Da domani, primo settembre, lo ingresso ai Musei è libero a tutti in Italia, come la giustizia è uguale per tutti, e si legge nelle aule dove essa viene amministrata.

Vi sono però — nell'ingresso ai Musei, non nella giustizia — alcune limitazioni, a proposito delle quali Margherita Sarfatti, nel *Popolo d'Italia* fa, molto opportunamente, due osservazioni.

La illustre scrittrice così si esprime:

« *Dall'elenco delle istruzioni si apprendono, dice la Sarfatti, alcune curiose novità.*

Innanzi tutto, che Gallerie, Musei e Scavi sono luoghi di perdizione pareggiati colle bische, bordelli e fumerie di oppio. Difatti, l'accesso è proibito ai giovani di età inferiore agli anni 18, anche se ampiamente muniti di passaporto, carta di identità o « documento equipollente ». Bisogna che i direttori degli istituti di educazione con perversa indulgenza autorizzino espressamente i giovani a frequentare i mostruosi covi, o che maestri o genitori (e non terze persone all'infuori di queste) con malinteso eroismo ve li accompagnino.

E se qualcuno, che non sia funzionario alle Belle Arti, si ricordi quando aveva 15, 16 o 17 anni, ca-

pirà subito che basta una [illegible] zione espressa del Direttore o Preside (dato pure che questi se ne assuma la implicita garanzia) per far passare la voglia di veder quadri e statue. E se non si comincia a prenderne il vizio da ragazzi, non sarà certo più tardi, nel turbine degli affari o nel vortice di ben altri piaceri, che l'uomo ricercherà le meditazioni e le considerazioni estetiche, in materia di tele e di marmi! Soltanto queste indimenticabili impressioni di infanzia e di adolescenza possono ricondurre anche l'uomo fatto, il quale non sia divenuto artista o studioso di professione, ma ingegnere, ragioniere o medico, o commesso di negozio od operaio, a varcare la soglia di un museo e sostare pensoso innanzi a un'immagine di bellezza.

L'altra novità è che, « sarà severamente vietato di entrare nelle Gallerie con un libro, a meno di dimostrare che sia una guida della Galleria stessa ».

Ve lo immaginate, il disastro della folla degli italiani che si precipita in massa nei Musei ad appagare la passione proibita per la lettura, in un paese dove evidentemente non esistono nè biblioteche pubbliche, nè case private, nè refettorii per i poveri, nè caffè per gli sfaccendati? E che catastrofe nazionale, anche ammettendo che una ventina di studenti poveri, in tutta Italia, preferissero il sorriso benigno e propiziatore della Fanciulla d'Anzio o della Madonna della Seggiola alla loro gelida stanzetta!

Leggasi a tergo

L'ECO DELLA STAMPA

N. 1196

UFFICIO DI RITAGLI DA GIORNALI E RIVISTE
FONDATO NEL 1901
(C. P. E. MILANO N. 77394)
Direttore: UMBERTO FRUGIUELE
CORSO PORTA NUOVA, 24
MILANO (112)
TELEFONO N. 64-301
Corrispondenza: CASELLA POSTALE 792 - Telegrammi: ECO STAMPA
Corrispondenti in tutte le Principali Città del Mondo

Giornale Notarile
Milano
AGO. 1929

Leggasi a tergo

L'A PRIMA QUADRIENNALE D'ARTE A ROMA

Per volere del Capo del Governo, si terrà in Roma, nel Palazzo delle Esposizioni, la Prima Quadriennale d'Arte Nazionale, destinata ad essere, con la Biennale internazionale di Venezia, la più importante manifestazione dell'arte italiana contemporaena.

Ne è presidente onorario il Governatore di Roma, effettivo il Conte sen. Di San Martino, segretario generale l'on. C. E. Oppo; del Comitato organizzatore fan parte artisti ben noti, come Orazio Amato, Antonio Barrera, Mazzini Beduschi, Nino Bertoletti, Duilio Cambelotti, Arnleto Cataldi, Enrico Del Debbio, Giovanni Guerrini, Ermenegildo Luppi, Napoleone Martinuzzi, Carlo Montani; della Giunta esecutiva, oltre al presidente e al segretario generale, fanno parte Carlo Carrà, Arturo Dazzi, Antonio Munoz, Margherita Sarfatti e Ardengo Soffici. Tutti nomi che rappresentano un'eccellente garanzia di riuscita.

L'epoca d'apertura della Quadriennale è intanto definitivamente fissata al 3 gennaio 1931; la chiusura al 15 giugno dello stesso anno. Le opere debbono essere notificate entro il 15 agosto 1930; termine, per gli artisti invitati, protratto fino al 30 settembre. La consegna delle opere avverrà, per i non invitati, non oltre il 15 ottobre 1930; per gli invitati non oltre il 31 del medesimo mese.

Il Governatorato di Roma ha stanziato, per l'acquisto di lavori da destinarsi alla Galleria d'Arte Moderna, la bella cifra di L. 300.000; e una cifra ben più solenne (nientemeno che mezzo milione) per i premi agli artisti. A quanto ci risulta, le norme per l'aggiudicazione di tali vistosi premi sarebbero le seguenti:

La somma di L. 500.000 verrà ripartita come segue: due primi premi di L. 100.000 ciascuno, rispettivamente per un'opera di pittura e per una di scultura; due secondi premi di L. 50 mila; quattro di L. 25.000; dieci di L. 10.000. I premi non sono divisibili; s'intendono assegnati all'artista, anche se il lavoro prescelto non sia di sua proprietà; non possono tuttavia esser premiate le opere che risultino eseguite prima del 1928.

22

LEGGASI A TERGO

N. 261

L'ECO DELLA STAMPA
UFFICIO DI RITAGLI DA GIORNALI E RIVISTE
FONDATO NEL 1901
(C. P. E. MILANO N. 77394)

Direttore: UMBERTO FRUGIUELE

CORSO PORTA NUOVA, 24
MILANO (112)
TELEFONO N. 64-301

Corrispondenza: CASELLA POSTALE 792 - Telegrammi: ECO STAMPA

Corrispondenti in tutte le principali Città del Mondo

LEGGASI A TERGO

BELVEDERE - MILANO

AGO. 1928

Manganelloneide

In un recente articolo di Margherita Sarfatti sul Popolo d'Italia: *si trova questo passo*:

" Nell'arte come nel resto, il compito del fascismo è anzitutto di pulizia e di graduale risanamento. Occorrono moralmente quelle cose, delle quali il manganello è il simbolo spiccio: agilità, rapidità e dirittura fuori dalle superfettazioni e gli ingombri parassitari. Il manganello fu all'origine (anche prima del fascismo, nella sana tradizione popolaresca dei teatri dei burattini come in quella dei poemi cavallereschi) il simbolo della speditiva giustizia, della equità, nella sostanza dei fatti — anche contro la legalità dilazionatrice e cavillosa, che salva la forma a scapito del contenuto. Proprio questo abbisogna all'arte di oggi."

Proprio così: contro certa gente ci vorrebbe davvero il manganello; anzi un cannone di grosso calibro dal colpo sicuro. Si intende: tutto metaforico.

23

N. 379

Leggasi a tergo

L'ECO DELLA STAMPA

UFFICIO DI RITAGLI DA GIORNALI E RIVISTE

FONDATO NEL 1901

(C. P. E. Milano N. 77394)

Direttore: UMBERTO FRUGIUELE

CORSO PORTA NUOVA, 24

MILANO (112)

TELEFONO N. 64-301

Corrispondenza: CASELLA POSTALE 792 Telegrammi: ECO STAMPA

Corrispondenti in tutte le Principali Città del Mondo

Leggasi a tergo

STAMPA - Torino

1 SET. 1929

Fra l'arte e il popolo

Margherita Sarfatti, in alcuni vivaci appunti comparsi il 27 di questo mese sul *Popolo d'Italia*, ha opportunamente rilevato alcune storture e goffaggini di natura burocratica, che sono seguite malauguratamente all'ottimo provvedimento circa il gratuito ingresso alle Gallerie ed ai Musei italiani. All'articolo, che dimostra in modo esauriente e convincentissimo l'assurdità di quelle «disposizioni esecutive», e ne sottolinea il lato edificante e tutt'altro che lusinghiero per il buon nome degli Italiani, non sarebbe da far seguire alcun commento, ma piuttosto l'augurio che gli argomenti in esso contenuti servissero a provocare un pronto rimedio. Non ci vorrebbe molto, per dir la verità, nè cascherebbe il mondo, se quelle tre o quattro norme regolamentari, che sembran fatte apposta per ostacolare i benefici effetti della saggia decisione del Consiglio dei Ministri, venissero sostituite o modificate sostanzialmente. Il fatto di qualche «comma» concepito male e manipolato peggio, non dovrebbe dar luogo che all'attenzione dei «competenti organi» per le necessarie modifiche, se non emergesse troppo chiaramente tutta una mentalità, della quale essi «commi» son conseguenze, e che permane, e, quando può, opera, malgrado il nuovo clima e il nuovo costume instaurati in Italia. Dove lo scritto di Margherita Sarfatti ha un'importanza che va al di là del fatto deplorato, è precisamente nella constatazione di questa infausta sopravvivenza. Su tal punto è necessario provvedere, se si vuole eliminare, non voglia mo dire del tutto, ma almeno quasi del tutto, la possibilità che certe incongruenze e certe situazioni si ripetano.

In che cosa consistono le «istruzioni» che hanno fatto sèguito, e con quale rapidità, purtroppo! al provvedimento governativo? Prima di tutto, nell'obbligo fatto ai visitatori italiani (e diciamo italiani perchè gli stranieri se la cavano con la semplice esibizione del passaporto) di declinare — come suol dirsi — le proprie generalità, come davanti a un giudice istruttore, e di provare la verità del proprio asserto, mediante i documenti prescritti, di cui è dato il relativo elenco. In secondo luogo, nella proibizione categorica dell'ingresso per chi non abbia compiuto e per chi non provi di aver compiuto i diciotto anni; proibizione che può essere superata soltanto in grazia di una autorizzazione scritta di capi d'istituto, come sarebbe a dire Presidi e Direttori. In terzo luogo, le tremende «istruzioni» prescrivono: «Sarà severamente vietato di entrare nelle Gallerie con un libro, a meno di dimostrare che sia una guida della Galleria stessa». Come si vede, ce n'è quanto basta per farsi un'idea della maturità civile degli Italiani. Ed è questo il punto, sul quale occorre fermarsi.

«Il moltiplicarsi di formalità e scartoffie burocratiche, tanto dà noia ai galantuomini, quanto poco molesta i ladri, professionalmente addestrati a eliminare o girare simili ostacoli», scrive Margherita Sarfatti; ed è un'osservazione giustissima; ma bisogna aggiungere che oltre all'inutilità pratica di certi meccanismi, c'è tutta un'intenzione, c'è una ispirazione, c'è un tono, insomma che nell'Italia contemporanea, pacificata e liberata, nella salda inquadratura fascista, dall'incancrenirsi infecondo e dilaniante delle lotte faziose, l'unico campo, dove non solo gli urti delle tendenze e delle correnti non siano venuti meno, ma al contrario abbiano acquistato nuovo vigore e maggior impeto, è proprio quello che attiene a quanto si è convenuto ormai di chiamare ordine artistico. Ordine, s'intende, da raggiungersi ancora; ma che sarà raggiunto, e splendidamente, come conseguenza e come espressione spirituale dell'ordine politico che Mussolini ha saputo dare, in breve volger di tempo, al nostro Paese. E chi nei contrasti, talvolta alquanto aspri e rumorosi, vedesse a questo proposito l'impossibilità di giungervi, o addirittura l'immaturità degli Italiani a dare alla propria vita e alla propria produzione culturale una regola che le inserisca praticamente nella vita sociale e politica, mostrerebbe di non intendere il significato delle cose. E' vero esattamente il contrario: è vero cioè che la virulenza di certe polemiche e l'insistenza su certi temi esprimono una felice crisi nei ceti intellettuali, e dimostrano che, svaniti i fantasmi dell'«arte pura», dell'«arte per l'arte», della vita intellettuale avulsa da quella politica, quegli stessi ceti sono ormai orientati verso una soluzione appunto politica, nel senso più alto della parola, dei problemi culturali.

Ora è evidente come del complesso dei problemi attinenti all'ordine artistico faccia parte quello che investe l'educazione artistica delle masse, o meglio quel minimo d'orientamento che è necessario favorire nel pubblico, senza di che sarebbe inutile e infecondo, e infine ridicolo, ogni attacco alla tanta deplorata «turris eburnea» degli artisti. Un ordine artistico nazionale deve risultare da un'armonioso contatto fra la produzione dell'ingegno e il gusto, la capacità d'intendere, l'interesse di tutte le classi sociali. E a questo fine va ricordata e segnalata una recentissima circolare del Segretario del Partito, con la quale S. E. Turati, invitando gli organi periferici dell'O.N.B. a favorire la frequenza nelle Gallerie e nei Musei da parte dei lavoratori, ha contribuito ad avviare nella fase positiva un così interessante ed attuale problema sociale

Pertanto, mentre il provvedimento del Consiglio dei Ministri, è d'una importanza essenziale, e realizza una condizione indispensabile perchè l'ambiente propizio alla formazione di quell'ordine si attui; così, d'altra parte, le documentazioni d'una mentalità negativa allo scopo, quali sono le disposizioni postillate da Margherita Sarfatti nel suo articolo, permettono d'identificare l'ostacolo maggiore da superarsi.

Dopo tante — e non diciamo troppe, perchè ognuna di esse a qualcosa ha sempre servito — dopo tante polemiche e discussioni su un argomento così difficile, è ormai tempo di passare su un terreno pratico; e siamo lietissimi che ad aprire questa nuova fase, cioè la conclusiva, sia stata Margherita Sarfatti, cui si debbono opere e iniziative, che hanno dato grande impulso alla valorizzazione della giovane arte italiana.

Mino Maccari.

ma bisogna aggiungere che oltre all'inutilità pratica di certi meccanismi, c'è tutta un'intenzione, c'è una ispirazione, c'è un tono insomma, nella maniera di considerare il pubblico nostro, che in modo assoluto, non solo non è accettabile, ma non va neppur tollerato. Avvenimenti troppo grandi perchè non sia penoso per noi il doversene servire per la difesa di ragioni ormai tanto ovvie, hanno dato agli Italiani una maturità, e alla Nazione tutta una dignità e un grado di civile costume, che il voler perpetuare un sistema di trattamento burocratico così gretto come quello di cui abbiamo dato esempio, è qualcosa di più che non una semplice mancanza di praticità. Gli stessi stranieri, che provengono da Paesi tradizionalmente ed esemplarmente organizzati alla vita unitaria nella tranquillità sociale e nel perfetto funzionamento dei pubblici servizi e dei rapporti burocratici, riconoscono ed ammirano il nuovo ordine che la gagliarda volontà di Mussolini e l'operosità del Regime hanno saputo realizzare. Anche volendo prescindere da ogni considerazione politica, è innegabile che il progresso, la disciplina e il costume civile degli Italiani, si è affermato in tutto il mondo. E' quindi da deplorarsi che il nuovo atteggiamento, col quale è considerata la vita della nostra Nazione, non venga, qualche volta, condiviso in taluni angoli dell'organismo burocratico. E quando meno si pensa che le vecchie prevenzioni possano ancora sussistere, ecco che da poche righe di regolamento esse si rifanno vive. Ma lo stupore e il rammarico, che la scoperta di questi residui di mentalità ci procurano, debbono indirizzarci tutti alla loro ricerca e alla loro eliminazione.

Quando noi leggiamo, e dobbiamo riconoscere che quanto leggiamo è verissimo, che «per la burocrazia italiana, compresa anche l'eccellente categoria dei funzionari delle Belle Arti, ogni persona del pubblico, in linea di massima, è anzitutto un sicuro delinquente, salvo che dimostri il contrario», la necessità che una mentalità simile venga prontamente sradicata e dispersa, ci appare un urgente dovere, ed ogni prova, ogni esperienza, ogni incitamento, anche vivace, diretto a tal fine, un atto di sano civismo.

Ma l'argomento non riveste soltanto un carattere generico in confronto della dignità e del costume nazionale; esso rientra nel complesso di una questione, particolarmente dibattuta in questo periodo di affermazione della nuovo assetto sociale del nostro Paese; vogliamo dire l'«organizzazione» della vita culturale ed artistica italiana. Si può dire

LEGGASI A TERGO

N. .....

L'ECO DELLA STAMPA
UFFICIO DI RITAGLI DA GIORNALI E RIVISTE
FONDATO NEL 1901
(C. P. E. Milano N. 77394)

Direttore: UMBERTO FRUGIUELE

CORSO PORTA NUOVA, 24
MILANO 112
TELEFONO N. 64-301

Corrispondenza: CASELLA POSTALE N. 792
Telegrammi: ECO STAMPA

Corrispondenti in tutte le Principali Città del Mondo

GALLERIA PESARO
VIA MANZONI N. 12 - MILANO

LE ARTI PLASTICHE - MILANO
16 SET. 1929

LEGGASI A TERGO

premio fosse riservato soltanto ai pittori veneti.

Il concorso per il giocattolo italiano avrà luogo in occasione dell'Esposizione del Giocattolo che è aperta a Milano (Vedi «Mostre annunciate»).

Il concorso per il cartellone della prima Quadriennale d'Arte Nazionale. — Il Comitato organizzatore della prima Quadriennale d'Arte Nazionale, da tenersi in Roma nel palazzo delle Esposizioni dal 3 gennaio al 15 giugno 1931, bandisce un concorso fra gli artisti italiani per un cartello murale. I lavori dovranno essere presentati entro il 31 dicembre 1929; avere la misura di metri 1 per 1,40 ed essere montati su telaio; recare le diciture seguenti: «Prima Quadriennale d'Arte Nazionale di Roma - Gennaio-Giugno MCMXXXI - Riduzioni ferroviarie da tutta Italia».

I concorrenti potranno adoperare quattro colori, tenuto presente che il nero è considerato come colore e che il cartellone dovrà essere riprodotto in litografia. I lavori, firmati, saranno giudicati dalla Giunta Esecutiva del Comitato, composta del Conte E. di San Martino, presidente, O. C. E. Oppo, segretario generale, Antoni Muñoz, Carlo Carrà, Arturo Dazzi, Margherita Sarfatti e Ardengo Soffici. Al vincitore sarà assegnato il premio di L. 8.000; mentre ai quattro migliori cartelloni dopo quello premiato è destinata un'indennità di L. 500 ciascuno.

I premi del Governatorato di Roma per la Quadriennale d'Arte Nazionale. — Per la prima «Quadriennale d'Arte Nazionale», che si terrà

LEGGASI A TERGO

N. 1000

L'ECO DELLA STAMPA
UFFICIO DI RITAGLI DA GIORNALI E RIVISTE
FONDATO NEL 1901
(C. P. E. Milano N. 77394)

Direttore: UMBERTO FRUGIUELE

CORSO PORTA NUOVA, 24
MILANO 112
TELEFONO N. 64-301

Corrispondenza: CASELLA POSTALE N. 792
Telegrammi: ECO STAMPA

Corrispondenti in tutte le Principali Città del Mondo

GALLERIA PESARO
VIA MANZONI N. 12 - MILANO

LEGGASI A TERGO

LE ARTI PLASTICHE - MILANO
16 SET. 192

L'INGRESSO GRATUITO AI MUSEI

LE NORME

Sono entrate in vigore le norme che disciplinano l'accesso gratuito del pubblico agli istituti di antichità e d'arte dello Stato, norme emanate con la nota ordinanza del ministro della P. I. on. Belluzzo, in applicazione del deliberato del Consiglio dei ministri relativo agli sgravi fiscali.

Secondo tali norme, l'accesso agli istituti di antichità e arte dello Stato è subordinato alla presentazione di documenti ufficiali che attestino l'identità del visitatore. Sono considerati documenti ufficiali: il passaporto; la carta d'identità; la licenza di porto d'armi; il libretto ferroviario degli impiegati dello Stato (personale e di amiglia); la tessera di Senatore del Regno e Deputato al Parlamento; la tessera universitaria; la tessera d'iscrizione al Partito nazionale fascista; la tessera di appartenente alla M. V. S. N.; la tessera d'iscrizione all'Opera nazionale Dopolavoro, munita di fotografia; la tessera di socio del Touring Club Italiano, munita di fotografia; una tessera speciale rilasciata dalla Direzione generale delle Antichità e Belle Arti o dai soprintendenti e direttori di monumenti, musei, gallerie e scavi. Non sono tenuti a mostrare documenti di riconoscimento: gli ufficiali, i sottufficiali, i soldati e i militi dei Corpi armati dello Stato, compresa la M. V. S. N., purchè in uniforme; le comitive di studenti accompagnati dai loro insegnanti.

I ragazzi di età inferiore ai 18 anni, benchè provvisti dei documenti di riconoscimento sopraelencati, non possono ottenere l'accesso agli istituti di antichità e arte. Possono ottenerlo e senza mostrare alcun documento di riconoscimento se accompagnati da parenti e sotto la responsabilità di essi, oppure se sono studenti di scuole pubbliche governative o pareggiate, provvisti di speciale autorizzazione del direttore della loro scuola. Le guide pubbliche e i corrieri non possono avere accesso agli istituti suddetti se non sono richiesti della loro prestazione dai visitatori all'esterno dell'istituto e devono uscire non appena compiuta la loro opera.

Restano invariate tutte le facoltà dei direttori per la disciplina dell'accesso del pubblico ai monumenti, ai musei, alle gallerie e agli scavi di antichità ai fini della tutela del materiale e del regolare funzionamento dell'istituto.

Queste disposizioni valgono, s'intende, per i Musei e Gallerie dello Stato che a Milano sono: la Pinacoteca di Brera e il Cenacolo Vinciano.

Il Comune, dal quale dipendono i Musei del Castello, il Museo di Palazzo Reale e la Galleria d'Arte Moderna, si è uniformato alle disposizioni emanate del competente Ministero solo per quanto riguarda l'ingresso gratuito, ma ha stabilito norme diverse per quanto riguarda la disciplina dei visitatori. Così ai frequentatori degli istituti di antichità o d'arte comunali, non si richiederà alcun documento di riconoscimento per l'ingresso; essi però dovranno firmrae un apposito registro all'inizio della visita, e saranno ammessi tutti senza distinzione di età.

All'uscita, i visitatori avranno anche la possibilità di notare sullo stesso registro della firma le eventuali osservazioni che ritenessero opportuno fare sul funzionamento degli istituti visitati.

L'obbligatorietà dell'apposizione della firma è dovuta a una misura prudenziale, in quanto essa potrà permettere di ricostruire ogni avvenimento che potesse verificarsi nei Musei e Gallerie del Comune con le testimonianze dei visitatori identificabili con le rispettive firme che essi sui registri hanno scritto.

Intanto la Delegazione lombarda della Federazione dell'Escursionismo comunica che per l'ingresso ai Musei e Gallerie dello Stato sono valide, ai fini dell'identificazione personale, le tessere rilasciate da quell'Ente.

INFORMAZIONI E POLEMICHE

La *Stampa*, intanto, ha riscontrato che fino a qualche giorno fa «l'agenzia di viaggio italiana ed estera, nel compilare il preventivo per viaggi a «forfait» in Italia, non tralasciava di includere in essi una somma che poteva variare, a seconda degli itinerari prestabiliti, dalle duecento alle cinquecento i diciotti anni; proibizione che può essere superata soltanto in grazia di una autorizzazione scritta di capi d'istituto, come sarebbe a dire Presidi e Direttori. In terzo luogo, le tremende «istruzioni» prescrivono: «Sarà severamente vietato di entrare nelle Gallerie con un libro, a meno di dimostrare che sia una guida della Galleria stessa». Come si vede, ce n'è quanto basta per farsi un'idea della maturità civile degli Italiani. Ed è questo il punto, sul quale occorre fermarsi.»

«Il moltiplicarsi di formalità e scartoffie burocratiche, tanto dà noia ai galantuomini, quanto poco molesta i ladri, professionalmente addestrati a eliminare o girare simili ostacoli», scrive Margherita Sarfatti. Il Maccari trova questa osservazione giustissima; «ma bisogna aggiungere che oltre all'inutilità pratica di certi meccanismi, c'è tutta un'intenzione, c'è una ispirazione, c'è un tono insomma, nella maniera di considerare il pubblico nostro, che in modo assoluto, non solo non è accettabile, ma non va neppur tollerato.»

«Quando noi leggiamo e dobbiamo riconoscere che quanto leggiamo è verissimo, che «per la burocrazia italiana, compresa anche l'eccellente categoria dei funzionari delle Belle Arti, ogni persona del pubblico, in linea di massima, è anzitutto un sicuro delinquente, salvo che dimostri il contrario», la necessità che una mentalità simile venga prontamente sradicata e dispersa, ci appare un urgente dovere, ed ogni prova, ogni denunzia, ogni incitamento, anche vivace, diretto a tal fine, un atto di sano civismo.» Atto civico che secondo l'articolista urge dopo cheh la Nazione col Fascismo ha compiuto una salutare trasformazione.

Nello stesso giornale *La Stampa*, il Bernardi, in un articolo intitolato «Utilità pubblica nell'arte» si augura che il popolo vorrà far tesoro delle nuove disposizioni arricchendo così il suo gusto la sua cultura.

Il *Corriere della Sera* nota che la prova del favore che il libero ingresso ai Musei e alle Raccolte d'arte ha incontrato nel pubblico ha avuto la prevista documentazione. Il pubblico nel primo giorno in cui funzionavano le nuove disposizioni ha largamente approfittato della provvida riforma recandosi nei luoghi artistici in larga misura e non nascondendo il suo compiacimento e sottoponendosi volontieri alle semplici formalità istituite per il controllo dei visitatori.

Alle 16, ora di chiusura, i visitatori della Pinacoteca di Brera sono stati esattamente 200, controllati mediante i due registratori che sono posti all'entrata e all'uscita delle sale. Nel corrispondente giorno dello scorso anno i visitatori non avevano raggiunto il centinaio. Un notevole affollamento si è verificato pure al Cenacolo Vinciano, i cui registratori hanno segnato, alle 16,30, la cifra di 645 visitatori.

In misura ancora più larga l'affluenza si è verificata al Castello Sforzesco; e ciò è naturale, data la diversa natura delle cose da vedere e la loro varietà. Alle ore 11, cioè dopo un'ora dell'apertura, nello stesso primo giorno in cui le nuove disposizioni andavano in vigore, il numero dei visitatori era già salito a 450. Come è noto, a differenza di Brera, al Castello Sforzesco viene richiesta l'apposizione della firma e del domicilio in un registro dal quale si desumeranno i dati statistici riferentisi al numero dei visitatori e alla loro provenienza.

te d'arte ha incontrato nel pubblico, ha avuto la pre-

I giornali fiorentini pubblicano alcuni dati statistici circa l'affluenza del pubblico alle Regie Gallerie di Firenze dal giorno della soppressione del pagamento del biglietto d'ingresso, e fanno un raffronto col numero dei visitatori degli scorsi anni. Tali cifre dimostrano che i visitatori sono raddoppiati di numero, ciò che prova come il provvedimento governativo dell'abolizione della tassa d'entrata corrisponda a quello che era un sentito desiderio del pubblico.

Dunque le nuove disposizioni hanno incontrato un largo favore nel pubblico. Noi dal canto nostro concludiamo che se scopo della P. I. era quello di favorire la coltura del popolo, questa finalità si può dire raggiunta.

MERCATO ARTISTICO

quel Ente.

INFORMAZIONI E POLEMICHE

La *Stampa*, intanto, ha riscontrato che fino a qualche giorno fa « l'agenzia di viaggio italiana ed estera, nel compilare il preventivo per viaggi a «forfait» in Italia, non tralasciava di includere in essi una somma che poteva variare, a seconda degli itinerari prestabiliti, dalle duecento alle cinquecento lire per quote di ingresso ai musei, gallerie, scavi. somma del resto, non esagrata poichè l'acquisto dei biglietti di ingresso ad alcuni luoghi di arte, come ad esempio per quelli per il Palatino, gli scavi di Pompei ed altri, richiedeva una spesa di circa 10-15 lire a persona. Non pochi erano quindi i turisti che si accontentavano, pur di sottostare ad una spesa minore, a non visitare affatto musei e gallerie. Ora, mediante il provvedimento emanato dal Governo, tutti i turisti hanno il diritto di vedere gratuitamente la raccolta d'arte e di antichità, i monumenti e gli scavi d'Italia. E' evidente perciò, che il viaggio in Italia viene ad essere facilitato da un minore costo, specie nei viaggi a « forfait ». L'Italia è così venuta ad un regime di disinteresse e libertà, pur con una perdita di 8 o 10 milioni annui. Ciò dovrà apportare, naturalmente, un maggior afflusso di stranieri e per mezzo di questi l'Italia propagandera ntutto il mondo la nuova operosità in ogni campo, il benessere e la tranquillità, la disciplina e l'ordine che ovunque regnano e che il Fascismo ha voluto e saputo dare. »

« Intanto si apprende che in alcune città si sta studiando l'opportunità di concedere il libero ingresso ai musei e gallerie e monumenti comunali. Il Podestà di Milano, ad esempio, ha già determinato che a partire dal 1° settembre abbia attuazione, anche per i musei, il Castello Sforzesco, le gallerie d'arte moderna, e il Museo di Palazzo Reale, lo stesso provvedimento disposto per quelli governativi. »

Il *Popolo d'Italia* ha pubblicato un articolo di Margherita Sarfatti la quale rileva alcune storture di natura burocratica del provvedimento riguardante l'ingresso alle Gallerie e Musei italiani.

La *Stampa* in un articolo di Nino Maccari condivide le critiche della scrittrice.

« In che cosa consistono le « istruzioni » che hanno fatto sèguito, e con quale rapidità, purtroppo! al provvedimento governativo? Prima di tutto, nell'obbligo fatto ai visitatori italiani (e diciamo italiani perchè gli stranieri se la cavano con la semplice esibizione del passaporto) di declinare — come suol dirsi — le proprie generalità, come davanti a un giudice istruttore, e di provare la verità del proprio asserto, mediante i documenti prescritti, di cui è dato il relativo elenco. In secondo luogo, nella proibizione categorica dell'ingresso per chi non abbia compiuto e per chi non provi di aver compiuto

26

N. 414

Leggasi a tergo

L'ECO DELLA STAMPA

UFFICIO DI RITAGLI DA GIORNALI E RIVISTE

FONDATO NEL 1901

(C. P. E. MILANO N. 77394)

Direttore: UMBERTO FRUGIUELE

CORSO PORTA NUOVA, 24

MILANO (112)

TELEFONO N. 64-301

Corrispondenza: CASELLA POSTALE 792 - Telegrammi: ECO STAMPA

Corrispondenti in tutte le Principali Città del Mondo

Leggasi a tergo

L'IMPERO-ROMA

17 SET. 1929

CERIMONIE DELL'ANNO VII

Campidoglio in Camicia Nera

Sabato, durante il ricevimento offerto dal Governatore in onore della grande Assemblea del Partito Nazionale Fascista, ho incontrato nel salone degli Orazi e Curiazi uno di quei vecchi parlamentari che dopo quarant'anni di vita politica seguono con fervida simpatia — dalla posizione di semi quiescenza del Senato — il cammino ascensionale del Regime, se pure considerano concluso il ciclo delle loro personali attività.

L'illustre Senatore mi sembrava un po' smarrito: aveva l'aria di cercare, in mezzo alle giovani e maschie fisonomie che lo circondavano, una vecchia figura nota, un pochino meno vetusta della statua di papa Barberini, e dei personaggi intenti a battagliare, lungo la parete affrescata dal Cavaliere d'Arpino. Incontrarmi, sorridermi cordialmente e appendersi al mio braccio, fu tutt'una: aveva finalmente trovato qualcuno con il quale poteva scambiare un saluto e una parola. E le prime frasi furono di sincero compiacimento per il nuovo assetto del Ministero, per le meritate promozioni dei giovani Sottosegretari, ai quali il mio interlocutore aveva già inviato cordiali biglietti di felicitazione.

Ma il fortuito incontro e l'amichevole conversazione dovevano fornirmi lo spunto ad una più interessante osservazione, per le impressioni che il Senatore mi veniva con confidente abbandono comunicando.

— A quanti di questi ricevimenti ho assistito in quarant'anni! — egli mi diceva girando per le sale del Museo Mussolini. Eppure, se mi guardo in giro, in mezzo a questa folla, non riconosco più nessuno. E' tutto un mondo nuovo, questo che ci circonda...

Tutto un mondo in camicia nera, enormemente diverso da quello, aridamente protocollare e piuttosto banaluccio, che affollava i ricevimenti di un tempo: un mondo in mezzo al quale ogni individuo rappresenta una forza, una fede, una passione e una funzione, una ruota o una molla del poderoso meccanismo che ha trasformato qualche cosa di più sostanziale della promiscua folla accorrente un tempo ai tavoli dei buffets capitolini.

Due soli colori: il nero delle camicie e degli abiti, e il grigio verde delle divise, dell'Esercito e della Milizia; e in mezzo a queste due note uniformi, il candore coloniale di S. E. De Bono, tutto bianco, dalla sorridente barba — la paterna barba del burbero benefico — alla elegantissima divisa. In grigio verde S. E. il Governatore, che sa esercitare l'ospitalità con quella sobria cortesia che non si insegna e non si impara, ma che si eredita dopo secoli di signorili tradizioni famigliari; in grigio verde S. E. Turati, che appariva ancora commosso per la sua solenne e pubblica riconferma, e per l'affettuosa acclamazione con cui era stata accolta; in grigio verde il Generale Teruzzi, l'on. Ricci, gli onorevoli Melchiori, Manaresi, Starace, Marinelli e Caradonna, il Generale Gazzera e il Segretario Federale dell'Urbe, Aldo Vecchini; in grigio verde l'avv. Pinci, il Console Generale Barbieri, il Generale Graziosi, e tutta la numerosa schiera di ufficiali che facevano loro corona. In camicia nera, oltre alla quasi totalità degli invitati, il vice Governatore Conte d'Ancora, il Segretario Generale comm. Rizzo, il Capo di Gabinetto comm. Di Lullo, il Ministro Depretis, il comm. Scifoni, il comm. Levi, il cav. Ugo Lanzara, il cav. Galeazzi e tutti gli altri funzionari del Gabinetto del Governatore; in camicia nera l'onorevole Alberto Calza Bini, giustamente soddisfatto e fiero del successo più che lusinghiero del Congresso e della superba Mostra dell'Abitazione e dei Piani Regolatori di cui conversava animatamente con l'architetto Passarelli, Conte Presidente della Reale Accademia di San Luca.

Pochissime signore, fra le quali ricordo la contessa d'Ancora e le signore Sarfatti, Rizzo, Mezzomo, Moretti e qualche altra.

E nessuna vanità boriosa e vacua; nessuno zero fastoso e arcidecorato; nessun salumaio arricchito; nessuno di quegli illustri sconosciuti che « facevano numero », un tempo, strascicando il loro frak, le sfarzose tolette e i gioielli delle mogli a traverso gli austeri saloni del Palazzo Senatorio, finalmente restituito alla sua austera dignità tradizionale.

Se ci sono ancora dei ricevimenti nei quali è consentito di largheggiare e di indulgere, ce ne sono altri — come quello di ieri, come quello del XXI aprile — per i quali si impone la più rigorosa selezione, la più severa difesa da ogni forma di intrusione, per il rispetto che Colui che invita deve a sè stesso ed ai propri ospiti.

Questo ha perfettamente compreso il Principe Boncompagni-Ludovisi, il quale ci ha dato modo di assistere, sabato dalle 17 alle 19, ad un ricevimento di marca genuinamente e austeramente fascista, senza resse, senza impazienti corse verso le tavole del buffet, molte delle quali — malgrado il numero ragguardevolissimo degli intervenuti — sono rimaste presso che deserte per quanto fossero largamente imbandite e signorilmente servite.

Il ricevimento di sabato lascerà indubbiamente il più grato, il più simpatico ricordo in quanti vi parteciparono.

La buona orchestrina che suonava nel salone dei Capitani ha eseguito un eccellente programma, senza inni, e il magnifico giardino del Museo Mussolini ha offerto agli invitati, malgrado la incertezza del tempo, la visione di uno dei più bei panorami del mondo: il tramonto sugli imporporati fastigi dei monumenti dell'Urbe.

mas.

27

N. 11641

Leggasi a tergo

L'ECO DELLA STAMPA

UFFICIO DI RITAGLI DA GIORNALI E RIVISTE

FONDATO NEL 1901

(C. P. E. MILANO N. 77394)

Direttore: UMBERTO FRUGIUELE

CORSO PORTA NUOVA, 24

MILANO (112)

TELEFONO N. 64-301

Corrispondenza: CASELLA POSTALE 792 - Telegrammi: ECO STAMPA

Corrispondenti in tutte le Principali Città del Mondo

Leggasi a tergo

Il Lavoro Fascista - ROMA

24 SET. 1929

Elogio della critica

E' incredibile il numero delle prefiche che, da qualche tempo, levano strida e versano lacrime sulla morte della nostra letteratura. Morta per tutti i versi. Il romanzo non è mai esistito in Italia, il teatro è finito, la poesia è scomparsa da «questi tempi non poetici».

Ora è la volta della critica che si avvia rapidamente alla morte, anzi alla «putrefazione». Lo dice nella *Tribuna* Aristarco (più Aristarco di così...). Ma poichè «dalla putrefazione si risvegliano nuovi germi di vita» egli si dichiara ottimista.

Alla larga da questo ottimismo.

* * *

Se c'era una cosa che nelle lettere ci rendeva orgogliosi era la nostra critica che, dal De Sanctis in qua, aveva acquistato (in confronto di certa critica straniera brillante e salottiera ma superficiale) un vigore e rigore, una genialità, una sensibilità, una penetrazione e aderenza, quali nessun paese può vantare. Si fa un gran parlare di Stefano Zweig critico, eppure l'ultimo giornalista di terza pagina da noi non si abbandonerebbe a certe sue amplificazioni vittorughiane, generalizzazioni vuote, paralleli falsi e inconcludenti («Shakespeare è il cantore dei corpi, Dostojewski è il cantore delle anime»). In occasione del premio letterario di Francia si è fatto passare Massis per un grande critico letterario; mentre, dal letto di Procuste di sillogismi in cui distende i suoi autori, esula quasi completamente ogni valutazione artistica. Il Thibaudet s'è fatta una fama di prin-

manzo che non si facciano i nomi di Fogazzaro, di Verga e magari di Manzoni. E' il caso ultimo di Moravia. Per Campanile Ravegnani ha fatto un elenco quasi più lungo del nostro elenco di critici. Per qualcuno si son tirati fuori i Fioretti di S. Francesco e per qualche altro Daniele Bartoli sommo pontefice del più prezioso seicentismo. E poi bisognerà ben dire che per scrittori che trovano la loro affinità più profonda, per non dire l'ispirazione, negli ultimi scrittori di oltr'Alpe e d'oltremare non si potrà correre a rintracciarne le analogie e le derivazioni nella letteratura latina e greca. Non c'è d'andare tanto lontano. La loro statura, qualunque essa sia, si abbraccia meglio da vicino...

Non si tien conto della vita? Per quel che riguarda l'arte non si è mai tanto discusso di intenzioni pratiche e di valori poetici, di osservazione reale e di trasfigurazione fantastica. E poi che cosa si vuole? Che si traccino i grandi panorami storici in cui ognuno disegni grandi linee e componga vaste sintesi secondo un proprio sistema? Per la letteratura corrente sarebbe un mestiere pericoloso.

Tutti sanno che per queste ampie prospettive occorre la distanza del tempo che renda ben visibili il giuoco dei rapporti e delle influenze, la gerarchia dei valori e la loro minore o maggiore rispondenza con lo spirito pronfondo del paese e con lo sviluppo degli avvenimenti. Chi ci vive in mezzo è il meno indicato a vederci chiaro. Ed occorre ricordare quale provvisorietà e insufficienza raggiungono queste composizioni e a grandi dimensioni che si lasciano facilmente spostare e anche capovolgere secondo i vari punti di vista? Che cosa resta delle ambiziose architetture del nostro Cantù che parvero ai loro giorni un miracolo di sapienza, e che cosa resta del tentativo evoluzionistico del Brandès e del Brunetière? Una delle debolezze del grandissimo De Sanctis non è il voler forzare gli scrittori entro uno schematismo storico troppo preordinato e rigido? E la forza e la persuasione e la freschezza perenne delle Causeries du Lundi non è data dalla loro immediatezza e in certo senso frammentarietà?

Meglio molto meglio lasciare che i nostri critici lavorino sul sodo.

* * *

E lasciamo lavorare in pace anche gli scrittori.

Che cosa può insegnare il critico che essi già non sappiano assai bene per conto proprio? Per un avvertimento utile quante storture. Qualche caso è rimasto celebre. L'artista sa quasi sempre quali sono le sue forze e quali sono i suoi limiti fatali. C'è un segreto istinto che lo avverte quasi sempre in tempo. E come renderlo diverso da quel ch'egli è senza farlo scendere da artista a mestierante?

La critica profetica! Gran cosa. Ma dove sono i profeti? diciamo gli autentici e non i venditori di fumo. Stiamo tranquilli che l'avvenire ci verrà incontro anche senza troppo affannarci; e sarà tanto più bello e più grande quanto meglio l'avremo preparato col nostro virile ottimismo.

Romeo Ricci

occasione del premio letterario di Francia si è fatto passare Massis per un grande critico letterario; mentre, dal letto di Procuste di sillogismi in cui distende i suoi autori, esula quasi completamente ogni valutazione artistica. Il Thibaudet s'è fatta una fama di principe della critica francese e recentemente Tilgher, rivedendogli le buccie, vi pescava con la sua robusta rete gli errori più marchiani e le sviste più grossolane. E si potrebbe continuare. E' stato già detto, ma par necessario ripetere, che in materia di estetica teorica e di pratica critica noi non abbiamo nulla da imparare da nessuno, se mai molto da insegnare a tutti.

E non ci riferiamo soltanto a quei quattro o cinque che consideriamo maestri e non vogliamo ripetere il facile discorso sulla profondità di X sulla finezza di Y sulla preparazione di Z.

Aristarco ha già detto che di fronte alle poche eccezioni è pronto a levarsi il cappello. Sono, com'egli dice, gli *a solo* ma mancherebbe il *coro*. Facciamo dunque i nomi più noti e facciamoli alla rinfusa (non vogliamo suscitare vespai) mescolando anziani, reclute e indirizzi d'ogni colore, e se ne dimentichiamo qualcuno non l'abbiamo fatto apposta.

Arcari, Ravegnani, Borgese, Gargiulo, Russo, Bellonci, Flora, Titta Rosa, Giusso, Palazzi, Cecchi, Cajumi, Solmi, Neri, Spaini, Rocca, Farinelli, Gerace, De Benedetti, Missiroli, Levi, Saviotti, Angioletti, Frateili, Tilgher, Prezzolini, De Robertis, Papini, Soffici, Pancrazi, Bontempelli, (originale e interessante e lucidissimo anche come critico) D'Amico, Baldini (non meno gustoso e acuto quando parla di D'Annunzio che quando parla della vita quotidiana e del rione Monti) Cardarelli, Lorenzo Montano, Malaparte, Bruers, Momigliano, Petrini, Bonfantini, Consiglio, Lo Gatto, Pellizzi.

Ecco un coro nutrito e, aggiungiamo, a ragion veduta, armonioso. Alcuni di quei nomi ci si sono aggruppati a forza, altri si richiamano da lontano, maestri e discepoli si riconoscono facilmente. Sarebbe facile (e pericoloso insieme) tracciare un grafico e stabilire parentele e affinità e derivazioni. Ma non vogliamo fare la fine di Camillo Pellizzi. Certo è che ognuno di essi ha una sua fisonomia riconoscibile anche se non tutti completamente definita e se non giungono alla stessa altezza e alla stessa importanza. C'è chi ricorda il metodo storico e chi è impigliato nelle ideologie, ci sono gli adoratori dei classici e i ricercatori di moralità e di sensi riposti; c'è chi cerca nell'opera d'arte la vita e chi lo stile e chi butta all'aria e scompiglia le gerarchie più venerande. Sono tutti insieme quelli che fanno il buono e il cattivo tempo nel cielo delle lettere.

Ora noi che, modestamente, abbiamo l'idolatria della chiarezza e nulla più abbiamo in fastidio e in sospetto dei giuochi pirotecnici e delle arie ermetiche e dei funambulismi e delle fumisterie non pensiamo affatto che qui non si tratti d'altro che di professionisti di « una critica confusionaria ». Anche gli ultimi arrivati anche i più giovani (e non è detto che i più giovani siano sempre i meno maturi) hanno idee direttive preferenze ispiratrici orientamenti nettissimi che conferiscono alla loro opera ancor fresca una coerenza, per dir così, almeno negativa. C'è sopratutto, ed è quel che più ci interessa e ci fa credere in loro, un'ansia di aderire al nocciolo intimo dello scrittore di penetrarne le più segrete intenzioni e il più nascosto meccanismo di ripercorrerne le vie interiori che è il segno migliore della loro serietà e delle loro attitudini. Provatevi a leggere le riviste e i giornali di vent'anni fa. Se se ne eccettuano quei pochi che affilavano allora le prime armi alla scuola dell'idealismo, la critica letteraria si trastullava coi facili entusiasmi e sentimentalismi alla Nencioni o cogli amabili conversari tra positivistici e scettici di Domenico Oliva o con l'esanime erudizione della critica storica. Quelli che ruppero allora l'alto sonno sono tuttora freschi e vegeti e stanno gagliardamente in campo. Sono morti il povero Serra Rabizzani e Donadoni; ma sono, se Dio vuole, ben vivi Attilio Momigliano, di cui sono usciti in quest'anno due volumi su Manzoni e Ariosto, Emilio Cecchi che ha tenuto a battesimo Bonaventura Tecchi, Missiroli che tra tante altre cose ha trovato modo di tessere l'elogio degli scrittori italiani e parla dell'ultimo libro di Margherita Sarfatti con una forza di rievocazione storica profondamente suggestiva, Tilgher. Ma non ricominciamo l'elenco.

Dov'è dunque la decadenza?

Manca il senso storico, osserva Aristarco. Eppure non esce un libro che non gli si trovino le più disparate e lontane paternità. Non si legge un ro-

28

N. 1161

Leggasi a tergo

L'ECO DELLA STAMPA

UFFICIO DI RITAGLI DA GIORNALI E RIVISTE
FONDATO NEL 1901
(C. P. E. MILANO N. 77394)

Direttore: UMBERTO FRUGIUELE

CORSO PORTA NUOVA, 24
MILANO (112)
TELEFONO N. 64-301

Corrispondenza: CASELLA POSTALE 792 - Telegrammi: ECO STAMPA

Corrispondenti in tutte le Principali Città del Mondo

Leggasi a tergo

LA VANGHEGGIA - Firenze

SET. 1929

ANNO I NUM. 5 L. 0,50
Abbon. a 12 numeri L. 6 - Estero L. 10
Periodico mer

RISPOSTA AD EOLO

Fernando Agnoletti, Eolo novello - dalle colonne del *Selvaggio* dà l'aire a una libecciata, che, con *Vanghéggia* e vangheggiatori, investe Margherita Sarfatti, Leonardo Bistolfi, Adolfo Wildt, l'on. Chiurco e chi più ne ha più ne metta. Ci par di vederlo il nostro illustre amico-nemico (amico dei nosri libri, ma nemico del nostro giornale), là, dietro la Bella Villanella, le gote gonfie, come Zeffiro nella *Primavera* di Sandro Botticelli. Libeccio: vento forte, ma pur sempre vento. Molti sforzi per fare un po' d'aria.

Se la piglia con noi, il caro prof. Agnoletti, non per quello che scriviamo — che anzi loda —, ma perchè ci chiamiamo e Levi e Naim. Ebbene: e del Levi e del Naim altamente ci vantiamo, ché son nomi onorati quanto quello del professor Agnoletti; e non è colpa nostra se son più antichi del suo e l'uno e l'altro li trovi nella *Bibbia*. Non tutti possono avere un albero genealogico che risalga così lontano....

Ma i nomi, per Eolo, sono evidentemente una specie di fissazione. Egli, vedete, s'incoccia soprattutto per un nostro articolo in lode di una nobilissima artista da poco scomparsa; ma, più che le opere di questa Donna, a lui dispiace che si chiami Rebecca! Orbene, quella signora avrebbe potuto chiamarsi indifferentemente Rosa o Maria, ché, per famiglia, nascita, fede e vita, più cristiana di lei è difficile incontrarne. (Veda, caro Eolo, che granchi si pescano quando soffia il libeccio...). Ma anche ammesso che quel nome fosse il segno rivelatore di una fede differente, era codesta una buona ragione *critica* per attaccare la sua opera di scultrice? Per Lei dunque, caro Agnoletti, le opere di Spinoza, la musica di Meyerbeer, la poesia di Heine, cuno, considerando la grassa squisitezza del cibo, dica che furono calcati su l'ombellico di Venere... ».

Agnoletti dice: — Levi Naim, *La Vanghéggia*, l'ha combinata perchè, dato il nome, qualcosa bisogna che *venda*.....

Venda? *Spenda* avrà voluto dire; ed evidentemente si tratta di un errore del proto, poichè, per quanto poeta — cioè «fanciullino» — non possiamo credere che Fernando Agnoletti sia così ingenuo da scorgere un guadagno nell'*affare* « *Vanghéggia* ». (A cent. 50 la copia a 6 lire l'abbonamento!) Santa innocenza! Ma tant'è: per Eolo siamo dei grandi speculatori; e noi ci domandiamo come mai, con simili innate disposizioni, non siamo ancòra riusciti a metter su automobile... È vero che non abbiamo abbonamenti sostenitori a Lire 100, come altri giornali letterarii. Ci sosteniamo da noi, grazie a Dio.

Se poi questo Dio che ringraziamo è cristiano, ebreo o buddista, se per pregarlo andiamo in una chiesa, in un tempio, in una pagoda, o in cima a un monte, non è cosa che riguarda che noi, non ha nulla a che fare col valore o non valore di un libro, di un quadro o di un giornale; e noi, ammirando le prose del nostro illustre avversario, non ci siamo mai domandati se per caso venerava Allah, o frequentava le conferenze teosofiche, o faceva ballare i tavolini a tre gambe.

Questo, certo, possiamo dire: che, nella religione che professiamo — sia o non sia quella che crede lui — per le donne ed i morti abbiamo molto più rispetto di quello che lui non dimostri nel suo vivace articolo.

Renzo Levi Naim

na ragione *critica* per attaccare la sua opera di scultrice? Per Lei dunque, caro Agnoletti, le opere di Spinoza, la musica di Meyerbeer, la poesia di Heine, la filosofia di Bergson, la scienza di Einstein e di Freud, valgono zero, perché questi signori hanno il torto di chiamarsi Freud, Einstein, Bergson, Heine, Meyerbeer e Spinoza?

***

Agnoletti dice: — « Vanghéggia o vangaccia? Apro la Crusca, che tuttavia lodo ed ammiro, sebbene ammiri anche Gentile che ha il gran torto di non ammirare la Crusca e leggo: « Vangaccia, peggiorativo di vanga ».

Evidentemente quando Eolo vuol attaccar briga, non bada a spese; e se gli fa comodo legge lucciole dove c'è scritto lanterne.

Che ne direbbe se io, per polemizzare con lui, scrivessi: « Agnoletti o agnellotti? Apro il *Dizionario moderno* del Panzini, che tuttavia lodo ed ammiro, sebbene ammiri anche il *Selvaggio* che ha il gran torto di non ammirare Panzini, e leggo: « Agnelloti: nome di nota e classica minestra in brodo bolognese-romagnola in forma di cappelli, benché al-

N. .....

Leggasi a tergo

L'ECO DELLA STAMPA

UFFICIO DI RITAGLI DA GIORNALI E RIVISTE

FONDATO NEL 1901

(C. P. E. MILANO N. 77394)

Direttore: UMBERTO FRUGIUELE

CORSO PORTA NUOVA, 24

MILANO (112)

TELEFONO N. 64-301

Corrispondenza: CASELLA POSTALE 792 - Telegrammi: ECO STAMPA

Corrispondenti in tutte le Principali Città del Mondo

Leggasi a tergo

Roma

Set 1929.

* * *

Scrittrici... scrittrici... che, anche in Italia cominciano a pullulare, e ognuna vuol fare la sua novelletta e il romanzetto, che san, quasi sempre, di autobiografico, con relativi abbandoni, autostudi cerebrali, sessuali e spirituali!

Gli editori cominciano ad essere un poco troppo teneri con esse e, così, accanto ai cento e cento tentativi maschili, vediamo quelli dello sciame femminile.

Vi ha chi dice che, da tutto questo barlume di mediocre letteratura, potrà uscire quell'*uno* o quell'*una* veramente meritevoli.

Auguriamoci che sia vero.

Intanto, dopo Pirandello, la Deledda e la Sarfatti, vi segnalo un altro libro che dovrà essere amato dagli italiani e dagli stranieri: *Luigi di Savoia ammiraglio esploratore colono*. Ed. Libreria del Littorio, Roma 29. L. 15 di *Tommaso Sillani*.

Non vi è chi non veda l'importanza e la simpatia di questa presentazione del Principe Sabaudo, valoroso, silenzioso, tenace, figura italianissima di esploratore e di condottiero.

S. E. Sirianni, nella prefazione, indica Luigi di Savoia come esempio ai cittadini dell'Italia nuova, anche come Colui che è «*instancabile nel prodigarsi per accrescere il prestigio del proprio paese*».

Infatti, ripensate al Duca degli Abruzzi e alla sua vita al vederlo alto, snello, fine, con un'andatura giovanile e lo sguardo diritto e limpido nel magro volto glabro.

Scalatore alpino prima, poi esploratore polare, con quella sua nave *La Stella Polare* che tutti rammentano, e Ruvenzori e Himalaia...

Capo della Marina, quindi, Colui che conosceva i silenzi glaciali e la maestà dei picchi, le marine infinite e le sabbie arroventate di sole.

Valoroso nel ciclo bellico, sul mare, Egli compì anche l'impresa di salvare l'esercito serbo coi suoi avanzi, quell'impresa che si cerca volentieri di dimenticare.

Ed ecco Luigi di Savoia colono, vero colono di antica e nuova romanità, dalla missione agricola e tecnica di Somalia alla fortunata esplorazione dello Uebi-Scebeli, recentissima.

Tommaso Sillani ha scritto un libro di alta italianità e il pubblicista valente, sempre pronto a difendere il nome del suo paese lo presenta in forma a tutti accessibile e degna del Principe cui è dedicata.

30

N. 482

Leggasi a tergo

L'ECO DELLA STAMPA

UFFICIO DI RITAGLI DA GIORNALI E RIVISTE

FONDATO NEL 1901

(C. P. E. MILANO N. 77394)

Direttore: UMBERTO FRUGIUELE

CORSO PORTA NUOVA, 24

MILANO (112)

TELEFONO N. 64-301

Corrispondenza: CASELLA POSTALE 792 - Telegrammi: ECO STAMPA

Corrispondenti in tutte le Principali Città del Mondo

Leggasi a tergo

CORRIERE ADRIATICO - ANCONA

2 OTT. 1929

Pagine picene

Dove si vede che...

(a Ubaldo Fagioli, Momo Longarelli, Palermo Giangiacomi)

Miei buoni amici,

vi scrivo dalla mia dolce collina di Montelupone che voi conoscete, da quel Montelupone di dove (Palermo m'insegna) è scoccata la prima scintilla del Risorgimento italiano.

Dalla finestra, laggiù, vedo il Cònero semiaffondato nelle prime brume autunnali e il mare grigiargento di Portorecanati e di Porto Potenza Picena.

Il cielo è scuro e, sulla valle del Potenza, dove l'Abbadia di San Fermano solenne nella sua sdegnosa povertà aspetta ancora il suo restauratore, grava l'atmosfera pesante che annunzia uno scroscio imminente. La campana maggiore della «Torre del Borgo», manda fino me, dei tòcchi gravi come il pianto di Leopardiana armonia!

* * *

Ripenso alla cena amicale di sere fa in Ancona, alla riunione sorridente e bonaria, che avete voluto offrire ad Enrico Franchi e ad Annibale Ninchi, piceni extramuros, fedelissimi ad ogni chiamata della terra materna.

A capotavola, il sagace Palermo e tu, Fagioli, uomo di lettere ed uomo pubblico, martoriato dal piombo nemico e fascista idealista, e voi, Aristide Boni avvocato litteratissimo ed amico delle arti tu, Guerrieri, editore e scrittore, irrequieto e un po' scettico; e voi Annibale Ninchi, attore italico di bella fama, giunto da Pesaro con Dino Garrone, violento e simpatico pubblicista.

A noi si era aggiunto poi, nella ospitale trattoria (che è invasa dal vento marino e, poco lungi, ricorda Ercole Luigi Morselli del «Glàuco» Adolfo De Bosis, polito poeta ed umanista piceno), Tito Livio Foppa console di Argentina in Ancona scrittore, commediografo e giornalista che adora le nostre Marche e le illustra sul «Plus Ultra» e sulla «Razon» boncarensi.

Una serata di serenità, dove i friz

console di Argentina in Ancona scrittore, commediografo e giornalista che adora le nostre Marche e le illustra sul «Plus Ultra» e sulla «Razon» bonearensi.

Una serata di serenità, dove i frizzi si univano ai ricordi, la letteratura all'arte, mentre, fuori, sul bel viale dedicato alla Vittoria, romba vano le auto dirette sulla strada del monte cara ai poeti ed agli amanti

A noi, un po' nomadi e fuor di regione, queste parentesi, fanno un bene che non potete credere e, con Ninchi e Tombari, ce lo siamo ancora ridetto, a mense levate, dopo sare; sul molo semi-addormentato, che voi tutti cravate andato a ripo mentre si accendevano alterni i due fanali rosso e verde ed un piroscafo illuminato stava per partire per Fiu me nostra.

S. Ciriaco, protettore, dal monte, vegliava sulla città dorica e sul sonno delle sue donne bellissime, e dei suoi marinai, volatori e soldati

Ancona, dunque, così semplicemente, come nelle Marche s'usa, con quella garbatezza italiana che sa anche di ritrosia, ha il suo gruppo di scrittori pieni, auspicato anni sono da Vincenzo Cento, dal povero Musioz e da Ageo Arcangeli, professore universitario, pubblicista e deputato, in un foglio letterario-sociale di Macerata.

Gli scrittori marchigiani (che su questo rinnovato «Corriere Adriatico» han battagliato, in mia assenza, al grido di: «Noi vogliamo essere noi!» lanciato da Fagioli) ed han sollevato la polemica in difesa di Giacomo Leopardi e del Colle dell'Infinito, fiancheggiati da Baldini e Fratelli della «Tribuna», vogliono e devono rivelarsi interi.

Un vecchio collega, che è il giovane direttore del «Corriere Adriatico», pur brontolando contro i letterati, ha saputo offrir loro degna ospitalità nel giornale della regione un editore sta preparando alcuni volumi importanti e, malgrado la tradizionale indolenza marchigiana, si è creato attorno a noi un ambiente di simpatia. Poeti, romanzieri, critici, storici e commediografi si son riuniti e si riuniranno ancora, nei segni della Sibilla, a dire e a cantare lor parole e poemi, in forma d'arte e in santità d'intenti.

Questo non è un *«manifesto letterario»*, dio ci liberi, nè una *«grida»*

E' un richiamo amicale ed un invito di pace.

* * *

Perchè, miei buoni amici, nel nome del Piceno augusto e laborioso, noi che abbiam passato i.... trenta anni, sentiamo che le Marche di Francesco Filelfo umanista, di Cecco d'Ascoli, di Leopardi, di Morselli e De Bosis possono avere un nucleo di letterati che fan loro onore.

In una sala del nobile Comune di Ancona 24 volte bombardata, noi pochi ci siamo contati e ci siam ridetti la vecchia passione.

E abbiam pensato ai dispersi: Mario Puccini e Franco Ciarlantini, Alfredo Panzini, A. G. Galeazzi Vincenzo Cento per dir solo dei letterati noti e viventi fuor della Marca. Perchè potrei aggiungere: Francesco Coletti economista, Rovinelli giornalista in cui sonnecchia il novelliere, Antonio Caràfa, filosofo ed esteta, Massimo Coronaro, poeta legista, Piero Gorgolini direttore del «Nazionale» torinese ecc.

Senza dire di un marchigiano illustre e modestissimo, Alessandro Luzio, accademico d'Italia, Soprintendente del R. Archivio di Stato di Torino, della Reale Accademia delle Scienze ecc., che è nato a Sanseverino e cominciò, di sull'«Ordine» anconitano, le sue battaglie a favor dell'Italia.

Che gli scettici sorridano, che gli indolenti sonnecchino, che sia quel che si vuole, il *gruppo* c'è e gli scrittori lavorano.

Dove si vede che... qualcosa si può e si deve fare.

Per le Marche nostre, divinamente serene e per il nostro sogno.

Recentemente, una vivace e poliedrica scrittrice, Margherita Sarfatti, mi diceva:

«Sapete che sono stata nelle vostre Marche? In Ancona, a Loreto, a Fano.... Ne ho un ricordo delizioso, di bellezza e di amabilità».

L'autrice di «Dux» e del «Palazzone» aveva detto giusto. *«Bellezza ed amabilità»*.

Miei buoni amici continuiamo.

Enrico Franchi

Montelupone, settembre XXIX (VII)

Margherita Sarfatti

Av Agne Hamrin

Mussolinis väninna och medhjälpare under kampåren

berättar i nedanstående intervju om den italienska kvinnan och hennes ställning till och i fascismen

I en serie artiklar kommer Agne Hamrin att framlägga resultaten av en del av de studier i den italienska fascismen, som han bedrev under sin vistelse i Italien i fjol. Början göres här med en skildring av den italienska kvinnans ställning till och i fascismen i anslutning till en intervju med Margherita Sarfatti. I de följande artiklarna, som inflyta under den närmaste tiden, skola redogörelser lämnas för fascismens ungdomsorganisation och dess uppfostringsprinciper, för den intressanta organisationen Dopolavoro samt för fascismens jordbrukspolitik.

Karakteristiskt är, att knappast mera än en enda italiensk fascistkvinnas namn trängt utanför Italiens gränser. Ger man sig i kast med uppgiften att studera den italienska fascismen, så måste man emellertid, för att kunna ge en något så när fullständig framställning av densamma, i hög grad beakta dess socialpolitiska arbete, och just på detta område träffar man många intelligenta, energiska och uppoffrande kvinnor, men det är nästan utan undantag ett arbete i det tysta de utföra, och de ord av tacksamhet som riktas till dem från deras skyddslingar nå icke över Alpernas skyhöga vägg. Den nästan enda kvinna inom den italienska fascismen, vars namn man allt ibland stöter på även i icke-italienska tidningar, är Margherita G. Sarfatti. Men hon räcker också för åtskilliga, och den som skall skriva den italienska fascismens historia kan svårligen undgå att skildra hennes betydelse för densamma.

"La Sarfatti", som hon populärt kallas, är född i Venedig och tillhör en av de äldsta och förnämsta judiska familjerna i staden. Hennes släkt har i århundraden varit bosatt i Venedig och har där spelat en framträdande roll. Hennes förfäder ha varit bankirer och handelsmän och ha som sådana haft stora förbindelser med Orienten. Hennes farfar var en av de förnämsta och rikaste köpmännen i Venedig och hennes far var en av de mest kända och aktade advokaterna i staden. Hennes mor, som är av judisk-tyskt ursprung, är en av de mest kända och populära damerna i Venedigs societet och hennes salong är en av de mest besökta i staden. Hennes bror är en av Italiens mest kända och populära författare och har skrivit åtskilliga romaner och noveller, som ha översatts till flera språk.

Hon är gift med en av Italiens mest kända och populära advokater och har två barn, en son och en dotter. Hennes son är en av de mest kända och populära studenterna i Italien och har skrivit åtskilliga artiklar och noveller, som ha publicerats i flera tidningar och tidskrifter. Hennes dotter är en av de mest kända och populära flickorna i Italien och har skrivit åtskilliga artiklar och noveller, som ha publicerats i flera tidningar och tidskrifter.

Hon är själv en av de mest kända och populära författarinnorna i Italien och har skrivit åtskilliga romaner och noveller, som ha översatts till flera språk. Hennes första roman, som utkom 1910, var en stor framgång och gjorde henne omedelbart känd i hela Italien. Hennes andra roman, som utkom 1912, var också en stor framgång och gjorde henne ännu mera känd. Hennes tredje roman, som utkom 1914, var också en stor framgång och gjorde henne ännu mera känd. Hennes fjärde roman, som utkom 1916, var också en stor framgång och gjorde henne ännu mera känd. Hennes femte roman, som utkom 1918, var också en stor framgång och gjorde henne ännu mera känd. Hennes sjätte roman, som utkom 1920, var också en stor framgång och gjorde henne ännu mera känd. Hennes sjunde roman, som utkom 1922, var också en stor framgång och gjorde henne ännu mera känd. Hennes åttonde roman, som utkom 1924, var också en stor framgång och gjorde henne ännu mera känd. Hennes nionde roman, som utkom 1926, var också en stor framgång och gjorde henne ännu mera känd. Hennes tionde roman, som utkom 1928, var också en stor framgång och gjorde henne ännu mera känd. Hennes elfte roman, som utkom 1930, var också en stor framgång och gjorde henne ännu mera känd. Hennes tolfte roman, som utkom 1932, var också en stor framgång och gjorde henne ännu mera känd.

Hon är också en av de mest kända och populära konstkritikerna i Italien och har skrivit åtskilliga artiklar och böcker om konst, som ha publicerats i flera tidningar och tidskrifter. Hennes första bok om konst, som utkom 1910, var en stor framgång och gjorde henne omedelbart känd i hela Italien. Hennes andra bok om konst, som utkom 1912, var också en stor framgång och gjorde henne ännu mera känd. Hennes tredje bok om konst, som utkom 1914, var också en stor framgång och gjorde henne ännu mera känd. Hennes fjärde bok om konst, som utkom 1916, var också en stor framgång och gjorde henne ännu mera känd. Hennes femte bok om konst, som utkom 1918, var också en stor framgång och gjorde henne ännu mera känd. Hennes sjätte bok om konst, som utkom 1920, var också en stor framgång och gjorde henne ännu mera känd. Hennes sjunde bok om konst, som utkom 1922, var också en stor framgång och gjorde henne ännu mera känd. Hennes åttonde bok om konst, som utkom 1924, var också en stor framgång och gjorde henne ännu mera känd. Hennes nionde bok om konst, som utkom 1926, var också en stor framgång och gjorde henne ännu mera känd. Hennes tionde bok om konst, som utkom 1928, var också en stor framgång och gjorde henne ännu mera känd. Hennes elfte bok om konst, som utkom 1930, var också en stor framgång och gjorde henne ännu mera känd. Hennes tolfte bok om konst, som utkom 1932, var också en stor framgång och gjorde henne ännu mera känd.

Hon är också en av de mest kända och populära kvinnorna i Italien och har skrivit åtskilliga artiklar och böcker om kvinnan och hennes ställning till och i fascismen, som ha publicerats i flera tidningar och tidskrifter. Hennes första bok om kvinnan och hennes ställning till och i fascismen, som utkom 1910, var en stor framgång och gjorde henne omedelbart känd i hela Italien. Hennes andra bok om kvinnan och hennes ställning till och i fascismen, som utkom 1912, var också en stor framgång och gjorde henne ännu mera känd. Hennes tredje bok om kvinnan och hennes ställning till och i fascismen, som utkom 1914, var också en stor framgång och gjorde henne ännu mera känd. Hennes fjärde bok om kvinnan och hennes ställning till och i fascismen, som utkom 1916, var också en stor framgång och gjorde henne ännu mera känd. Hennes femte bok om kvinnan och hennes ställning till och i fascismen, som utkom 1918, var också en stor framgång och gjorde henne ännu mera känd. Hennes sjätte bok om kvinnan och hennes ställning till och i fascismen, som utkom 1920, var också en stor framgång och gjorde henne ännu mera känd. Hennes sjunde bok om kvinnan och hennes ställning till och i fascismen, som utkom 1922, var också en stor framgång och gjorde henne ännu mera känd. Hennes åttonde bok om kvinnan och hennes ställning till och i fascismen, som utkom 1924, var också en stor framgång och gjorde henne ännu mera känd. Hennes nionde bok om kvinnan och hennes ställning till och i fascismen, som utkom 1926, var också en stor framgång och gjorde henne ännu mera känd. Hennes tionde bok om kvinnan och hennes ställning till och i fascismen, som utkom 1928, var också en stor framgång och gjorde henne ännu mera känd. Hennes elfte bok om kvinnan och hennes ställning till och i fascismen, som utkom 1930, var också en stor framgång och gjorde henne ännu mera känd. Hennes tolfte bok om kvinnan och hennes ställning till och i fascismen, som utkom 1932, var också en stor framgång och gjorde henne ännu mera känd.

Hon är också en av de mest kända och populära kvinnorna i Italien och har skrivit åtskilliga artiklar och böcker om kvinnan och hennes ställning till och i fascismen, som ha publicerats i flera tidningar och tidskrifter. Hennes första bok om kvinnan och hennes ställning till och i fascismen, som utkom 1910, var en stor framgång och gjorde henne omedelbart känd i hela Italien. Hennes andra bok om kvinnan och hennes ställning till och i fascismen, som utkom 1912, var också en stor framgång och gjorde henne ännu mera känd. Hennes tredje bok om kvinnan och hennes ställning till och i fascismen, som utkom 1914, var också en stor framgång och gjorde henne ännu mera känd. Hennes fjärde bok om kvinnan och hennes ställning till och i fascismen, som utkom 1916, var också en stor framgång och gjorde henne ännu mera känd. Hennes femte bok om kvinnan och hennes ställning till och i fascismen, som utkom 1918, var också en stor framgång och gjorde henne ännu mera känd. Hennes sjätte bok om kvinnan och hennes ställning till och i fascismen, som utkom 1920, var också en stor framgång och gjorde henne ännu mera känd. Hennes sjunde bok om kvinnan och hennes ställning till och i fascismen, som utkom 1922, var också en stor framgång och gjorde henne ännu mera känd. Hennes åttonde bok om kvinnan och hennes ställning till och i fascismen, som utkom 1924, var också en stor framgång och gjorde henne ännu mera känd. Hennes nionde bok om kvinnan och hennes ställning till och i fascismen, som utkom 1926, var också en stor framgång och gjorde henne ännu mera känd. Hennes tionde bok om kvinnan och hennes ställning till och i fascismen, som utkom 1928, var också en stor framgång och gjorde henne ännu mera känd. Hennes elfte bok om kvinnan och hennes ställning till och i fascismen, som utkom 1930, var också en stor framgång och gjorde henne ännu mera känd. Hennes tolfte bok om kvinnan och hennes ställning till och i fascismen, som utkom 1932, var också en stor framgång och gjorde henne ännu mera känd.

V.J:s utsände berättar om

PRINSESSAN MARIA OCH BRÖLLOPET

i London

KREUGER — den stora gåtan.

MAINAU — prakfulla bilder från de nygiftas hem.

Vecko-Journalen

3244 3e5 öh

"La Sarfatti", som hon populärt kallas, bor vid den breda och vackra Via Nomentana utanför Porta Pia, strax intill Mussolinis egen villa. Det är ett strålande vackert hem fru Sarfatti inrett åt sig där, i varje detalj präglat av hennes personliga, djupt kultiverade smak. Redan en snabb okulärbesiktning av hennes mottagningssalong är nog för att övertyga en om ägarinnans i ordets bästa bemärkelse aristokratiska kultur. Konstverken på väggarna vittna om hennes estetiska intresse, på ett av borden hittar man Dantes Divina Commedia, Paul Valerys Regards sur le monde actuel, Poscolos Lettere d'Amore och Wassermanns Christoph Columbus, der Don Quichote des Ozeans och på ett annat ligga högar av tidskrifter, och ur dessa reser sig en antik marmorrelief som ett vittnesbörd om att den kvinna som här residerar och som lever med i dagens och nuets liv intensivare än de flesta icke skurit av förbindelsen med de kulturens inspirerande källor som flöda från det klassiska Rom och Grekland genom tiderna ända ner till den dag som är.

Det ringer oupphörligen i telefonen, ty Margherita Sarfatti är nog Roms mest upptagna kvinna, men under pauserna mellan telefonsamtalen hinner hon berätta om sitt eget innehållsrika och sällsamma liv och ge svar på de frågor främlingen ställer till henne.

EN MODERN KVINNA OCH EN ZENTILDONNA FRÅN 1700-TALETS VENEDIG.

Margherita Grassini, såsom fru Sarfatti hette före sitt giftermål, tillhör en gammal förnäm venezíansk patricierfamilj. En äkta zentildonna från den sköna lagunstaden är hon skön som denna, charmerande som denna. Sjuttonhundratalets Europa svärmade lidelsefullt för Venedig, hetare och hungrigare än vad våra dagars amerikanska, engelska och germanska turister göra, och i fantasibilden av marmorpalatsernas och kanalernas karnevalsyra stad ingingo de rödblonda och blåögda venezianska zentildonne såsom ytterst viktiga beståndsdelar. Går man nu i Venedig, så undrar man vart i all världen dessa rödblonda och blåögda patricierdamer, som med ett ögonkast kunde locka värdiga och sirliga ambassadörer från påvar och kejsare till att bli serenadsjungande Pierrots, tagit vägen. En av dem hittar man i vart fall i villan med adressen Via Nomentana 299, Rom. När man sitter där och betraktar Margherita Sarfatti så överraskar man sig med att konstatera, att denna moderna kvinna med hjälp av en mästare av sax och tråd hastigt och lustigt skulle kunna förvandla sig till en zentildonna från krinolinens dansande Venedig, och man tycker sig i henne känna igen den sköna dam, som Pietro Longhi förevigat i sin utsökta lilla tids-

Inga dryckspengar på Hotell Örnen i Göteborg, men man kan ändå få ett bra rum fr. kr. 3: —. Hotell Örnen är bel. vid den lugna Lorensbergsgat., har det bullerfriaste läge i staden. 40 nyrenov. rum, god betjäning, badr. etc. Kan med nöje rekommenderas. Tel. 60979.
(Annons) 20175 1 fr



Margherita Sarfatti.

(Fotografien åtföljd av denna dedikation: "Ad Agne Hamrin, con cordiali sensi di ammirazione e di simpatia per la sua bellissima patria, la magica Svezia." — "Till Agne Hamrin med hjärtliga känslor av beundran och sympati för hans underbart vackra hemland, det förtrollande Sverige. Margherita Sarfatti." — Fru Sarfatti har ett par gången besökt vårt land.)

lo d'Italia, som f. ö. ännu består, så följde Margherita Sarfatti med in i det nya Milanobladets små trånga och fattiga redaktionslokaler, och tillsammans med den nyomvände nationalisthövdingen och hans övriga medhjälpare i tidningsarbetet kämpade den unga venezianskan för de idéer, som så småningom utkristalliserade sig i fascismens ideologi, och i kompanjonskap med den blivande diktatorn startade hon den politiska tidskriften Gerarchia, vars redaktör hon alltjämt är.

Men politiken har inte alltid och knappast ens huvudsakligen fångat Margherita Sarfattis intresse och tagit hennes tid i anspråk. Konsten och litteraturen ha varit och äro hennes speciella intresseområden. Hon har själv framträtt som författarinna, och i hennes produktion lägger man särskilt märke till den numera världsbekanta monografien över bygden, där prästerna ha en viss politisk betydelse, detta inflytande gör sig gällande för kvinnornas del. Saken är nämligen den, att den italienska kvinnan icke har något politiskt intresse.

Det är familjen som är centrum i hennes liv, och när hon intresserar sig för någonting vid sidan av denna — jag talar nu inte om det nödtvungna förvärvsarbetet, som oftast känns som motsatsen till eftersträvansvärt — så är det för socialt och filantropiskt arbete, inte för politik. De få italienska kvinnor, som verkligen ha politiskt intresse, äro de undantag som bekräfta regeln.

MUSSOLINIS UPPFATTNING AV KVINNAN.

Fascismens uppfattning av kvinnan och hennes uppgifter i det moderna samhället? Fascismen lägger stor vikt på det mellan de båda könens verksamhetsfält. Men han konstaterar samtidigt, att det alltid varit män, som stått i spetsen för mänsklighetens utveckling.

I sin monografi över il Duce kommer fru Sarfatti för övrigt in även på detta område och förklarar bl. a., att även om Mussolini med stor generositet givit kvinnan vissa rättigheter, "så är hon likväl alltid för denne condottiär från Romagna, med hans manliga egoism, den sköna varelse vars uppgift är att behaga", och hon berättar, att diktatorn vid ett tillfälle under en konversation med en lady M., en engelsk feminist, utropade: "Detta tillbedjansvärda väsendes främsta rättighet är att behaga!" "Med de åsikterna skulle ni inte göra lycka i England", riposterade ladyn, varpå svaret kom: "Det vore synd om världen, om vi män inte funne vila och vederkvickelse hos kvinnan".

FASCISMEN HAR GJORT ITALIENSKAN STARKARE, BESLUTSAMMARE OCH MODIGARE.

— Kan man tala om att det ännu utbildat sig en bestämd fascistisk kvinnotyp, så som man kan konstatera förekomsten av t. ex. den "typiska sovjetryska kommunistkvinnan"?

— Inte på samma sätt, men man kan likväl inte undgå att observera en viss förändring av de italienska kvinnor som uppfostrats av fascismen. Den fascistiska uppfostran inom de existerande kvinnliga organisationerna har gjort kvinnan fysiskt starkare och moraliskt beslutsammare och modigare, och den patriotism och det intresse för socialt arbete som numera finns hos många italienska kvinnor är också ett resultat av fascismens målmedvetna inflytande på dem. Över huvud taget kan man säga, att kvinnan i det fascistiska Italien är bättre beredd för livets kamp än hon var tidigare.

Den i fascismens arbete aktivt deltagande kvinnan finner man i alla samhällsklasser, men mest i medelklassen. Även många av aristokratiens kvinnor göra emellertid vad på dem ankommer, och inte heller arbetarkvinnorna draga sig undan, då ju särskilt de ha direkta stora fördelar av särskilt det socialpolitiska arbete fascismen utför.

Hur jag själv blev fascist? Det var kriget som gjorde mig till fascist, på samma sätt som skedde med Mussolini och många andra. Det är för övrigt oriktigt att säga, att vi brutit med vår tidigare socialistiska åskådning. Vi ha blott dragit konsekvenserna av densamma, och gör man det blir resultatet fascismen. Socialismen har förverkligats i fascismen, vilket icke är någon tillfällighet utan, som jag nämnde, en logisk följd.

FOLKETS DISCIPLINERING FASCISMENS VÄRDEFULLASTE VERK.

Det värdefullaste den italienska fascismen hittills uträttat är enligt min mening den disciplinering av folket som den åstadkommit och som var en nödvändighet, och vid sidan av denna nya fascistiska disciplin ter sig för mig korporativismen som den betydelsefullaste av de av våra idéer som förverkligats.

31

(1

Jönköping Posten

Jönköping
18 marzo 32

Margherita Sarfatti
(l'amica e collaboratrice di Mussolini negli ~~anni della~~ lotta)
racconta nella seguente intervista della donna italiana
e della sua posizione di fronte ~~verso~~ ~~a~~ al Fascismo)
(di Agne Hamrin).

In una serie di articoli Agne Hamrin rivela il risultato di una parte degli studi sul Fascismo italiano che egli fece durante il suo soggiorno in Italia nell'anno passato. L'inizio della serie si fa con una descrizione della posizione della donna italiana di fronte ~~verso~~ ~~a~~ al Fascismo in seguito ad un'intervista con Margherita Sarfatti. Negli articoli susseguenti che saranno pubblicati prossimamente, si parlerà delle Organizzazioni giovanili del Fascismo e dei suoi principi educativi, dell'interessante organizzazione del Dopolavoro e della politica agraria del Fascismo.

E' caratteristico che appena uno dei nomi delle donne fasciste sia stato conosciuto al di là del confine italiano. Se si ~~vuole~~ ~~intraprende~~ vuole dedicare al compito di fare degli studi sul Fascismo italiano, si dovrà, però, per poter farne un esposto il più completo possibile, esaminare il suo lavoro sociale politico e proprio in quel campo si incontrano molte donne energiche, intelligenti e altruiste, ma è, quasi senza eccezione, un lavoro silenzioso che eseguiscono, e le parole di ringraziamento

rivoltele dai loro protettori, non giungono attraverso le alte mura delle Alpi. Quasi l'unica donna del Fascismo italiano, il cui nome si incontra ogni tanto anche sui giornali non italiani, è Margherita G. Sarfatti. Ella, per altro vale anche assai, e colui che deve scrivere la storia del Fascismo italiano più difficilmente evitare di parlare della sua importanza per esso.

=La Sarfatti= come la chiama il popolo, abita nella bella e larga via Nomentana, fuori Porta Pia assai vicino alla villa di Mussolini. E' una abitazione bellissima che la Signora Sarfatti si è allestita, in ogni particolare rivela il suo gusto personale di alta coltura. Le opere d'arte delle pareti Con un rapido sguardo nel suo salotto da ricevere è sufficiente per convincersi della coltura aristocratica, nel senso più alto della parola. Le opere d'arte alle pareti rendono conto del suo interesse estetico; su uno dei tavolini si vede la Divina Commedia, Regards sur le monde actuel di Paolo Valery, & Lettere d'amore di Foscolo. e Cristoforo Colombo di Vassermann e su un altro innumerevoli riviste ed in mezzo ad essi si innalza un antico cilicio un guanto quale testimonio che la donna che qui risiede e che vive la vita del giorno e dell'attualità in modo più intenso che la maggior parte degli altri, non fugge i rapporti con le fonti ispiranti della coltura che dalla Roma classica

e dalla Grecia attraverso i tempi fino al giorno d'oggi.

Incessantemente il telefono squilla, perchè Margherita Sarfatti è la donna più occupata di Roma, ma nelle pause fra uno squillo e l'altro essa riesce a parlare della sua intrinseca e singolare vita intrinseca e straniera e di rispondere alle domande rivoltele dallo straniero.

Una donna moderna ed una Gentildonna del 1700 di Venezia.

Margherita Grassini come si chiamava la Signora Sarfatti prima del suo matrimonio, appartiene ad una vecchia famiglia patrizia di Venezia. E' una vera gentildonna della bella città delle lagune, ed è bella ed incantevole come la sua città. Il 1700 europeo settecentesco era entusiasta ammirato di Venezia e nei quadri fantastici dei palaggi di marmo e nella città dei canali riempita delle baccanali di carnevale le gentildonne bionde fulve coi occhi azzurri avevano facevano parte assai importante. Coloro che visitano Venezia si meravigliano di non incontrare più queste belle dame patrizie che, con un colpo d'occhio avevano la forza di attirare ambasciatori di Papi e di Imperatori e di farne che per loro diventavano dei "Pierrot" che facevano loro delle serenate. Una di queste belle dame si incontra ad ogni modo nella villa, via Nomentana 299, Roma). Guardando Contemplando Margherita Sarfatti, si constà con sorpresa che questa donna moderna, coll'aiuto di un maestro delle forbici e del filo potrebbe cambiarsi

rapidamente e giaramente in ma gentildonna
dal tempo ~~della Venezia~~ delle dame in ~~della~~ crinolina ~~e dei~~
di Venezia e si crede di riconoscere in lei la
bella dama che Pietro Longhi rese immortale
~~col suo~~ nel suo bel quadro = La Balle = nell'accademia di
Venezia. Così ~~si~~ si ~~immagina~~ immagina, deve essere
stato ~~la immagine~~ l'aspetto della ~~viaggiata~~ viaggiata ed ammirata dama
patrizia di Venezia.

Si asserisce che Margherita Sarfatti abbia
avuto molta importanza per la carriera
di Mussolini.

~~Di~~ Venezia Margherita Grassini passò
dunque i suoi primi anni e già durante
il periodo di scuola ella attirava l'attenzione
a causa del suo ingegno vivace ed il suo
talento letterario che molto presto cominciò
~~a spiegare~~ cominciò ad esplicare. Ma un grande avvenimento nella sua
vita fu quello del giorno in cui la bella
~~ed~~ distinta dama patrizia di Venezia manifestò
le sue opinioni radicali politiche aderendo
al partito socialista dei lavoratori. Fu più di
una sensazione, fu uno scandalo. La giovane
signorina Grassini sposò un avvocato e si
trasferì con lui a Milano. Colà ebbe contatto
con un giovane redattore ed agitatore radicale che si chiamava
Benito Mussolini. Da quel momento i due giovani ~~proseguirono~~
proseguirono come fedeli collaboratori attraverso i duri anni
di lotta, fino al raggiungimento delle cime del
potere e dell'onore. Si asserisce che Margherita
Sarfatti abbia avuto molta importanza per la
carriera di Mussolini. Ella stessa sostiene,

e non ha torto, che un genio che è di un'energia della misura da cui dispone Mussolini, si sarebbe fatto ~~la sua~~ strada, ma ciò non esclude che la ~~sua~~ influenza che ella esercitava sul Duce sia stata senza importanza. Quando Mussolini, nel 1914, dopo aver col proprio partito, iniziato il suo giornale, il Popolo d'Italia, Margherita Sarfatti entrò a fare parte del giornale milanese con i suoi nuovi locali di redazione ed unitamente al nuovo capo nazionalista convertito ed il resto dei suoi collaboratori giornalisti la giovane veneziana lottava per le idee che gradualmente si cristallizzavano nella ideologia del Fascismo ed in compagnia col futuro Dittatore ella iniziò la rivista politica = Gerarchia = di cui ~~redattrice~~ è rimasta fino ad oggi redattrice.

~~Non solo~~ La politica sola non ha incontrato l'interesse principale di Margherita Sarfatti ed ha assorbito il suo tempo. L'arte e la letteratura sono stati e sono tutt'ora il campo del suo interesse ~~speciale~~ particolare. Ella si è presentata come scrittrice e fra i suoi scritti si nota particolarmente la sua monografia, ora famosa ~~nota~~ nel mondo intero su Mussolini. = La Milizia femminile in Francia =, La fiaccola accesa = fanno parte dei suoi scritti più noti. I suoi ultimi prodotti letterari sono dei romanzi. Come critica d'arte la Signora Sarfatti ha molta importanza, particolarmente per la giovane ~~giovane~~ arte italiana, specie non compresa e fraintesa ed ella ha lanciato

più di un artista che ora conta fra i migliori dell'Italia. Fu opera sua l'Unione degli artisti italiani 900, che non soltanto fu l'espressione di una determinata tendenza estetica, ma una sintesi delle forze che aspiravano al rinnovo dell'arte italiana.

La Donna italiana non ha interesse per la politica.

Si può affermare che per la donna italiana la famiglia ha più valore di più che negli altri paese, dice la Sarfatti, intrattenendosi sull'argomento: donna e fascismo. La vita di famiglia è assai sviluppata in Italia, continua la scrittrice, e rimane tale, malgrado gli sforzi moderni per indebolirla. La donna italiana, generalmente educata sotto l'influenza della Chiesa, ne riceve l'impronta. Volendo caratterizzare la donna italiana, bisognerebbe dire che essa è bigotta. L'influenza del prete non ha, però, importanza sullo sviluppo sociale della donna, se è lecito esprimersi così, e neppure si può affermare che, in campagna dove i preti hanno una determinata importanza politica, le donne subiscano la loro influenza. Le poche donne italiane che veramente si interessano per la politica, formano le eccezioni alla regola.

Il Concetto di Mussolini sulla Donna.

Ecco il concetto sulla donna e sui suoi compiti nella Società moderna. Il Fascismo di grande importanza ai suoi compiti che furono sempre

il centro della vita femminile italiana: la famiglia e la casa. Qui, così ritiene il Fascismo, è il campo naturale della donna e qui essa può dare il meglio ed il maggiore rendimento. Il Fascismo, però, desidera anche educare la donna italiana per farne un membro responsabile della Società umana, e perciò, essa può, anche fuori della sua casa, eseguire lavoro utile e buono. Il compito principale dei Fasci femminili consiste perciò nell'assistenza sociale, cioè, nel soccorso sociale nelle sue diverse espressioni. La politica stessa invece non si adatta alla donna, così afferma il Fascismo, ed anche se Mussolini non ostacola la partecipazione della donna alla politica stessa, egli non la incoraggia a tale impresa.

L'opinione di Mussolini sulla donna è del resto quella che essa non è inferiore all'uomo, ma che non bisogna abbattere le mura che la natura innalzò per separare le sfere di attività dei due sessi. Il Duce constà contemporaneamente che sono stati sempre gli uomini che si sono trovati a capo dello sviluppo della umanità.

Nella sua monografia sul Duce, la Signora Sarfatti accenna anche a questo argomento dicendo che, seppure Mussolini abbia concesso con grande generosità alle donne determinati diritti, egli è sempre del parere espresso da un consigliere romagnolo, che nel regime maschile, il compito delle donne è quello di piacere agli uomini e ella rende consapevole che il Dittatore

in occasione di una conversazione con una Lady M, femminista inglese, esclamò: = Il diritto maggiore di questa creatura adorabile è quello di piacere = = Con questo parere Ella non avrebbe fortuna in Inghilterra = ~~ribatté~~ Replicò la = Lady = ed ebbe la risposta: = Sarebbe un delitto per il mondo, se noi uomini non potessimo riposarci e ricrearci presso la donna. =

Il Fascismo ha rinforzato la donna italiana rendendola più energica e coraggiosa.

= Si può parlare della formazione di un determinato tipo femminile fascista analogo alla ~~fatta~~ creazione di quello femminile della Russia dei Sovietti. =

= Non nel modo medesimo, ma non si può, nonostante ciò, fare a meno di osservare un certo ~~cambiamento~~ avvicinamento (riprodottosi) nelle donne italiane educate dal Fascismo. L'educazione fascista delle organizzazioni femminili ha reso la donna fisicamente più resistente ~~moralmente~~ e ~~fisicamente~~ e moralmente più energica e coraggiosa, ed il patriottismo e l'interesse per il compito sociale che ora si manifesta in molte donne italiane è anche il risultato dell'influenza fascista ~~suscitata~~ esercitata dalle sue ~~idee~~ direttive sulle classi.

Complessivamente si può affermare che la donna dell'Italia fascista è meglio preparata per la lotta della vita che nei tempi precedenti al Fascismo.

La donna che partecipa attivamente ai compiti del Fascismo, ~~appartiene~~ proviene da tutte le classi della Società umana, ma in parte maggiore

dalla classe media. Vi partecipano pure le donne dell'aristocrazia ed anche la donna del popolo non si rifiuta ~~dal lavoro~~, essendo consapevole ~~che è quella propria classe~~ ~~sono~~ che ~~ne~~ ~~derivano~~ i risultato ~~vantaggi diretti~~ delle fatiche social-politiche del Fascismo giovano maggiormente alla propria classe.

=Come diventai fascista.? Fu la guerra che mi fece fascista ~~ed~~ analogamente a Mussolini e tanti altri. Però, non ~~è~~ corrisponde alla realtà, di asserire che noi abbiamo rotto con le nostre opinioni socialiste precedenti abbiamo fatto le loro conseguenze e facendo così il risultato ~~è~~ è stato il Fascismo. Il Socialismo ha fatto nascere ~~realizzato~~ il Fascismo, e ciò non rappresenta un caso fortuito, ma una conseguenza logica.

La Disciplina della Popolazione

~~Il concetto~~ rappresenta l'opera più preziosa del Fascismo ~~è l'opera~~ più apprezzabile eseguita fino ad ora dal Fascismo italiano è, secondo il mio parere, la disciplina della popolazione ~~raggiunta~~ che era una necessità ed accanto ad essa metto il rispetto delle convinzioni che rappresenta ~~quale~~ l'idea di una delle nostre ~~colpe~~ idee più importanti. ~~la realizzazione più importante di tutte quelle da noi~~

~~Il diritto~~ I principi del Fascismo italiano sono universali; ma la ~~loro~~ realizzazione delle sue idee negli altri paesi non è, nè possibile nè desiderabile. Sostengo, però, che ~~de~~ nuovi concetti del Fascismo sullo Stato ~~devono~~ ~~comprendere~~ sono tali da ~~dover~~ ~~diventare~~ farsi strada

dappertutto ed ~~io~~ ~~sono~~ persuasa che, ~~se~~ essi guadagneranno terreno, (ed a ciò accennano già vari sintomi) perché uno Stato forte nella democrazia, ~~molto~~ provvisto dal Parlamentarismo, è una impossibilità. =

E' la donna più rappresentativa dell'Italia fascista che comunica le sue idee, della cui ginestra ella, certamente è persuasa e che ha ~~per le strade~~ difeso apertamente, più di una volta, ~~ha preso~~ coll'intenzione leale del combattente di ferire e di uccidere — o forse per dimostrare agli oppositori che è nel suo interesse proprio di cambiare la posizione — ma si cerca invano in questa donna con la più colta esperienza della vita, l'ira inesperta e senza scopo ~~inesperta~~ nei riguardi dei nemici. Ciò non è uno dei minori fascini di Margherita Sarfatti; la gentildonna veneziana e fascista, della vita, ed ~~che vive di~~ una vita intensiva.

DONNE DEL TEMPO NOSTRO

Margherita Sarfatti

Intelletto multiforme e scintillante, anima aperta a tutte le manifestazioni della bellezza, essa è anche tra i critici d'arte più attivi ed animosi. Il suo libro: « Storia della pittura moderna » Paolo Cremonese: editore — Roma 1930 mette in luce i veri valori delle arti plastiche e non solo i moderni valori italiani, ma anche spagnuoli, francesi, russi, polacchi, svizzeri, belgi, olandesi e giapponesi, collegando così, le varie tendenze, per farle quasi convergere in una unica tensione verso la ricerca di una bellezza e di una verità che non ha mai fine: l'Arte.

Ed è per questo suo culto profondo dell'arte che la Sarfatti iniziò, sul « Popolo d'Italia » le più belle battaglie a favore della corrente d'avanguardia che tanto contribuì al rinnovamento spirituale italiano, e valse ad imporre e a porre in luce quei giovani artisti che, oggi, con opere mature e profonde, segnano una nuova via all'arte italiana. Essa fondò il primo audacissimo gruppo del '900 che tante polemiche, niente affatto cavalleresche, suscitò contro la ardente innovatrice delle arti plastiche; innovatrice nel più alto senso della parola perchè seppe ridare ossigeno alla statica tradizione e le impedì, con l'immissione di genialità vive e costruttive, di mummificarsi e decadere.

« Il novecento italiano non va, quindi considerato come l'espressione di una semplice nuova tendenza, ma come la sintesi di tutti gli sforzi rinnovatori dell'arte nostra, come la somma di tutti i valori che si sono andati formando nel dopoguerra, dopo un periodo di stasi che sembrava insormontabile ».

Questa vigile, dinamica e completa anima femminile ha saputo radunare intorno a sè quei giovani artisti misconosciuti o derisi dai vecchi lambiccatori di tele e di creta, freddi conservatori, a cui l'Arte non ha mai sorriso e non potrà mai sorridere. Se questa sana ventata d'arte rinnovatrice, non entrava a spazzar via la cosidetta arte ufficiale, avrebbero imperato la faciloneria pigra, il più fiacco mercantilismo. Il mestierantismo scialbo avrebbe immobilizzato, chi sa per quanto tempo, la bella vitalità dei nostri sani e vigorati artisti, costretti all'inazione ed anche alla fame. Gloria, dunque a donna Margherita Sarfatti, fiamma viva di ogni opera feconda di bene in tutti i campi dell'attività ascenzionale italiana.

Per ritornare al movimento novecentista, di cui si è tanto scritto però e contro, mi è grato parlarne ora che la gazzarra si è un po' calmata, per affermare che *mai* una parola così giovane e fervida di significato, dava a supporre le discusioni animatissime che ha suscitato.

Questo gruppo di artisti di avanguardia, radunato da Margherita Sarfatti, ha rivoluzionato le idee del pubblico e della critica e perciò chi non era all'altezza di comprendere, si scatenava contro. Chi più si dimostravano contrari erano coloro i quali, « arrivati » con la loro arte stereotipata, vedevan pericolare la loro posizione ritenuta salda fino allora. Ma chi ha fatto più confusione, in questa corsa degli artisti verso nuove emozioni plastiche e nuovi orizzonti, sono stati i critici, che, divisi in due schiere, si sono scagliati, gli uni, contro le idee novatrici facendo un'insalata tra futuristi e novecentisti, e gli altri, incoscientemente entusiasti, hanno innalzato, senza discernimento, tutto ciò che poteva sembrare, superficialmente, nuovo. Perciò son nati equivoci che danneggiarono non poco i veri « novatori » che han goisticamente oziose della sola estetica, ma all'ignavia compiacente di coloro che vedono solo l'armonia dell'opera d'arte, essa lancia il monito: il godimento che viene al pubblcio intelligente, da un'opera d'arte, è spesso frutto di tragedia, di tormento, di dolore terribile; cerchiamo, quindi, di far risplendere il sole anche nell'animo dell'artista. Anima generosa, dunque, che vibra di quel sincero amore per l'umanità che la fece entrare, giovanissima, anzi adolescente, nelle file del più attivo socialismo, del quale conserva, dentro il cuore, la fiamma più ardente e pura di bene.

Oratrice convinta e convincente nei momenti decisivi della vita italiana, seppe strappare lagrime ed applausi fraterni, nel 1915, subito dopo la nostra dichiarazione di guerra, parlando del martirio eroico di Miss Cavell, l'audace, piccola donna franco-belga, che affrontò santamente la fucilazione per l'amore di Patria. Più tardi, nel 1927, nella più grande ed apprezzata università di Berlino, improvvisò, in lingua tedesca, un chiaro convincente discorso, su « Le fonti dell'Arte moderna » suggestionando il folto pubblico per un'ora e mezza, con la suadente e forte parola, densa di cultura e chiara modernità.

E in quegli anni di affermazione gradatamente sempre maggiore, in ogni campo, della Nazione italiana, Margherita Sarfatti, tenne discorsi in altre città della Germania che voleva sapere tante cose sulla nostra rinascita, e parlò anche ad Amsterdam ed in varie metropoli dell'America del Sud, ove (si può dire con certezza) fu la prima volontaria e convincente ambasciatrice dell'Idea Fascista asttraverso l'Arte.

La Francia, nel 1924, insignì Margherita Sarfatti della croce della Legion d'onore, come presidente della giuria d'arte italiana e come vice-presidente della giuria internazionale dell'Esposizione di arte decorativa. La Svezia le accordò la medaglia d'oro del Vasa, ma donna Margherita porta, con fierezza, l'insegna del Fascio, cara al suo cuore, e la medaglia della Marcia su Roma, di cui ella visse prima la trepida vigilia, e, dopo, la superba affermazione.

Dirige, da ben 14 anni, la rivista « Gerarchia » di cui è fondatore Benito Mussolini, rivista politico-sociale, alla quale collaborano i più bei nomi italiani e in cui si fa la recensione accuratamente originale e viva, di tutte le opere straniere politico-sociali. « Gerarchia » è la più viva, la più necessaria e la più importante delle riviste italiane perchè, oltre ad essere personalmente ispirata, redatta e controllata da Margherita Sarfatti, contiene articoli del Duce che, con attività miracolosa davvero, riesce a fare, della sua giornata, un crogiolo fattivo che consta, per Lui, di 100 ore intense creative, e queste sue creazioni irradiano la luce, non solo in Italia, ma su tutto il mondo civile.

Come donna istintivamente politica, la Sarfatti ha ben compreso che l'autonomia dello Stato è illimitata e che la sfera culturale è una delle più potenti molle che servono ad innalzare o ad esautorare le masse dei cittadini ed è perciò che in tutte le sue opere-azioni, questa nobilissima scrittrice lende a riunire le virtù religiose e civili, o se non proprio a farne una compatta unità, a non renderle contrastanti fra loro. Lamentandosi nel romanzo « Il Palazzone » (1) nelle cui pagine drammatiche si agitano tutti i più elementari e complessi sentimenti, la Sarfatti ha voluto inquadrare gli avvenimenti nell'atmosfera del decennale, mentre gli avvenimenti che dere, non è altro che sfacciatissima messa in scena del « sex appeal » come nella maggior parte dei romanzi femminili moderni, in cui le cosidette « anime nude » delle autrici, dovrebbero esser caritatevolmente coperte, per l'igiene sociale. Nel « Palazzone » niente di paradossale, ma tutto vi è semplice, vivo, in una perfetta unità d'arte, di poesia e d'amore senza francesismi e americanismi.

Quando noi vediamo agire, vivere, creare come la Sarfatti, noi crediamo alla personalità femminile, alla genialità eclettica della donna che comprende la divinazione, nonchè la divina virtù della pazienza.

Ecco veramente un caso evidente di donna superiore, lottatrice, scrittrice politica e poeta, madre d'Eroe, e pur sempre vestita della più gentile femminilità, che si è conquistata, con il suo vasto ingegno e con l'animo forte e signorile, restando sposa e madre, il diritto di giudicare nomini e cose con grande ed ascoltata nobiltà. Ben lungi, quindi dall'arido femminismo nordico che voleva introdursi anche in Italia, ma che è assurdo nei suoi principii: Ogni donna è la sposa, la figlia di un uomo, e non può dunque, come sposa, figlia, sorella o madre restare nemica dinanzi all'uomo. Eppoi le *vere* donne, senza bisogno di associazioni, di « clubs » ecc, per difendere se stesse, o per farsi valere, trovano sempre la giusta via senza ridicolizzarsi maschialmente.

Nella rivista « Gerarchia » di cui è fondatore il Duce, ma direttrice effettiva la « Sarfatti » si agitano i problemi più interessanti dell'umanità, quali le questioni economiche mondiali, le evoluzioni delle razze, le ascese e gli errori delle decadenti civiltà, nonchè i quesiti di convergenza e armonia fra teologia e scienza, oppure il dualismo storico creato dall'intransigenza della Chiesa Cattolica. Tutte cose queste, che insieme all'Arte e alla Poesia, sono il nutrimento mentale e spirituale di Margherita Sarfatti. Ma il suo grande amore, oltre quello della famiglia, è la Patria che essa continuamente onora con l'ingegno e le azioni. Ma il suo patriottismo non è negativo o diffidente riguardo all'estero, poichè la nostra scrittrice sa che se l'Italia Fascista lavora per sè, per il suo primato spirituale nel mondo, è anche vero che esso si evolve e lavora per tutta l'umanità, che mai, come oggi, ha bisogno d'essere aiutata ed illuminata.

Figura completa, rappresentativa, Margherita Sarfatti, tra i ricordi della sua vita intensa, e nell'avvicendarsi dei fatti storici attuali, lavora sempre con passione, ed alle opere citate, si aggiungeranno presto due volumi che interesseranno il pubblico dei poeti e degli artisti: « Il Canzoniere del mare » e uno studio originale del pittore Ranzoni inquadrato nel tanto discusso « 800 ».

E, in attesa delle canzoni del mare, per rendere meglio, il cuore e l'anima forte, di questa Madre artista, di questa mente regale, di questa italianissima donna, vera camerata per tutti i veri fascisti, mamma adorata dal Suo Amedeo serio e paterno nella sua chiusa e buona gravità, che chiama « piccola » la bionda-ricciuta sorellina Fiammetta « guancirosata e occhinera » di recente sposina d'un aristocratico lavoratore del Regime, voglio qui trascrivere la poesia-anima, sgorgata dal cuore di Mamma, per l'Eroe giovinetto Roberto, che splende nell'azzurrità della gloria d'Italia, stella vivida, per l'eternità:

"L'onor di morire,,

vatrici facendo un'insalata tra futuristi e novecentisti, e gli altri, incosciente-mente entusiasti, hanno innalzato, senza discernimento, tutto ciò che poteva sembrare, superficialmente, nuovo. Perciò son nati equivoci che danneggiarono non poco i veri « novatori » che han creato opere durature nel '900.

I critici, dunque, invece di occuparsi della nuova tendenza artistica, han creato un « clan » di beghe personali, e hanno dimenticato che era doveroso inchinarsi al coraggio di una donna intelligentissima, che, ben lungi dal voler monopolizzare il mercato artistico, ha voluto dare un colpo d'ala alla vita della arte italiana, ha voluto che su i mercati esteri si rendesse onore alle opere di giovani meritevoli di plauso, anche per rompere la macabra consuetudine di riconoscere i veri valori, quando vengono stroncati dalla morte; essa ha reso possibile, all'Arte attuale (arte con l'A. maiuscola) di ricevere il riconoscimento materiale e morale prima dei soliti discorsi funebri.

Intanto è utile affermare che oggi, a selezione fatta, il gruppo del '900 raccoglie i migliori artisti italiani; le loro opere, sempre per mezzo di Margherita Sarfatti, sono apprezzate e, quel che più conta, acquistate ad alti prezzi nelle esposizioni dell'estero.

Molte sono le pubblicazioni della Sarfatti oltre « Dux » e « Storia della Pittura Moderna ». Tra esse bisogna ricordare: « La milizia femminile in Francia », « La fiaccola accesa », « Segni, colori e luci » senza contare le monografie sui principali artisti italiani e stranieri di cui è profonda studiosa e conoscitrice; il bel libro: « Tunisiaca » edito dal Mondadori, quadro politico di quella regione africana, che il sudore di tanti italiani ha reso bella e feconda. E tutti gli articoli del « Popolo d'Italia » che da soli potrebbero formare la gloria della scrittrice nostra; gli articoli, su riviste importanti quali « Architettura, Arte e Simbolo alla Mostra del Fascismo », « La Arte ed il Fascismo » ecc. ecc., tutti scritti che dimostrano la cultura, la sensibilità, ma, sopratutto, la genialità viva della nostra scrittrice ed ispiratrice di bellezza. Ricordo d'aver letto sul « Popolo d'Italia » un articolo sul « Tintoretto » che mi fece una grande impressione per l'originalità ed il lirismo coloristico, con il quale, l'Illustre Signora, ci rivelava le più segrete luci, il colore, la forma, i volumi plastici di questo personalissimo artista che nessun critico aveva affrontato con tale amore e conoscenza viva dell'Arte. Margherita Sarfatti non si abbandona mai alle gioie e non renderle contrastanti fra loro. Cimentandosi nel romanzo « Il Palazzone » (1) nelle cui pagine drammatiche si agitano tutti i più elementari e complessi sentimenti, la Sarfatti ha voluto inquadrare gli avvenimenti nell'atmosfera del decennale, mentre gli avvenimenti che si concludono, si sente che nacquero dal periodo prebellico, quando ancora era lungi il rosso orizzonte della guerra mondiale.

Romanzo di attualità storica, che, da origini calme di una vita patriarcale, sale, gradatamente, nel groviglio rovente di passioni, verso le fiamme della guerra e del patriottismo. Nel « Palazzone » l'Autrice parla dell'amore come essa sa intenderlo e cioè: l'amore deve lasciare ad ognuno il suo valore nella vita, poichè esso solo è fatto d'individualità. Romanzo d'anime, dunque, ma anche sociale e politico al quale, sopratutto, si uniscono elementi nuovi: il Fascismo e la sua originale concezione della vita, tesa verso una reale evoluzione ed un sano progetto economico-morale. Pagine di alto valore stilistico e di idee forti, nelle quali la realtà è intimamente legata ad una poesia commossa e sensibile a tutti, specialmente alle nuove generazioni mussoliniane. Il valore intrinseco di questo romanzo è la grande sincerità che da esso spira; poichè non v'è l'apparenza ipocrita di quella sincerità che, per coloro che sanno comprendere, vogliono dire la verità, la propria anima, sgorgata dal cuore di Mamma, per l'Eroe giovinetto Roberto, che splende nell'azzurrità della gloria d'Italia, stella vivida, per l'eternità:

"L'onor di morire,,

Così alte le stelle,
quella notte, nel cielo d'Italia;
così alto il silenzio,
quella notte, sui campi e sui monti;
così forti martellavan
le voci d'angoscia nei cuori:
il nemico è alle porte,
il nemico, è già qui.

Tu fissavi le stelle nel cielo,
ascoltavi il silenzio
brulicante di germi,
nei piani e sui monti d'Italia:
« Combattere, mamma, e morire.
Mamma, mamma, l'onor di morire! »
O mio figlio bellissimo e forte,
o tu biondo, o tu dolce,
o tu fiore del cuore materno,
or sei morto sui monti:
sopra i monti d'Italia,
conquistasti l'onor di morire.

Così nell'aureola d'oro di questa Madre-Artista, splende la santità d'una luce vivida che molte madri, nel mondo, portano fieramente accorate: La gloria del Figlio.

ORAZIA BELSITO PRINI

(1) Mondadori - Milano.

Cerini, sigari e sigarette, Signori!

Sere fa si è svolto al Teatro Manzoni a Milano il trionfale veglione dei giornalisti tra la più gaia e schietta vivacità.

Erano presenti oltre al numeroso pubblico, Gino Rocca, Josephine Baker, Angelo Musco, Dina Galli, Tatiana Pavlova, Armando Falconi, Gigi Lanfranconi ecc. Poco prima della mezzanotte una scenetta piuttosto piccante ha attirato l'attenzione di tutti i presenti.

Volendo dare principio alla serie di giuochi che hanno animato la bella serata il direttore di sala s'è rivolto al pubblico tutto gridando:

— I signori cavalieri sono pregati di sgombrare momentaneamente la sala!

E infatti tutti i cavalieri sfollano ben presto ma uno solo, ben noto infine perchè non è altri che il famoso Armando Falconi, rimane imperterrito tra quel mondo muliebre.

— Anche lei, signore, deve favorire di allontanarsi un momento — fa il direttore accennando all'intruso.

— E io non mi muovo di qui — ribatte Armando.

— Non si muove di qui? E non è un cavaliere come un altro per non muoversi?

— No!

— No? E cosa è allora...

— Io? Lo volete proprio sapere? Io non sono cavaliere... sono commendatore.

E fugge via tra l'ilarità dei presenti.

* * *

La compagnia Za Bum n. 10 rappresenterà al Teatro Quirino di Roma la nuova rivista di Falconi e Biancoli intitolata « Naso, nasino, nasello ». Stando al sommato valore del titolo il pubblico dovrà rimanere con un «palmo di naso».

* * *

A Madrid un celebre torero ha ucciso, con tre colpi di rivoltella la moglie infedele. Il fatto ha suscitato grandissima impressione perchè l'idolo delle arene non aveva mai reagito così violentemente contro « un paio di corna ».

A. VINCENZO CORRIERI

LEGGASI A TERGO

N. 146

L'ECO DELLA STAMPA
UFFICIO DI RITAGLI DA GIORNALI E RIVISTE
FONDATO NEL 1901
(C. P. E. Milano N. 77394)

Direttore UMBERTO FRUGIUELE

Via Giuseppe Compagnoni, 28
MILANO (4/36)
TELEFONO N. 53-335

Corrispon.: CASELLA POSTALE 918 – Telegram.: ECO STAMPA

Corrispondenti in tutte le principali Città del Mondo

LEGGASI A TERGO

L'Occhio del Mondo
MAR. 1934
Roma

Conversando con MARGHERITA SARFATTI

Sicura di rendere un gran favore ai lettori ed alle lettrici di questa simpatica e diffusa rivista, ho chiesto una intervista a Margherita Sarfatti.

— Siete sempre su la linea dell'arte moderna? Preciso su la linea alla quale, voi, in Italia, avete portato la vostra chiara visione ed il vostro talento di organizzatrice, — io chiedo.

— Sì — e aggiunge — la considero vera arte italiana che, a differenza dell'ottocento, troppo analitico, si riannoda alla nostra grande tradizione.

— Dunque, per voi — io dico — l'ottocento pecca per deficienza di sintentismo, dunque per voi — ripeto — l'ottocento non è italiano.

— E' così — essa risponde. — E qui è una tesi. E qui è una presa di posizione, chiara, diritta, lineare. Soggiunge: — L'ottocento non ha una pittura, l'ottocento ha dei pittori, e ci sono di quelli che io ammiro.

Ed è chiaro, io penso. Dove c'è il prevalere o la sostituzione totale dell'analisi alla sintesi, non c'è possibilità di storia.

— Vedete il mio volume sul Ranzoni è quasi completo. e lì vedrete una mia franca posizione.

Torniamo al punto fondamentale: «Carattere dell'arte moderna (nel senso di arte attuale) da definirsi come sintetica a differenza di tutti i romantici e post-romantici atteggiamenti dell'ottocento, secolo, che specie dopo i primi decenni, — io ritengo — è di un ripiegamento. si, dello spirito su sè stesso, ma — io ritengo — senza la capacità di ritrovarsi nella profondità che, — io ritengo — non è solipsistica ma universalistica.

Con tratti sicuri. derivanti da una seria maturazione, Margherita Sarfatti risolve il problema di *arte e fascismo*.

Quante parole inutili furono scritte! Fiumi d'inchiostro!

Una donna di alto intelletto e di profonda coltura, quale è Margherita Sarfatti, non può intendere. sotto tale denominazione la rappresentazione scultorea o pittorica di un soggetto di carattere fascistico. Arte fascista c'è, in quanto c'è una (spirituale) realtà che noi chiamiamo fascismo: — io penso — non lo dico colla Sarfatti. desiderosa di sentire la sua opinione di fascista convinta e totalitaria.

Ed essa mi spiega l'importanza di questa formazione spirituale — l'arte — che non è una illustrazione del fascismo. ma che è una espressione — (in parte precorritrice?) — di un movimento degli spiriti che ha uno degli sbocchi nel fascismo politico. Così collocato il problema di *arte e fascismo* ha una significazione che trascende l'aneddoto e — mi permetto aggiungere — si libera da un certo che di grottesco che lo minaccia. Dall'altra parte — io penso — la politica fascistica acquista una significazione alta e profonda che supera di gran lungo le parvenze.

«Io non dico che non possa essere questo spirito nuovo anche nella rappresentazione di un soggetto fascistico». Ma io dico di qualcosa di diverso. Così la Sarfatti. Sta dinanzi gli occhi della mente mia quel distacco quasi violento. di risoluzione di dramma, che fu il dischiudersi del novecento.

Risoluzione di dramma? Sì. Lo spirito si era smarrito.

E torno alla còlta ed eletta donna che è tanta parte del fascismo italiano, totalitario e sintetico.

Veniamo al problema della individualità e della personalità, che ad alcuni, sembra, possano venire conculcate dai metodi educativi e politici del fascismo.

Qui io trovo tutta di un pezzo, tutta chiarezza e tutta precisione Margherita Sarfatti.

Essa pensa ed essa dice, intorno alla individualità, potenziata e non conculcata, cose serie e profonde atte a confutare non solo le varie scapigliature — (post-romantiche intrise di romanticismo) — ma anche alcuni atteggiamenti seri di individualisti teorici dal settecento al novecento.

Io mi sono convinta, parlando con Margherita Sarfatti, che questa donna italianissima, contribuisce grandemente al ritorno — ritorno e novità ad un tempo! — del tipo classico della individualità — degna di essere considerata personalità — che non cerca la propria affermazione nella espansione dei lati effimeri e caduchi.

E' bene che nel campo delle arti sia contro una donna a sfatare l'errore di uno sterile solipsismo quale carattere femminile. E femminile è Margherita Sarfatti nell'aspetto naturale estetico, nell'aspetto morale.

Il nostro concetto — fascistico — della individualità è totalitario, quello degli individualisti è frammentario. Questa è la conclusione. E va affermato.

La tesi è bellamente e nobilmente sostenuta da Margherita Sarfatti, degna di venire considerata elemento propulsore ordinatore dell'arte novecentista.

Essa non crede che la *scuola*, nella quale si impara il *mestiere* (che pure è un minimo indispensabile) essa crede sia un bene se ben fatta. S'intende che non è necessario sia una accademia, questo, no; la scuola, in generale, oltre l'ammaestramento che almeno dà, è minima ed evita sforzi e dispersioni di energie eccessivi. (In questo punto mi sovviene l'opposta opinione di Maria Mancuso, di cui dirò in altra occasione).

Alla mia domanda, forse un po' ingenua, per quale ragione la lotta presente sia sul campo della pittura, scultura, architettura, la Sarfatti risponde riferendo il fervore polemistico in questo campo, ad una fioritura, ad uno slancio, ad un calore intenso, più forte in questa manifestazione che in altre.

Ritengo di avere toccati tutti i punti e prendo commiato.

Margherita Sarfatti si avvicina ad un orologio e lo regola con la massima precisione, al minuto. Nel gesto così semplice, io vedo un segno dello spirito nuovo, cui non occorrono sregolatezze e scapigliature. E' la ripresa del pieno possesso di sè stessi che è segno del nostro tempo.

L'arte che Margherita Sarfatti ama e comprende con singolare ingegno e sentimento, è stata considerata da noi quale nobilissima espressione di questo spirito italiano che ha ritrovato sè stesso.

E vive in pienezza.

Teresa Labriola

N. 140

L'ECO DELLA STAMPA
UFFICIO DI RITAGLI DA GIORNALI E RIVISTE
Fondato nel 1901 C. P. E. Milano N. 77374
Direttore: UMBERTO FRUGIUELE
Via Giuseppe Compagnoni, 28
MILANO (4/36)
TELEFONO N. 53-335
Corrisp.: CASELLA POSTALE 918 - Telegr.: ECO STAMPA

POPOLO di TRIESTE

29 AGO 1937 Anno XV

FIGURE DI SCORCIO

Margherita Sarfatti

Confesso che ho molto indugiato prima di avvicinare Margherita Sarfatti. Spesso conoscere di persona gli scrittori che sono cari, procura una disillusione. Ho conosciuto filosofi più preoccupati della posizione di una ciocca di capelli sulla loro fronte che della posizione del pensiero dentro la loro testa; mistici che in conversazione si rivelavano più amanti della frivola mondanità che della vita dei santi; umoristi argutissimi nei libri che ripetono nei salotti sempre le [illegible] lite quattro freddure; scrittori idealisti che ragionano solo di tirature di percentuali, di lancio, di retribuzioni, di pubblicità; letterate che esaltano la maternità e vivono sole con un riflesso suo particolare...

Margherita Sarfatti non delude. Conoscerla, avvicinarla nella sua casa, nel suo ambiente, nella sua cornice, vuol dire amarla di più. Fra lei ed il suo stile, non v'è discrepanza. La sua pagina è sempre chiara, semplice, italiana; gli argomenti più sono mai infeconde logonachie, ma propaganda d'idee, battaglia a viso aperto. Ed a me piace pensare che questa donna, così donne nel suo salotto, così squisitamente femminile nell'intimità della sua casa, ha percorso 25.000 chilometri in aeroplano (con apparecchi d'ogni tipo) attraverso gli Stati Uniti, dall'Atlantico Pacifico, sostando solo per impr[illegible] sare discorsi, sull'arte, sulle lettere, sulla donna, sulla politica, sul corporativismo nella vita dell'Italia fascista, con nelle orecchie ancora il rombo delle eliche e dei motori (1). E mi pare di cogliere qui — in questo contrasto che è fusione di delicatezza femminile e di virile coraggio — il segreto e la genesi dell'arte sarfattiana.

Forse per questo di tante biografie di Benito Mussolini, il *Dux* della Sarfatti — che appena uscito ha invaso il Mondo tradotto in diciotto lingue — è il libro più significativo sull'Uomo che, per nostra fortuna, regge le sorti d'Italia; quello a cui necessariamente dovrà ricorrere lo storico di domani. Poichè per trattare un argomento simile — da far tremar le vene e i polsi — occorreva appunto uno scrittore dotato di forza e dinamismo virile e, ad un tempo, di quella sensibilità intuitiva ch'è dote prettamente femminile.

Così Margherita G. Sarfatti, ch'è [illegible] redattrice del *Popolo d'Italia*, direttrice di *Gerarchia*, poetessa con *I vivi e l'ombra*, romanziere con *Il Palazzone*, critico d'arte con la *Storia della Pittura Moderna*, è per noi — e per voi — soprattutto l'efficace ritrattista di Benito Mussolini, la biografa del Capo, l'autrice popolarissima di Dux.

Ma le sue spiccatissime doti di osservatrice, si rivelano anche in altri ritratti che ella sa contenere nelle classiche due colonne dell'articolo di terza pagina. «Grande, gioviale, possente e corpulento: a vedere Chesterton pareva di vedere Balzac. Mangiava beveva e parlava forte, allegramente e in fretta, benchè da buongustaio ogni boccone e ogni sorsata di vino gli si accendeva in estro generoso o in frizzo arguto, spesso profondo, di cui si divertiva egli per primo, sottolineandolo con grasse cordiali risate. Tutto in lui era pienezza, vigore, irruenza». G. B. Shaw, invece, «mangia di buon appetito, ma lento e poco, e soltanto cibi di stretta dieta vegeteriana; beve solo acqua e sibila, sottovoce, con tempestiva vivacità quei motti [illegible] lasciano in apparenza impassibile. Solo gli azzurrissimi occhi scintillano, un poco per malizia, più assai per la compiacenza dell'artista a cui è riuscito piccolo un capolavoro. E' alto lui pure, ma svelto, diritto e sottile come aguglia. Non ride mai, sorride. Ogni sua parola sferza». «Il romanziere era grato a Dio, agli amici, ai nemici, delle proprie bonarie malizie. E' già molto se Shaw perdona e non serba rancore agli altri della propria mordacità».

(Oh, gustoso parallelo G. K. C. — G. B. S.!)

Renzo Levi Naim

(1) M. Sarfatti: **L'America** - Mondadori, ed. Milano 1937-XV.

zioni, di pubblicità, letterate che esaltano la maternità e vivono sole con un riflesso suo particolare...

Margherita Sarfatti non delude. Conoscerla, avvicinarla nella sua casa, nel suo ambiente, nella sua cornice, vuol dire amarla di più. Fra lei ed il suo stile, non v'è discrepanza. La sua pagina è sempre chiara, semplice, italiana: gli argomenti più difficili (e quale più difficile della critica d'arte?) ella li rende piani, accessibili, comprensibili: non monta in cattedra, ma si avvicina affabile al lettore. Lo porta dalla sua (lo si è visto col Novecento!), lo conquide, lo convince, lo vince che è in fondo la vera missione dello scrittore. Così la donna. Avvicinandola non trovate la letterata — essere ibrido, che non sa discorrere che di libri e di scrittori, — ma, grazie al Cielo, un'amabile signora cortese ed elegante, che ama parlar con le amiche, della famiglia, della casa, dei figlioli (ella che un eroe adolescente ha dato alla patria)... Una donna erudita, che non sfoggia la sua erudizione, una donna che la sua passione per l'arte non la proclama ai quattro venti, ogni cinque minuti, ma preferisce dimostrarla in modo tangibile contornandosi di pitture, di sculture, di libri elegantemente rilegati... Quante belle cose in casa di Margherita Sarfatti! E con che gusto disposte! I quadri vi vengono incontro fin sulle scale: grazioso modo di farsi capire che a codesto secondo piano abita un'artista. E, varcata la soglia, nella penombra del corridoio della radio, nel luminoso salone da ricevere, nello studio bianco, nella sala da pranzo, ecco i quadri di Ranzoni, di Segantini, di Mancini, di Sironi, di Tosi... le cere di Medardo Rosso, i marmi di Adolfo Wildt... E ogni mobile, ogni ninnolo, è un'opera d'arte... è un oggetto di gusto... Cosicchè la bionda padrona di casa, seduta sul divano, nell'abito di seta viola, circondata dalle amiche, «fa quadro». Un ritrattista non avrebbe che da prendere la tavolozza, un regista (anche il cinema è arte) che da ordinare il giro di manovella, mentre dalle cinque finestre penetra la luce, la bella luce romana che ha un riflesso suo particolare...

L'arte, del resto, sedusse Margherita Sarfatti sin dall'adolescenza. Nata in una città dove tutto è arte (Venezia), cresciuta fra chiese meravigliose, fra palazzi preziosi, fra campielli leggiadri, fra canali iridescenti, fra ponti armoniosi, fra colli pittoreschi, con un maestro che si chiamava Antonio Fradeletto ed un libro sotto braccio che portava sulla costola il nome di un «religioso della bellezza», il Ruskin, ella si sviluppò in un clima che sembrava fatto apposta per far fiorire il suo temperamento d'artista. Città eminentemente letteraria e pittorica e architettonica e musicale, Venezia. Ma l'autrice della «Milizia Femminile in Francia» non poteva vedere di codesta città solo i marmi e le gondole, gli innamorati e i piccioni, i tramonti e i riflessi... Navi possenti arrivano da lontani paesi, sostavan nel porto, ripartivano... Nelle stive, neri di carbone, uomini lavoravano... «E dalle stesse pagine di John Ruskin — ella ha detto — altri ammonimenti mi venivano incontro: fiere parole di giustizia, rampogne alle gioie oziose della sola estetica, alla ignavia di chi vede l'armonia solo nelle opere dell'arte e non sa o non vuole intenderla anche come norma perfetta della vita. La gioia effeminata dei pochi dilettanti non deve essere privilegio acquistato a spese della miseria e della schiavitù affamata ed estenuante dei molti lavoratori».

Passata il «Popolo d'Italia», al fianco di Mussolini, ella è stata uno di quelli scrittori che amano la vita e la lotta, uno di quegli scrittori, per cui anche la letteratura è azione. Le sue conferenze — in italiano, in francese, in inglese, in tedesco — non

N. 172

L'ECO DELLA STAMPA

UFFICIO DI RITAGLI DA GIORNALI E RIVISTE
Fondato nel 1901 C. P. E. Milano N. 77394

Direttore: UMBERTO FRUGIUELE

Via Giuseppe Compagnoni, 28
MILANO (4/36)
TELEFONO N. 53-335

Corrisp.: CASELLA POSTALE 918 - Telegr.: ECO STAMPA

IL POPOLO DI SICILIA Catania
22 SET

IL CANZONIERE DEL MARE

(Visita a Margherita Sarfatti)

Cavallasca. In questo ubertoso angolo della Lombardia irradiato di sole e iridato di ruscelli, vicino a Como e al suo lago dal manzoniano ricordo, Margherita Sarfatti trascorre le vacanze nella chiara villetta adorna di ortensie variopinte e di silenzio.

Attraverso l'ombroso viale per cui si accede alla villa, giungo alla porta d'entrata e mi faccio annunziare. Quindi, attendo. Attendere è odioso nella sala d'aspetto dello studio d'un avvocato; insopportabile nell'anticamera dello appartamento d'un uomo illustre a cui si deve chiedere un favore noioso nelle stazioni ove i treni giungano con ritardo, ma sempre piacevole è — invece — attendere nella casa d'uno scrittore o d'una scrittrice che si ha desiderio di conoscere. Studiare un po' l'ambiente in cui vive, scoprire qualche particolare che metta in vista la sua più recente occupazione, è come prepararsi all'incontro, rendere più agevole la via alle prime battute della conversazione. Questo penso guardando, nell'attesa, intorno a me. Animata è la casa dalle serve laboriose, allietata da sorrisi di bimbi. Dinanzi all'entrata, accanto a una siepe di ortensie, è un tavolo di pietra e attorno ad esso due sedie di vimini. Sul tavolo un libro aperto testimonia della recente lettura della scrittrice. Un romanzo? Non so. E nemmeno ho pensato di chiederlo. Nella tranquillità di questo paesaggio incantevole leggere un romanzo, un libro di versi o un volume di filosofia, è studiare se stessi e la natura, penetrare le profonde latebre della fantasia e ispirarsi alla creazione.

***

la creazione.

* * *

Ora la scrittrice risponde alle mie domande. Parla, e non sa astenersi dalla cara compagnia del nipotino — credo — che si tiene accanto con affettuoso spirito materno. A vederla, a parlarle insieme, chi non ricorda la dolce amara poetessa de « I vivi e l'ombra » colei che ha pianto in chiari metri cristallini la morte del giovane figlio? Eccola, è qui la madre che non sa bruciare nel rogo del figlio perchè luce, come lui, non sa diventare; che non crede alla sua morte perchè non gli ha dato l'ultimo addio, non gli ha chiuso le palpebre; che ode ancora l'urlo di quand'egli è nato e non può rinunciare a questa sua palpitante realtà di sentirlo tuttora vivo intorno a sè, tutti i giorni. Ma quanto più le memorie di lui vivo sono presenti e immanenti nel suo spirito, tanto più l'angosciosa realtà di lui morto fa esplodere la sua anima in lancinanti grida di dolore. Più non lo vedrà danzare al ritmo di lene musica stretto contro il seno di giovane donna, più non la sfiorerà la sua carezza infantile e di già protettrice, più non leggerà per lui « I Reali di Francia » il suo cuore è disseccato per le lacrime che non ha potuto versare; tutto la opprime, la schiaccia il peso della lastra marmorea sulla tomba del figlio. Ma poi, nella disperata evocazione del sogno infranto di non poter vedere prolungata in lui la sua giovinezza, la madre reverente — in silenzio — leva le mani alla croce e alla piccola fossa che racchiude il suo sogno chiedendo al figlio di insegnarle a morire e sperare — e accetta la corona del suo vivo sangue fatto luce di gloria.

L'anima poetica di Margherita Sarfatti, che è sopratutto anima di madre, s'è sfogliata in rossi petali di pianto per il figlio morto. Ma ha pure cantato l'amore per gli altri figli, invocando su di loro la protezione di Dio; ha cantato per se stessa, per la sua adolescenza, per la sua terra natale, ed è penetrata col « Canto a tre voci » nello spirito dell'amor femminile ritraendolo nel suo triplice aspetto.

* * *

Cos'ha in mente adesso la indimenticabile autrice di « Dux? » Delle liriche, un romanzo o un dramma?

A dire il vero il suo pensiero è un po' lontano dal teatro, ma pare che le sia balenata qualche volta l'idea di sfoggiare la propria arte alla luce della ribalta. Se questa idea si maturerà e si concreterà in opera, considerato che la scrittrice predilige ritrarre i caratteri più che le figure, preferisce Molière a Goldoni, vedremo certamente balzare vivo sulle scene uno di quei tipi di donna così delicatamente delineati nei « Profili drammatici » del suo volume di liriche.

Più che al teatro, la Sarfatti pensa al romanzo, ed ha molte idee da svolgere, molti spunti da sviluppare, molte concezioni da realizzare — ma nulla di positivo può dichiarare di scrivere.

Una cosa è certa. Che essa non è in ozio, perchè prepara un volume di liriche, « Il canzoniere del mare », che, molto probabilmente, vedrà la luce l'anno venturo pei tipi di Mondadori o di Cerbaccio. Si tratta di una raccolta di traduzioni da poeti giapponesi e cinesi o, per meglio dire, di libere interpretazioni delle poesie di diversi autori orientali intercalate a liriche di creazione propria. Lo spirito del volume è tutto nel titolo? L'autrice è stata riservatissima, al riguardo. Ma pensando alla cristallina limpidezza della sua lirica e alla doviziosa fantasia degli orientali, già ognuno può pensare di quale sfolgorio sarà arricchito il giardino della poesia, col nuovo volume della Sarfatti.

Luigi Livi

N. 2/3

LEGGERE RETRO

L'ECO DELLA STAMPA
Ufficio di ritagli da Giornali e Riviste fondato nel 1901
DIRETTORE UMBERTO FRUGIUELE
Via Giuseppe Compagnoni 28 - Milano 4/36
Corrispon. Casella Postale 918 - Telegr. ECOSTAMPA - Telef. 53335

BROLETTO
VIA VITT.EMANUELE 37
COMO

DIC 1937

36

"IL CANZONIERE DEL MARE,,

(VISITA A MARGHERITA SARFATTI)

Cavallasca. In questo ubertoso angolo della nostra Lombardia, irradiato di sole e iridato di ruscelli, Margherita Sarfatti trascorre le vacanze nella chiara villetta adorna di ortensie variopinte e di silenzio.

Attraverso l'ombroso viale per cui si accede alla villa, giungo alla porta d'entrata e mi faccio annunziare. Quindi attendo. Attendere è odioso nella sala d'aspetto dello studio d'un avvocato; insopportabile nell'anticamera dell'appartamento d'un uomo illustre a cui si deve chiedere un favore; noioso nelle stazioni ove i treni giungano con ritardo, ma sempre piacevole è - invece - attendere nella casa di uno scrittore o d'una scrittrice che si ha desiderio di conoscere. Studiare un po' l'ambiente in cui vive, scoprire qualche particolare che metta in vista la sua più recente occupazione, è come prepararci all'incontro, rendere più agevole la via alle prime battute della conversazione. Questo penso guardando, nell'attesa, intorno a me.

Animata è la casa dalle serve laboriose, allietata da sorrisi di bimbi. Dinanzi alla entrata, accanto a una siepe di ortensie, è un tavolo di pietra e attorno ad esso due sedie di vimini. Sul tavolo un libro aperto testimonia della recente lettura della scrittrice. Un romanzo? Non so. E nemmeno ho pensato di chiederlo. Nella tranquillità di questo paesaggio incantevole leggere un romanzo, un libro di versi o un volume di filosofia, è studiare se stessi e la natura, penetrare le profonde latebre della fantasia e ispirarsi alla creazione.



Ora la scrittrice risponde alle mie domande. Parla, e non sa astenersi dalla cara compagnia del nipotino - credo - che si tiene accanto con affettuoso spirito materno. A vederla, a parlarle insieme, chi non ricorda la dolce amara poetessa de *I vivi e l'ombra,* colei che ha pianto in chiari metri cristallini la morte del giovane figlio? Eccola, è qui la madre che non sa bruciare nel rogo del figlio perchè luce, come lui, non sa diventare; che non crede alla sua morte perchè non gli ha dato l'ultimo addio, non gli ha chiuso le palpebre; che ode ancora l'urlo di quand'egli è nato e non può non può rinunciare a questa sua palpitante realtà di sentirlo tuttora vivo intorno a sè, tutti i giorni. Ma quanto più le memorie di lui vivo sono presenti e immanenti nel suo spirito, tanto più l'angosciosa realtà di lui morto fa esplodere la sua anima in lancinanti grida di dolore. Più non lo vedrà danzare al ritmo di lene musica stretto contro il seno di giovane donna, più non la sfiorerà la sua carezze infantile e di già protettrice, più non leggerà per lui *I Reali di Francia;* il suo cuore è disseccato per le lacrime che non ha potuto versare, tutto la opprime, la schiaccia il peso della lastra marmorea sulla tomba del figlio. Ma poi, nella disperata evocazione del sogno infranto di non poter vedere prolungata in lui la sua giovinezza, la madre reverente - in silenzio - leva le mani alla croce e alla piccola fossa che racchiude il suo sogno chiedendo al figlio di insegnarle a morire e sperare - e accetta la corona del suo vivo sangue fatto luce di gloria.

L'anima poetica di Margherita Sarfatti, che è sopratutto anima di madre, s'è sfogliata in rossi petali di pianto per il figlio morto. Ma ha pure cantato l'amore per gli altri figli, invocando su di loro la protezione del « Dio d'amore immortale »; ha cantato per se stessa, per la sua adolescenza, per la sua terra natale, ed è penetrata col « Canto a tre voci » nello spirito dell'amor femminile ritraendolo nel suo triplice aspetto.



Cos'ha in mente adesso la indimenticabile autrice di *Dux?* Delle liriche, un romanzo o un dramma?

A dire il vero il suo pensiero è un po' lontano dal teatro, ma pare che le sia balenata qualche volta l'idea di sfoggiare la propria arte alla luce della ribalta. Se questa idea si maturerà e si concreterà in opera, considerato che la scrittrice predilige ritrarre i caratteri più che le figure, preferisce Moliére a Goldoni, vedremo certamente balzare vivo sulle scene uno di quei tipi di donna così delicatamente delineati nei « Profili drammatici » del suo volume di liriche.

Più che al teatro, la Nostra pensa al romanzo, ed ha molte idee da svolgere, molti punti da sviluppare, molte concezioni da realizzare - ma nulla di positivo può dichiarare di scrivere.

Una cosa è certa. Che odiernamente essa non è in ozio, perchè prepara un volume di liriche, *Il Canzoniere del mare,* che, molto probabilmente, vedrà la luce l'anno venturo pei tipi di Mondadori o di Corbaccio. Si tratta di una raccolta di traduzioni da poeti giapponesi e cinesi o, per meglio dire, di libere interpretazioni delle poesie di diversi autori orientali intercalate a liriche di creazione propria. Lo spirito del volume è tutto nel titolo? L'A. è stata riservatissima al riguardo. Ma pensando alla cristallina limpidezza della sua lirica e alla doviziosa fantasia degli orientali, già ognuno può pensare di quale sfolgorìo d'immagini e di quali delicate sfrumature saranno arricchite le nostre lettere col nuovo volume della Sarfatti.

LUIGI LIVOI

L'ITALIA CHE SCRIVE

RASSEGNA PER IL MONDO CHE LEGGE

SUPPLEMENTO MENSILE A TUTTI I PERIODICI

N. 6 ANNO XXI — **Giugno 1938 - XVI.**

PROFILI

MARGHERITA SARFATTI

Fra le nostre scrittrici (e sono molte, troppe, ma pochissime le degne di tal nome) Margherita Sarfatti è quella che meno si è lasciata irretire da un genere letterario col quale possa identificarsi; è la meno classificabile, la più multanime e sfuggente a un esame sommario.

Nella politica, nell'estetica, nella poesia, nel romanzo, nella biografia, ovunque troviamo sue orme, e non sono le orme incerte e sbandate di chi cerca un traguardo; più o meno profonde, più o meno durature, portano tutte il contrassegno di una vigile consapevolezza di una intelligenza mobilissima, di una cultura eclettica, che, galvanizzata da una sensibilità viva, ha perduto ogni carattere riflesso e libresco per divenire sostanza nuova.

A voler riassumere questo correre con lo stesso ardore e con la stessa lena qua e là, dovremmo usare una parola: inquietudine, o meglio ansia del nuovo: un'ansia che non consente il respiro calmo dei graduali sviluppi ed accrescimenti, la paziente tenacia del metter radici, ma tende, tutta slancio in avanti, alla fuga, all'evasione dal già fatto, a nuove esplorazioni sotto cieli nuovi; ed anche nei momenti di sosta e di stupore – come si può vedere, scendendo al particolare, in talune pagine tormentate – ricorda, col suo fremere, il mito di Dafne, la quale, assalita e avvinghiata dalla vita vegetale, continua a scandire col suo batticuore il ritmo della corsa sospesa. Questi momenti sono anzi nell'opera della Sarfatti tipici, e nel dissidio tra un proposito che attanaglia e l'atto che lo trascende, o, in particolare, fra un pensiero che si annoda e l'immagine che se ne svincola con un batter d'ale, rivelano rapidità di processi interiori, i quali, anche se si traducono al di fuori in contrazioni, possono tuttavia arroventare la più fredda delle riflessioni e portarla a un vertice luminoso.

Sarebbero questi momenti (lirici di per se stessi, per quanto vi è di inespresso e di balenante) favorevoli alla lirica, che spesso, per dar scintille, ha bisogno di tali contrasti; ma si avvertono meno, nel nostro caso, proprio là dove avrebbero potuto trovare condizioni più propizie: cioè nelle liriche. Queste (*I vivi e le ombre* – Mondadori – Milano) non nascono da una pausa, da una tregua e dallo sforzo per liberarsene, ma da sentimenti da emozioni e impressioni ancora in atto, che non hanno il tempo di propagarsi in echi e risonanze, di scorporarsi del grezzo e del caduco, di passare dal dominio dei sensi ancor vibranti a quello magico e misterioso della fantasia evocatrice: la vita, non ancora fissata nel ricordo, vi si riflette come in un corso d'acqua, con contorni vaghi e liquidi; il cuore, non ancora passato per zone di oblio e di silenzio, vi parla il linguaggio facile e concitato della passione. È poesia questa ?

Ci rifiutiamo di scomporre e ricomporre con rea mano, di analizzare con mente cavillosa queste strofe, che dapprima si librano in brevi voli primaverili e poi, trovato un punto fermo (la morte del figlio in guerra), vi si legano con fili laceranti, e vi si dibattono angosciosamente fino a crucifiggervisi.. La madre coincide con il poeta; dolore e ispirazione sono la stessa onda cocente e incontenibile che trabocca dai metri o li frantuma; non v'è scelta nelle espressioni e nelle idee, che sono quelle elementari di tutte la madri; non c'è l'ascendere per le spire del canto verso una nota più alta, un accordo più perfetto, ma c'è un pianto senza lagrime che brucia le vene e le pupille. Che dire ? Se il poetare della donna che gioca leggiadramente con la vita e con l'amore – un gioco intendiamoci che non lascia inerte fibra alcuna – ci convince meno, questo della madre – che non è un poetare, ma un parlare con se stessa, un riempire della propria voce accorata il vuoto improvviso fattosi intorno – ci commuove profondamente.

* * *

Dalla poesia alla interpretazione e alla visione panoramica dell'arte, alla teoria estetica, alla polemica suscitatrice di energie nuove, il passo è breve per chi, come la Sarfatti, ha il dono di una geniale versatilità: ma questo passo breve non solo esclude l'improvvisazione, ma implica tale maturazione fatta d'intuizioni e di scoperte più che di esperienze, da costituire un intervallo non scavalcabile da altri se non con una buona dose di ciarlataneria e di furberia.

Ma c'è poi per Margherita Sarfatti una delimitazione fra l'arte e la critica, che è dell'arte la contemplazione a distanza, il rifacimento a ritroso ? Diremmo di no; la critica per lei non è freddamente intellettuale e reattiva, non ha una sua meccanica, ossia procedimenti dottrinari aprioristici, e non è mai arida e dissolvente: nega o afferma, è entusiasmo o repulsa, e le ragioni sentiamo che scaturiscono dalla stessa sorgente dell'arte, raggianti della stessa luce, istintive e infallibili come l'ispirazione stessa.

Ma qui è opportuno sbarazzarci di un equivoco nel quale inciampa e s'impunta il profano, riottoso sempre, un po' per pigrizia e un po' per diffidenza, verso le novità e le audacie artistiche, come il contadino verso le monete di nuovo conio. Il nome della Sarfatti è legato al così detto fenomeno del Novecento, del quale ella fu nelle arti figurative propugnatrice e patrocinatrice; la responsabilità dunque di tutto ciò che è goffo, degenere, bizzarro, pneumatico, contorto viene fatta risalire a lei, come se ogni scuola non producesse intorno ai due o tre rappresentanti legittimi una fungaia di neofiti ed imitatori, i quali, manipolatori di mano grossa e di ingegno mediocre, volendo procedere dall'esterno all'interno, dal solido e palpabile all'inafferrabile, dalla forma al contenuto, finiscono col non oltrepassare la superficie, ove si accaniscono con un fervore esasperato a sottolineare e ad elaborare caratteristiche e particolarità che, proprie di uno stile e di una personalità, assunte come fine a se stesse, diventano vacuità de-

PRIMAVERA DELL'ITALIA CHE SCRIVE



MARGHERITA GRASSINI
non ancora SARFATTI

corativa, mera combinazione di linee e colori, problemi insomma di tecnica. Tutto ciò non ha nulla a che fare con gli esempi e con i canoni che la Sarfatti pone a base della sua *Storia della pittura moderna* (Cremonese - Roma). Ma tant'è, quel fervore esteriore, quel dar corpo al nulla, quel ricalcare rotondità vescicose ed angolosità geometriche, in una parola quell'impegno collettivo a foggiare un clima nuovo si sovrappose su quanto spuntava qui e lì di genuino e di vitale, così come talune vegetazioni parassitarie finiscono coll'invadere e soffocare l'albero al piede del quale sono nate: si videro nelle Esposizioni storture di tutti i generi: figure scheletriche rose da chi sa quale lebbra, e figure gonfie di chi sa quale vento, paesaggi striminziti assiderati, ed altri grevi fungosi escrescenti: la rachitide e l'obesità si davano la mano in un connubio grottesco; questo è il Novecento – si disse – e ci fu chi ne inorridì.

Ben altro vagheggiava la Sarfatti. Può darsi che ella sia stata indulgente in un primo tempo verso questo travaglio formale, pieno di zelo e di buona volontà, un po' per solidarietà e per incoraggiamento al proselitismo, e un po' perchè sapeva che in arte molti sono i chiamati e pochi gli eletti, e che quasi sempre dalla schiena curva dei dissodatori balza in alto l'artista che dà nome e volto alla loro fatica.

Ma il Novecento – bisogna tenerlo presente – nacque proprio come reazione all'artificio al convenzionale al leccato al lezioso, come rivalutazione del contenuto sui lenocinii della forma, come composizione epica da contrapporre al brivido della sensazione fuggevole, come liberazione della linea e del disegno dalla pennellata impressionistica. Da queste premesse poteva nascere l'equivoco di una tecnica nuova da sostituire ad una tecnica vecchia e nacque difatti.

Ma ecco che cosa dice a tal proposito la Sarfatti:

« La *famosa tecnica* è soltanto un modo di esprimersi; tanto più perfetto, quanto è veicolo più duttile e trasparente per la visione propria a ciascuno artista; bene se la locuzione risulta lucida e garbata, guai se è ridondante. Meglio il balbettio che la vuotaggine. Commuove più un'opera dalla tecnica semplice, magari rozza, persino manchevole che un'opera dove il vestito la pretenda a persona ».

L'importante dunque è avere una visione propria, un mondo proprio, un'anima da plasmarne colori e creta; i mezzi possono essere imperfetti, primitivi, tanto più la materia è in fermento, in formazione o travolge come lava ardente formule e stampi ormai consunti: si ha allora il balbettio di chi ha troppo da dire, l'incertezza e le intemperanze di chi non può o non sa arginare, incanalare quella lava; gli scaltri, i pseudo artisti partendo da questi risultati, che sottintendono una pienezza interiore eleggono la balbuzie e l'incompiutezza a loro verbo, si mettono all'avanguardia e, leggeri di quel bagaglio che l'artista porta, macero e curvo, di rinunzie, di ricerche, di tentativi, di crisi e dubbi, sgambettano a loro talento. L'equivoco è tutto qui, e fa le sue giravolte fra due poli opposti: rivoluzione e tradizione. Rivoluzione gridano i più scalmanati di coloro che non avendo nulla da perdere vogliono buttare tutto all'aria; tradizione dice chi ha percorso a passo a passo il calvario ed ha un patrimonio spirituale da difendere.

E la Sarfatti, sia precisato anche questo, non nega la tradizione; ma non intende – ed è giusto – quella immobile, archeologica, mummificata, che pretende di dare limiti e condizioni anacronistiche a tempi mutati, sebbene quella viva ed operante, che è la vita stessa nel suo divenire, l'insieme delle leggi e dei valori, delle consuetudini e delle tendenze che sono la storia e l'anima di un popolo.

Leggete il saggio sulla pittura moderna e ve ne convincerete: libro chiaro, sintetico, caldo di afflato lirico, che non è, come si potrebbe supporre, un manuale per le scuole o per le solite persone colte, ma è un atto di fede e di amore verso forze e tempi nuovi e come tale deve esser caro agli Italiani di oggi.

* * *

Un altro libro della Sarfatti di alto valore è la biografia di Mussolini (*Dux*, Mondadori - Milano) singolarmente impostata e condotta, che si svolge diremmo ad ondate. Immaginate un faro solitario alla cui base i marosi più lontani vanno ad infrangersi, guizzanti di lampi e riflessi, plurimi e fervidi. Vogliamo dire che i vari capitoli, nati da ricordi ed episodi della fanciullezza e giovinezza mussoliniane, così ricche di avvertimenti fatidici, così aspre di attriti non inutili, – che ricordano l'acciaro sfavillante sulla cote – non si compiono separatamente, a tappe lungo un filo conduttore, ma, incalzati quasi dall'impazienza della mèta, si sospingono, si prolungano a sprazzi, come in un ventaglio radioso. Qui la particolare attitudine della Sarfatti a svellersi con scatti e strappi nervosi dalle situazioni avviluppanti, dai ripieghi della topica comune, dal rigore di una narrazione ordinata e pedissequa, le conferisce una più schietta originalità.

Ma lo spazio stringe e per chiudere queste note dobbiamo accennare a un altro libro della Sarfatti, l'ultimo sin qui (*L'America, ricerca della felicità*, Mondadori - Milano), al quale è stato attribuito, con generale soddisfazione e compiacimento una volta tanto, il premio Galante dell'Almanacco Bompiani.

L'America non è stata certo la Sarfatti a scoprirla; noi meridionali specialmenti l'abbiamo in grande dimestichezza come una fiaba per ragazzi poveri raccontata accanto al fuoco o sull'aia: un'America oleografica, agevole, da emigranti, con una sua aria festaiola e spendereccia, quale la vedemmo in viso al compare che se ne tornò ricco e ce ne portò gli echi sincopati e frenetici nell'imbuto del grammofono. Quanto lontana quest'America carnevalesca dall'altra della quale la Sarfatti ci rivela ansie, passioni e contraddizioni, la febbre e la molteplicità.

I grattacieli, queste enormi e disperate macchine di guerra con le quali l'uomo cupido di stelle dà l'assalto al cielo, la folla varia che formicola per le strade e nei luoghi di divertimento, il palpito possente dei motori in cui si annulla sempre più quello delle tempia umane, la corsa al più, il parossismo della velocità, del più presto ancora, e infine l'immenso Pacifico, con la sua rissa selvaggia di groppe e creste e le montagne immani che sono lo sfondo di quel mare, tutto ciò ha trovato nella Sarfatti una mirabile interprete. Talune sue pagine, lievitate da un profondo senso pittorico, sembrano vasti affreschi, altre sottilmente psicologiche o retrospettive si insinuano nelle circonvoluzioni della coscienza moderna o negli avvolgimenti della storia. E, ovunque, giustezza e aderenza di toni, polso sicuro, duttilità di espressione, e il chiarore ora velato ora crudo di una vivida immaginazione. Un assai bel libro che basterebbe da solo a far la fama di una scrittrice.

Ed ora, volendo tradurre in cifre il successo di vendita riportato da queste ed altre opere sarfattiane in Italia e all'estero, dovremmo compilare un laborioso prospetto, ricco di zeri – di quelli saldamente agganciati alle unità e non degli altri vuoti e ruzzolanti coi quali giuocano a golf i poeti puri di oggi – prospetto che richiederebbe una diligenza aritmetica che a noi manca.

Il tempo potrà cancellarle, queste cifre, col suo inesorabile vivagno, ma sotto il labile gesso qualche cosa rimarrà qui e lì di inciso nel duro.

NICOLA VERNIERI.

BIBLIOGRAFIA ESSENZIALE. – *La milizia femminile in Francia*, Milano, 1915; *La fiaccola accesa*, ib., 1916; *Moralità leggendarie*, ib., 1917; *I vivi e l'ombra* (versi) ib., 1920; *Gobineau*, Roma, 1923; *Tunisiaca*, Milano, 1924; *Segni, colori e luci*, Bologna, 1925; *The life of Mussolini*, Londra, 1925; *Dux*, Milano, 1926; *Il palazzone*, (rom.), ib., 1929; *Storia della pittura moderna*, Roma, 1930; *Daniele Ranzoni*, ib., 1935; *L'America, ricerca della felicità*, Milano, 1937.

NOVITÀ

NAPOLEONE

di EUGENIO TARLÉ

Professore di Storia nell'Università di Leningrado

Traduzione dall'originale russo
di FIDIA SASSANO e GIUSEPPE TABOGA

Volume in-8° di pag. 456 - L. **25**

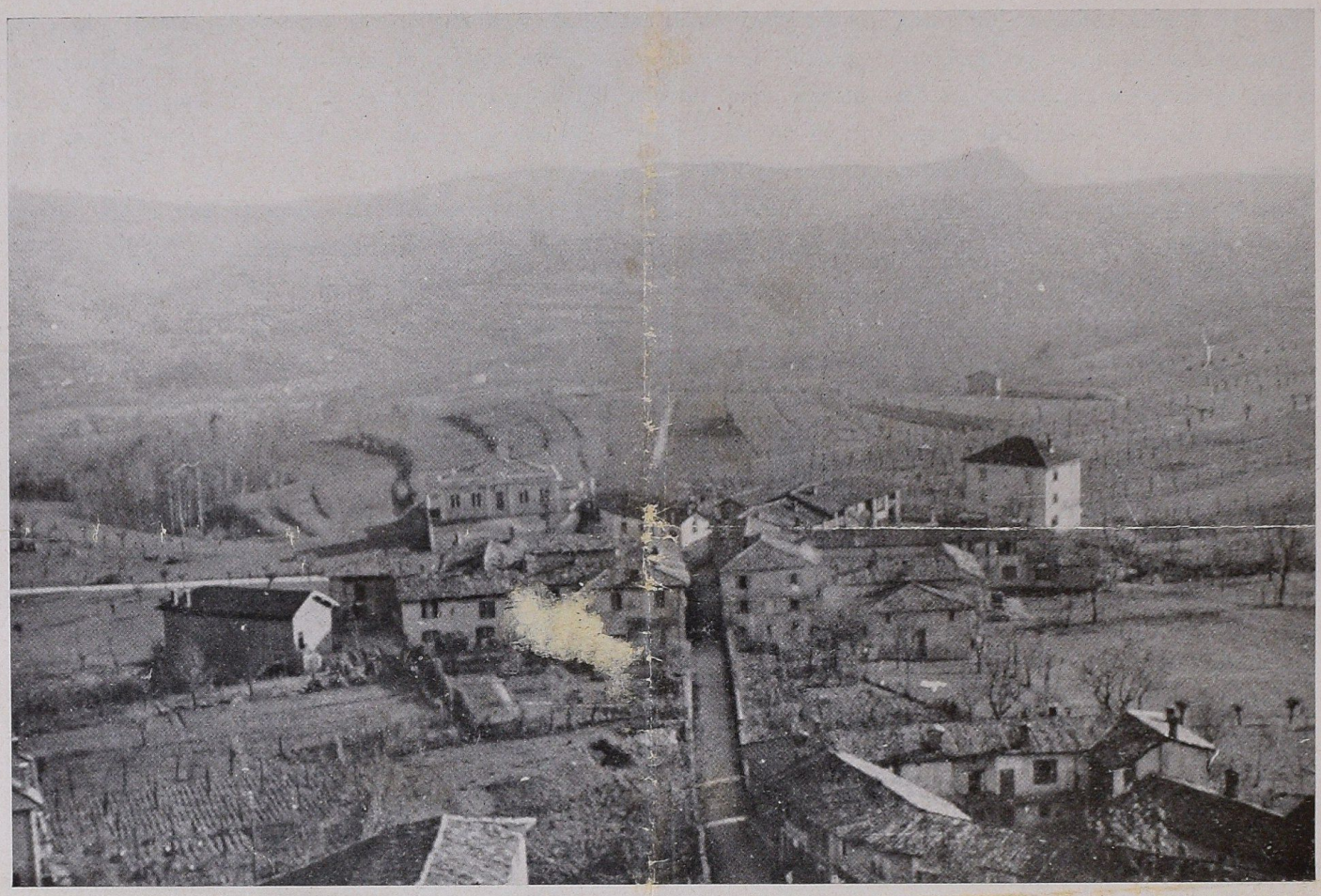
Questa biografia di Napoleone è un capolavoro di dottrina e di arte. L'insaziabile ambizioso, il sommo genio militare rivive potentemente in questa opera e la sua figura rimane incancellabile nel nel nostro spirito. Ciò avviene non in virtù di abili elucubrazioni psicologiche, ma perchè l'A. ricrea per noi la grande epoca che Napoleone impersonò e non distoglie mai lo sguardo da essa.

Il Tarlé respinge in pieno la teoria «eroica». Napoleone fu il figlio del suo tempo e la sua grandezza esprime la grandezza della Francia sorta dalla rivoluzione e liquidatrice del mondo feudale in Europa, come la sua caduta significa il soccombere della Francia borghese, nella lotta per la conquista del mondo, alla potenza dell'Inghilterra.

Chi vuole semplicemente sfogliare questo libro s'inganna. Esso lo terrà incatenato dal principio alla fine e gli sarà sempre caro.

Casa Editrice A. CORTICELLI - Milano

VIALE PREMUDA, 42



TRA POGGI E COLTIVI

(PASSEGGIATA ALL'OVEST)

Pomeriggio d'ottobre al Soldo, da Margherita Sarfatti.

Da poco abbiam terminata la succulenta colazione offertaci dalla nostra ospite in quella sua bizzarra saletta di centro dove un rustico camino apre il suo piccolo antro accogliente gravato negli stipiti di tanti curiosi ninnoli e oggetti antichi.

C'è il pittore Tosi venuto poco fa da Rovetta in camicia nera, vegeto e tondo, ci sono i Peroni. Poi si passa di là, nella luminosa saletta attigua, a prendere il caffè. Libri riviste fiori quadri e disegni d'avanguardia un po' dappertutto: è il cuore della casa, il suo intimo lare intellettuale. Da una finestra si vede grandeggiare sul cielo azzurrino il Sasso della Cavallasca già tutto rugginoso d'autunno nelle sue coste ma solenne e rupestre nella cima: dalla porticina a vetri che dà in giardino si scorge una scappata d'ajole in pendio, dell'ortensie, e, al di là, la bella conca tutta patetica e virgiliana di Vergosa, giù giù fino ai poggi di Lucino e di Lazzago. La nostra ospite annuncia a Tosi che gli è stato assegnato uno dei più importanti premi alla Mostra d'Arte dell'Esposizione Internazionale di Parigi. Si parla di Parigi e dell'arte. Sigarette, liquori e discussioni. Poi Donna Margherita mi trae in disparte nel suo scrittoio lì accanto e mi legge il messaggio che trasmetterà tra qualche giorno al popolo americano, poichè, dopo Marconi, è toccato a lei quest'onore annuale. Ammiro ancor una volta il suo bel inglese duttile e corretto, il maneggio ch'ella possiede dei vari linguaggi, veramente invidiabile per me che, in fondo, di solido, non posseggo che il mio italiano.... Qui arriva un avvocato da Milano per un'intervista. L'autrice di *Dux* vi si sottopone di buona voglia. Si tratta di sapere gli errori commessi da Donna Margherita in vita sua. Questo per una Rivista che vuol fare un po' di chiasso e probabilmente a corto d'argomenti.

Fumando in un lungo bocchino Donna Margherita si confessa. Primo errore, quello d'esser nata donna: poi, a ben pensarci, quest'altro, di aver creato il Novecento. Già, per tutti i grattacapi e le polemiche ch'è s'è tirata addosso. E via di questo passo. Si dà mano a Leiche e Rollflex e si vanno a fare una trentina di istantanee in giardino, per corredare l'articolo.

L'autunno intorno alla villa è tutto colore. Sanguina sul rossomosto delle muraglie il rossosangue della vite orsina. Cam-

pi pur mò arati sui pianori di agile curva, lì sotto, mettono lunghe strisce di rossobruno tra il verde sbiadito che punteggiano le foglie gialle dei gelsi. Un po' di nebbia s'impiglia tra le boscaglie e i contadini qua e là van con l'aratro e l'erpice. Si ode il loro « Va là! » gridato ai buoi di tanto in tanto, chiaro e secco nell'aria. Tosi guarda quegli spettacoli di ricca natura che i suoi occhi stupendi fan subito loro.

Basta, l'avvocato se n'è andato e allora proponiamo a Tosi di fare un giro in macchina pei magnifici dintorni della Cavallasca, che tutti adoriamo.



.... l'avida gora scorre con chiare acque su un lato del piano, in mezzo ad una festa di platani, d'ontani ....

Per una buona oretta, raccolti nell'*Augusta* di Tosi, sotto un nitido sole d'ottobre, abbiam girato dentro e fuori tutto il tranquillo paese che dalla Cavallasca digrada fino a Drezzo e giù a Camnago Falloppia: paese delizioso di luce e pace: tutto prati colline boschi piccole chiane collane d'orizzonti che si svolgono fino al lontano varesotto e alle montagne di Mendrisio: terra beata che non par minimamente sfiorata dal travaglio del mondo: fertile, grandiosa e pura.

Che piacere mentre andiamo mostrando a Tosi questo o quel particolare sentirgli esclamare di tanto in tanto: « Va, va che roba! ». Quantunque io giurerei che dentro di sè il buon pittore deve aver anche soggiunto:

« Però, gan bel dì, ma l'è minga come el mè Rovetta ».

Giunti a Parè davanti al grande portale di Villa Cetti (un alto arco barocco in mattone scuro s'erge davanti alla facciata secentesca della villa) Tosi, ammirato, esclama:

— Adess capissi dove el va a toeu i soo architettur el M...

Non era malignità. Tosi è tal uomo e tal amico provato che non saprebbe dir male neanche di un brigante. Ma era semplicemente una constatazione, come spesso ne vado facendo anch'io, che anche l'artista il più tipico e originale *deriva* sempre da qualcuno.

Ma c'era la vallata della Falloppia che tenevamo sovratutto di mostrare a Tosi, una delle più pittoresche del comasco, coi suoi mulini vecchiotti lungo il torrente gaio e la distesa dei suoi prati bellissimi, di un verde schietto, un verde da idillio goethiano.

La Falloppia nasce nei monti della Pastura sotto Uggiate, scodinzola per un po' attraverso la terra di Gaggino finchè si caccia risoluta per l'ampia vallata della Falloppia tra i colli di Drezzo e quelli di Trevano e Ronago.

Ma lì a Falloppia è la sua giovinezza fiorente. Tumultuosa e canterellante l'avida gora scorre con chiare acque su un lato del piano, in mezzo a una festa di platani, d'ontani e di foglie di lapazi grandi come ombrelli da curato, mettendo in moto una numerosa famiglia di ruote da mulino. Queste ruotone di legno gocciolanti e muscose escono da piccoli casali tutti un po' bistorti, un po' scortecciati, un po' umidicci, una vera bazza per gli amatori di pittoresco.

Com'è simpatica questa vita intorno ai vecchi mulini. Piccoli cortili pieni di carretti con le stanghe all'aria ci accolgono con l'aria fiera e un po' mutriosa che avevano i contadini cinquant'anni fa, poderose mole di sarizzo riposano là, dopo tant'anni di lavoro, contro i pilastri dei porticati e poi dentro la camera da macina tutti quei sacchi, quell'odor di cru-

sca, quel polverume, tutti quei vecchi aggeggi un po' rozzi, un po' sempliciotti che mandano il loro ovattato ronzio zoppicante alla luce di poche finestrelle quadrate, sulla valle, o di qualche sonnolente lampadina elettrica.

Ormai, si sa, con tanti mulini a macchina che ci son in giro questi poveri mulini ad acqua han ben poco da fare. Ce n'eran più di venti, ora son ridotti a sette o otto in tutto. Una triste decadenza ha colpito i mulini in genere. Ricordo di aver visto in Provenza il vecchio mulino a vento dove Alphonse Daudet si ritirava a scrivere i suoi libri: ricordo quei mulini che ho veduto anni fa nella Mancia risalendo la Spagna da Siviglia a Toledo, schierati in cima a un nudo colle, ed erano gli autentici mulini che Don Chisciotte aveva preso per giganti e coi quali aveva tenzonato da prode. Non avevan più ali, avevan perso i loro bei tetti acuminati, erano pieni di crepe e di lucertole, si sfasciavano al sole miseramente come delle vecchie conocchie.

— Ma questi son belli ancora! - esclama Donna Margherita. - Bisognerebbe che lei Tosi ne facesse uno schizzo per *Broletto*.



.... poderose mole di sarizzo riposano là dopo tant'anni di lavoro ....

Scesi di macchina, andavamo dentro e fuori quei cortiletti, quelle cameracce, ammirando. Peroni lavorò da par suo con la Leica, cogliendo scorci, vecchie muraglie, vecchie ruote, visi di mugnai, porzioni di torrente. Io prendevo note. Gente del luogo era uscita fuori e s'era fermata lì nel mezzo della strada trasognata a tutto quel movimento di estranei. Non capivano come mai i loro poveri e solinghi mulini potessero esser oggetto di tanta premurosa ed effervescente ammirazione.

Udii uno che diceva:

— *Hin i militi de la Tributaria....*

Figurarsi, ci avevan presi per una squadra di emissari burocratici venuti ad aumentar loro le tasse!

Lungo gli stipiti dell'ingresso questi mulini quasi tutti portano un rozzo affresco raffigurante una scena religiosa. San Giovanni e Maria Maddalena. I Re magi. La Natività. Colori rustici, disegno ingenuo: ma commovente per la pietà che si vede sopravvivere ancora in questa vallata.

Fuori l'ampia bassura della Faloppia canta la sua georgica di verde intorno a noi, intramezzata da filari di pioppi o d'ontani, un piano bellissimo a vederci scorrere cavalli a briglia sciolta. Presso i casolari sparsi squillano al sole i bianchi e i rosa delle biancherie tese ad asciugare, là sopra si alza cruda e accigliata la montagna di Ronago e di Trevano, tutta pianori e boschi, e a destra sta Pedrinate con la chiesetta di Santo Stefano in cima al colle a pandizucchero. Oltre quello è già Svizzera.

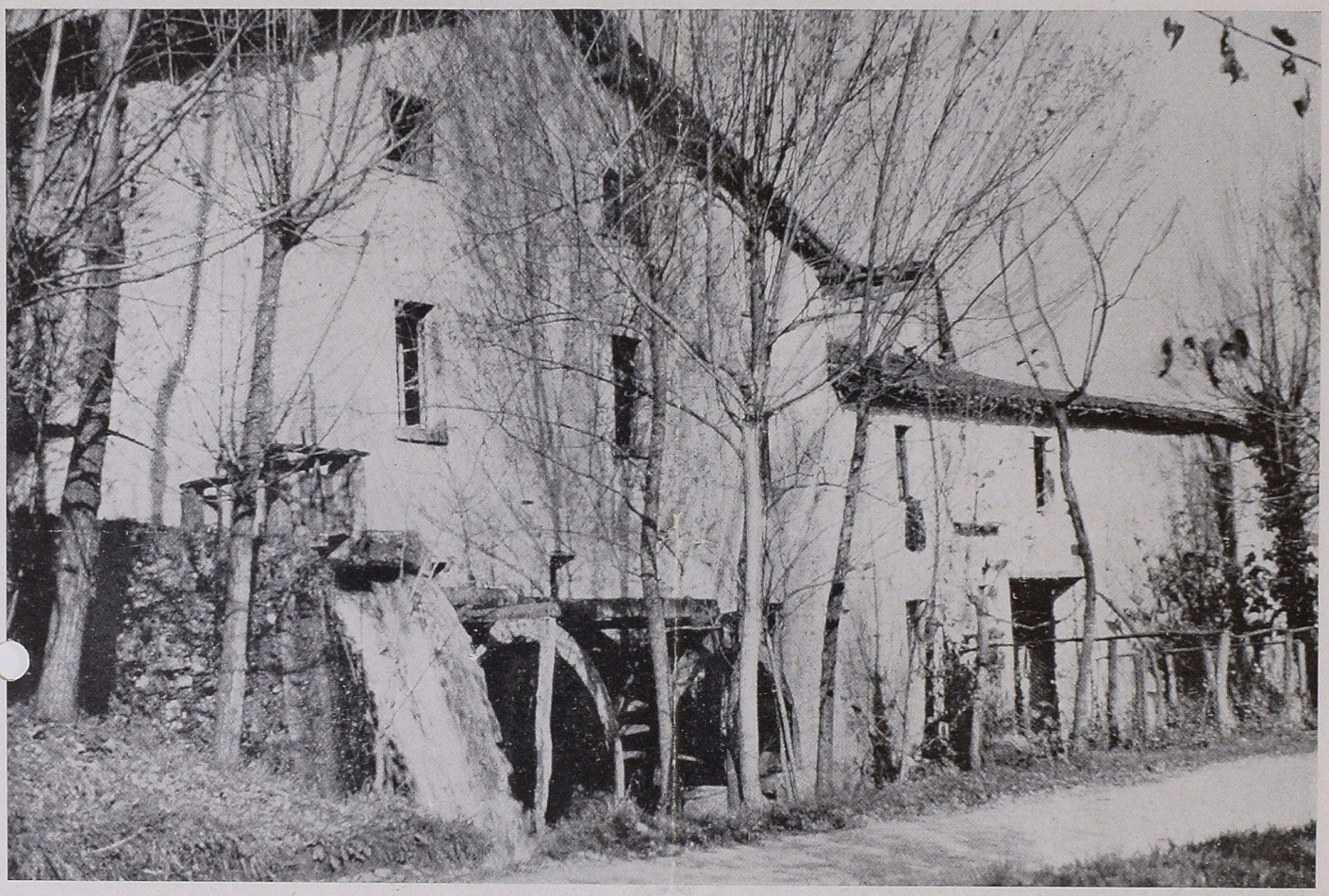
— Il confine per dove passa precisamente? — chiedo ad un giovine.

Mi fa dei cenni vaghi sopra ai colli di Ronago.

— *El viaggia su per là....*

Questo confine italo svizzero è davvero bizzarro: è tutta una dirotta smerlatura di sporti e di rientri, da perderci la testa a volerlo decifrare. Bramerei sapere in che modo è stato così stabilito e da chi e perchè in quella maniera. Per esempio, con tante storie che si scrivono perchè non si trova uno storico che ci narri come sono stati fissati e stabiliti i confini d'Italia?

A furia di andar su verso i monti che sono sopra Uggiate, un altro giorno che mi recai con un amico da quelle parti,



.... scorci, vecchie muraglie, vecchie ruote, visi di mugnai, porzioni di torrente.

m'imbattei nella rete fatale. Da prima io confesso che l'aveva presa per una rete di roccolo, ma subito poi m'accorsi ch'era una rete di confine, di fildiferro; e che lì finiva decisamente la patria mia.

E' alta tre buoni metri la rete di confine, è sorretta da pali equidistanti e munita ogni tratto da campanelli d'allarme. E fa tanto più impressione questa terribile rete confinaria se spiando attraverso le sue dure maglie tu scorgi dall'altra parte un pezzo di paese che ti dici subito non essere il tuo paese, ma appartenere ad un'altra nazione, a una terra che ha altre leggi, altri uomini, altri costumi, altre abitudini: e che, infine, basta quel metro di terra lì per cambiarti i connotati. Di là dalla rete si vedevano dei casolari circondati da grandi campi di tabacco verdeggianti e arbusti di tabacco stavano appesi ad asciugare lungo i muri delle case.

Di là dunque era Svizzera, e di colpo mi vennero incontro la falange dei suoi hôtels di lusso, le sue fabbriche di orologi, il suo enorme materiale zootecnico, i pomari di Zurigo e i ghiacci della Corviglia, gli idilli di Gessner, il Ranz de Vache: il tutto profumato da un buon odore di alta cucina alberghiera.

Un giorno o l'altro io vorrò scrivere qualcosa sugli odori delle Nazioni.

La Germania tramanda un cordiale effluvio di trabucos e di pineta, la Svizzera di birra e di prosciutto, la Francia di *entrecôte* e di sigarette *caporal,* la Spagna mi manda la tuberosa delle sue Ramble e il sangue delle sue corride....

Bene, noi avevamo infilato tranquillamente quel giorno il sentieruolo che sempre fiancheggia questa rete dalla parte italiana e lungo il quale s'erge di tanto in tanto qualche solitaria garritta. Mi sorrideva l'idea di percorrere la strada che costeggia tutto il confine, percorrerla in tutte le sue anfrattuosità, e pensavo già all'interessante articolo che avrei scritto pel mio giornale su quella passeggiata originale, le avventure che vi avrei incontrate, le emozione avute etc. Ma ecco che dopo un cento passi una giovine guardia di finanza ci si fa incontro correndo, col moschetto a bilanciarm.

— Ma non sanno ch'è proibito a camminà lungo la rete? Chi sono loro? Fuori le carte!

Era un giovine pallido e smilzo e pareva assai compreso della nostra trasgressione e del suo dovere. Naturalmente ebbimo buon gioco a scusarci dicendo che all'imbocco del sentiero non avevamo trovato nessun cartello che ce ne vietasse l'ingresso e gli mostrammo le poche tessere che avevamo in portafoglio.

Se le fece ballare tra le mani un poco. Non fu contento. Poi alla fine disse:

— Proibito, proibitissimo.

Non ammetteva l'ignoranza della legge. Ma visto che avevamo cera da galantuomini ci restituì le tessere e ci indicò un'altra via da seguire. In Italia, pensai, alla fine tutto s'accomoda: la nostra è pur sempre la terra degli arrangiamenti e se uno della burocrazia di Stato ti fa il visaccio da mangiabambini aspettati di lì a poco di vederlo sorridere e batterti la mano sulla spalla. Va là. Ho appreso questo in guerra.

<>

Un altro punto curioso di questo paesaggio ad ovest della città è il piccolo altipia-



.. quasi tutti portano un rozzo affresco raffigurante una scena religiosa.

no di Lucinasco. Lucino Alto, Cantalupo, Grignola, Montano sono le località dominanti di quella dolce altura alla quale mi reco talvolta per ritrovare una pace perfetta e il vero senso profondo e squisito della nostra terra comasca. L'altopiano si estende da ogni parte ben arato, a prato e ville, boschetti: d'intorno, come vaghi fantasmi lontani, si vedono spuntare le cime di Brunate, del Palanzone, del Bisbino, coi quali l'altopiano pare voler gareggiare per altezza. Parecchie ville, dei Gastaldi, dei Cavalieri d'Oro, dei Gilardoni, dei Gonzaga posano come eremi signorili in questo concavo Eden fresco e tranquillo di verde e di sentieri. Più in là c'è Gironico al Piano, altro delizioso piano pratoso in mezzo a poggi vestiti di pini, e su un di quei colli, il più alto, c'è Villa Valerio, che un tempo fu dei Raimondi.

Una visita a questa villa antica è cosa piacevole ed istruttiva. Ha un cortiletto signorilmente barocco e un ampio giardino all'italiana le si stende davanti sopra una terrazza protesa verso il sole, ornato di ottocenteschi cancelli e balaustrate. Un tempo fu castello e appartenne ai Rusca, signori di Como, ma poi fu rifatto per villeggiatura e abitata per molti anni dal Marchese Don Giorgio Raimondi, un marchesonone che fu celebre ai suoi tempi, i primi dell'Ottocento, in tutto il comasco per le sue sperticate ricchezze e l'indiavolato sciupìo che ne faceva. Possedeva ville a diecine, compresa quella dell'Olmo, e altrettanti roccoli: un esercito di cocchieri, palafrenieri, valletti e uccellatori e fattori lo circondava e lo seguiva da villa a villa. Aveva la manìa dei cavalli e più volte si compiacque di attraversare Milano, allora austriaca, al trotto serrato di un superbo tiraquattro. Lo multavano e allora lui tornava ad attraversarla, di ripicco, con un tirasei. Gran cioncatore e intenditore di vivanda femminile dava conviti che emulavano quelli di Eliogabalo. Era insomma un bel tipo di signorotto all'antica, che piacerebbe rievocare nelle sue matterie e smargiassate più o meno peccaminose, come un simbolo del libero e carnale Ottocento delle nostre terre.

L'immensa proprietà arrivò nelle mani del figliolo, il Marchese Giorgio Raimondi Mantica ragnata, ipotecata e decimata per il grande scempio paterno. A poco a poco tutte le ville e le terre furono venduti e l'erede si ridusse ad abitare questa dimora di Gironico insieme alla sua donna. Una lapide ricorda sotto il portico d'ingresso questo ultimo Marchese

dalle patrie battaglie
reduce alla vita dei campi,

e che fu generoso, cortese e benefico.

Io non lo conobbi ma ricordo benissimo la vedova sua, Donna Maria Raimondi. La ricordo negli ultimi anni suoi, quando la vedevo passare sulla strada varesina mentre si recava a Como per spese, racchiusa nel suo ultimo, tipico *coupé,* una specie di bara verticale con due finestrelle ai lati, tirato da una povera chinea: e quell'attacco doveva esser l'ultimo relitto della straordinaria favolosa ricchezza dei Raimondi. *Sic transit.*

La villa è oggi Monumento Nazionale, è conservata dai signori Valerio con squisito amore nelle sue innumerevoli supellettili settecentesche, nei suoi affreschi festosi. Là dentro si ammirano dei lettoni monumentali a due piazze ricoperti di damaschi e di baldacchini sontuosi, degni di un Re Sole, e una magnifica sala d'armi all'antica. Credo sia una delle ville

più magnificamente conservate di tutta la nostra provincia.

Un'altra villa che passò alla storia e che meriterebbe più d'un cenno se i suoi attuali proprietari fossero un po' più liberali nel lasciarla visitare è l'Imbonati alla Cavallasca.

Un tempo vi soggiornava splendidamente il Conte Giuseppe Maria Imbonati, presidente dell'Accademia dei Trasformati di Milano, alla quale appartennero gli ingegni più colti ed eletti del Settecento lombardo. In quella villa furono ospiti il Parini, il Balestrieri, il Passeroni, il Barretti. Decantando ad un amico il bel vivere allegro di quella compagnia, il Barretti scriveva: « Canti, suoni, poesie, cibi scelti, vini grati e passeggiatelle e risa e giochi, dal canto del gallo sino a notte chiusa, si seguono alternatamente. Gl'Inglesi, i Francesi, gli Austriaci, i Prussiani, i Moscoviti battàglino e si distruggano a voglia loro: a noi non importa un fil di paglia ».

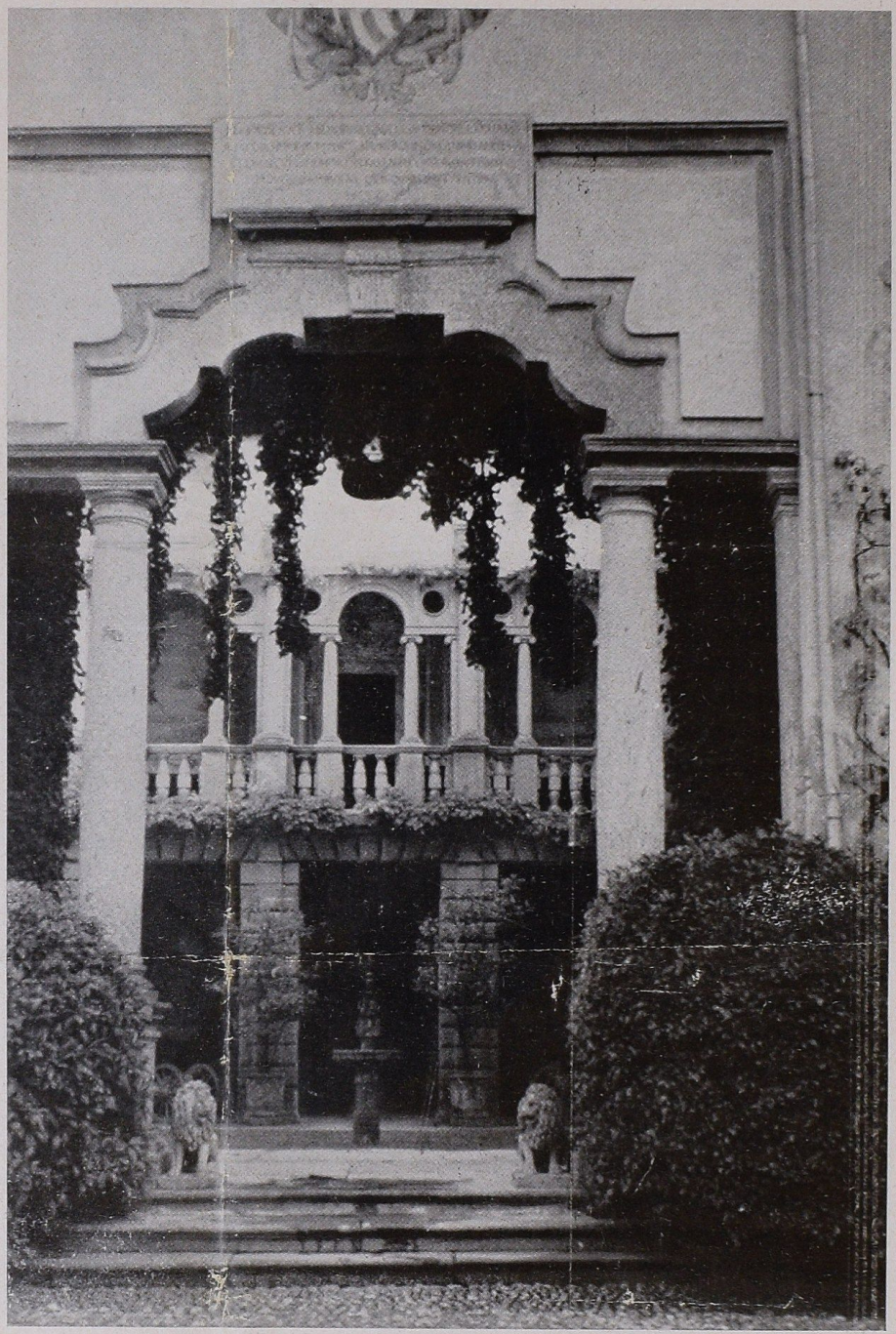
Una specie di cenobio laico d'allora, insomma, e che meriterebbe di venir meglio conosciuto e descritto e che qualcosa di meglio si avesse a sapere di quei grand'uomini che lo frequentavano. Al suo ospite, all'Imbonati, il Barretti inviava da Venezia per riconoscenza alcune quartine che furono poi raccolte nelle « Rime Piacevoli »

Quella vostra Accademia ha già produtto
Cose squisite, cose singolari,
E di buon seme non vien mal frutto:
E vi vo' dir che sono uomini preclari
Quei che compongon quel dotto con-
[sesso,
che pagar non si posson per danari.

Ma il buon Conte li ripagava con quella ospitalità sontuosa nella sua villa alla Cavallasca.

Già fin d'allora doveva esser celebre per quei luoghi certo vinel bianco, di cui la Cavallasca serbò il vanto e il segreto fino ai nostri giorni. E' un chiaretto mussante e cordiale, che tira un po' allo Chablis e si fa bere come una canzonetta napoletana e ti rischiara i precordi come una vincita al lotto. Oggi è un po' decaduto da quel ch'era un tempo, ma l'intenditore ne può scovare ancora qualche buon bicchiere alla « Trattoria della Costa » a San Fermo.

E non è escluso che quel matto del Balestrieri e quel cupo saggio del Parini non ne prendessero insieme qualche sbornia andando in giro a centellinarlo per le osterie del paese e rimando insieme per strada qualche quartina un po' piccante.



.... e su uno di quei colli, il più alto, c'è Villa Valerio, che un tempo fu dei Raimondi.

Dal Sasso della Cavallasca a Poggio Bruciato, sopra Drezzo, da cui si precipita su Valle Falloppia, è tutto un ridente inseguirsi di declivi e di poggi allegri che formano una delle più belle positure del comasco.

Sulle vette alte pinastri, rupi e castagneti, alle falde, fino a metà costa forre, miti casolari, e ville e giardini che per esser voltati verso il sole e protetti dalle spalle montane hanno l'intimo e il leggiadro di una piccola riviera. Ecco il Colombirolo, ecco il Rossée, ecco la Colina, ecco Poggio Bruciato: natura serena e serenante; ecco Villa Archinto, la Morettina, detta anche di Amato da Vergosa.

In questa natura, dove nulla eccede in splendore ed ha ancora una sua cara selvatichezza primitiva, ogni tono canta così bene e ogni cosa è così felice al sole, e pronta a gridarne la lode! CARLO LINATI